OEUVRES

DE

FRANÇOIS VILLON

PRÉFACE,
TEXTE MODERNISÉ ET INTERPRÉTATION DU JARGON

PAR

JULES DE MARTHOLD

FRONTISPICE GRAVÉ A L'EAU-FORTE

PAR

HENRY CHAPRONT

PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES PARISIENS
11, RUE DE CHATEAUDUN, 11

MCMXXI

ŒUVRES

DE

FRANÇOIS VILLON

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :
50 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DES MANUFACTURES
IMPÉRIALES DU JAPON
NUMÉROTÉS A LA PRESSE DE I A 50.


henry Chapront

ŒUVRES

DE

FRANÇOIS VILLON

PRÉFACE,

TEXTE MODERNISÉ ET INTERPRÉTATION DU JARGON

PAR

JULES DE MARTHOLD

FRONTISPICE GRAVÉ A L'EAU-FORTE

PAR

HENRY CHAPRONT

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES PARISIENS

II, RUE DE CHATEAUDUN, II

MCMXXI

Si le crime n'est pas de haute trahison,
Un prince habile et fort sait éteindre la haine;
Le fait de son passage en une ville entraîne
La grâce des captifs, leur ouvrant l'horizon :

Donc, roi depuis trois mois et sachant en prison
Maître François Villon, gueux à l'âme sereine,
Louis fut à Mehung et, faveur souveraine,
A ce Clerc en Sorbonne épargna pendaison.

— Un peuple s'éternise aux rimes du poète,
L'or pur de son génie élargit sa conquête,
Il lui fait de la gloire en chantant ses revers!

L'escollier peut aider à ma persévérance,
Léguer aux temps futurs mes gestes en ses vers;
Forge la langue, toi; moi, je forge la France.

En son pays ce roi, possessif aux aguets,
Veut fonder l'unité, créer l'inattaquable,
Va partout et voit tout, commis infatigable,
Par les chemins d'alors explorant ses acquets;

Nul mieux que lui ne sait manier les budgets;
Un traité fait hier lui semble révocable
S'il a capté depuis un droit irréfragable,
Réalisant sans bruit, dans l'ombre, ses projets.

Il n'a qu'un paradis, le royaume de France,
Travaille en araignée, avec persévérance;
Son esprit ne connaît nul autre point d'honneur,

Et toujours l'œil au but, dédaigneux des reproches,
Il met patiemment, grand collectionneur,
Les Saints à son bonnet, les Duchés dans sa poche.

J. de M.

PRÉFACE

PRÉFACE

I

Nous publions aujourd'hui la Première édition vraiment populaire des Œuvres de maître François Villon, le premier de nos poètes classiques.

Le texte de Villon, allégé des antiques formes des mots, « que plusieurs se sont plu à compliquer », est de lecture aussi facile, presque, que celle de La Fontaine : du reste, comme La Fontaine, Villon, savant en son art, est naïf par nature, et nous n'avons point hésité à en moderniser l'orthographe en l'édition, sans Notes ni Glossaire, que nous avons donnée en 1897.

En notre Préface, nous citions alors Paul Lacroix

modernisant, en 1841, l'écriture des *Cent Nouvelles nouvelles* :

« La langue du quinzième siècle n'est obscure qu'en raison de l'orthographe du temps. »

Nous citions Littré :

« C'est un devoir d'employer tous les moyens graphiques dont on dispose pour rendre facile la lecture des textes qu'on publie. »

Et, dans son Feuilleton dramatique du 4 janvier 1897, le critique du *Temps* disait :

« Je viens de recevoir mes étrennes du maître éditeur Conquet. C'est un Villon délicieux, illustré par Robida, avec une Étude préliminaire de Jules de Marthold, qui a eu le bon sens (enfin ! enfin ! il y a si longtemps que j'attendais cela !) de moderniser l'orthographe et d'écrire *vivre* au lieu de *uiure* et *un* au lieu de *ung*.

« C'est un devoir, a dit Littré, d'employer tous les moyens graphiques dont on dispose pour rendre plus facile la lecture des textes qu'on publie. »

Et déjà le bibliophile Jacob avait dit :

« La langue du quinzième siècle n'est obscure qu'en raison de l'orthographe du temps. »

« Voilà donc un Villon que vous pourrez lire presque couramment, et si joliment imprimé. Je suis ravi. »

Francisque SARCEY.

Dans la *Revue de l'Art* du 10 décembre 1897, le délicat esprit qu'est Henri Béraldi écrivait :

« Rappelez-vous le mot de Théodore Barrière voyant des députés voter dans une crise de vertu une enquête parlementaire : — *Ils entrent dans les écuries d'Augias, mais c'est pour en remettre !*

« Pareillement, quand ils entrent dans l'orthographe, les Villoniens sérieux en remettent plutôt que de simplifier, il leur faut absolument : — *Je cognois bien mouches en let — qui besongne ou chomme — hommes failliz despourueux de raison, fols abusez plains de descongnoissance,* etc. (C'est ainsi que dans les éditions à l'usage des lycées, on vient de remettre Molière à l'ancienne orthographe ; il passait pour éternellement jeune : alors, pourquoi le grimer ?)

« Conquet nous a donné un Villon complet, jeune, orthographe modernisée par Jules de Marthold, joliment imprimé par Chamerot, joyeusement illustré par Robida. C'est le Villon où l'on s'amuse.

« *Fi !* — disent les Villoniens sérieux — *c'est le Villon de Montmartre !* »

« Va pour Montmartre; après tout, si Villon revenait, c'est là vraisemblablement que vous le rencontreriez. Ce n'est pas à la Sorbonne. »

Henri BÉRALDI.

Souriante justice à laquelle nous avons aussitôt répondu par la Ballade qui suit :

BALLADE
DU VILLON DE MONTMARTRE

Grand Testament : CXXXVI

A Henri Béraldi.

Du mont Palatinus à Rome
Au mont qu'on dit Valérien,
Plus secrets semblaient que la *Somme*
Les *Testaments* du gai vaurien.
On vous estimait du Troyen,
Croyant renard la blanche martre.
Legs écrits en parisien.
Fi ! c'est le Villon de Montmartre !

Se souciant du sens, en somme,
Comme d'une peinture un chien
Ou comme un poisson d'une pomme,
Chaque savant, donnant le sien,
Te rend, tout augmenté de rien,
Manuscrit, tavelé de dartre !
Mais du texte qu'on entend bien,
Fi ! c'est le Villon de Montmartre !

Sans voir dans le poète l'homme
Qui, faisant mal, comprit le bien,
Pauvre Tantalus gastronome,
Et dont l'âme fut d'un chrétien,

On t'annote, Dieu sait combien !
A tonneau vieux épaisse tartre.
Quant au vivant faubourien,
Fi ! c'est le Villon de Montmartre !

ENVOI

Prince, il n'est qu'obscur livre ancien
Mis sous cuir de Cordoue en chartre ;
Pour cettui, lu du plébéien,
Fi ! c'est le Villon de Montmartre !

Ce texte modernisé par nous dans l'édition de luxe du regretté Conquet, éditeur qui fut un artiste, délicat philosophe qui fut un homme de cœur et, en 1870, un soldat de bravoure, ce texte, nous l'avons depuis modernisé encore, autant qu'il nous a été possible sans en altérer jamais la pensée ni l'harmonieuse forme, trouvant utile d'en donner une édition populaire sans Notes ni Glossaire, le premier des devoirs intellectuels étant de mettre enfin ce très grand Poète à la portée de tous.

En général, dit Beaumarchais en sa *Correspondance*, je ne suis point l'ami des Notes étendues et très multipliées ; c'est un ouvrage dans un ouvrage, qui les amoindrit tous les deux. Un des secrets d'écrire, en matière sérieuse, surtout, est, selon moi, le beau talent de réunir dans le sujet qu'on traite tout ce qui tend à en renforcer la consistance ; l'isolation des Notes en affaiblit l'effet. »

Écoutons Nisard :

« Villon innove dans les idées et dans la forme. Ce n'est plus le *Roman de la Rose* ; plus du tout ou du moins très peu d'allégories, point de métaphysique, point de fadeurs, mais des idées originales, personnelles, qui n'appartiennent qu'au poète. Presque tous les vers de Villon roulent sur lui, sur sa vie, sur ses malheurs, sur ses amours, sur ses vices, il faut bien le dire ; sur les châtiments auxquels il s'est exposé, sur les dangers de mort qu'il a couru. Nous sortons de la poésie bel-esprit pour entrer dans la poésie de l'esprit français : Villon est du peuple. Voilà un poète qui n'est à personne, qui ne fait pas de vers pour un prince lettré, qui n'a pas des amours imaginaires, qui n'aspire pas à des faveurs qu'il ne peut obtenir, qui ne parle pas une langue convenue ; voilà un poète qui prend ses images non dans les livres à la mode, mais dans les mœurs de Paris, dont il est un joyeux enfant, dans les échoppes, dans les rues ; voilà un amant qui n'a rien à démêler avec Dangier et Faux-Semblant et qui sait se passer de Bel-Accueil ; dont les maîtresses sont la *blanche savetière* et la *gente saulcissière* du coin, mais qui trouve dans ces inspirations de bas lieu, dans ces amours de coin de rue, des accents de gaîté franche, des instincts de mélancolie gracieuse et des traits de verve inconnus jusqu'à lui. — Novateur

dans les idées, Villon ne l'est pas moins dans la forme, autant que l'un emporte l'autre, et que quiconque innove dans les idées innove nécessairement dans le style. On admire dans Villon des expressions vives, pittoresques, trouvées; Villon écrit le français du peuple de Paris; il prend la langue des lieux où il prend ses idées. Or c'est cet élément-là qui donnera à notre langue son originalité. C'est à Villon le premier qu'elle devra son caractère, il faut maintenir à Villon la première place dans l'originalité de notre poésie. Villon est le poète bourgeois, le poète du peuple qui commence sur les ruines de la féodalité qui finit.

« Je ne résiste pas à faire un rapprochement entre deux hommes qui ont travaillé en même temps, l'un à l'œuvre de l'unité de notre nation, l'autre à l'œuvre de l'unité de notre langue. Louis XI et Villon, le premier se faisant haïr comme homme et admirer comme ouvrier puissant de l'unité nationale; le second, méprisable, sinon haïssable par ses mœurs, et admirable comme ouvrier de l'unité de notre langue; tous deux négligés, sales, crapuleux, au chapeau gras, tous deux larrons de quelque chose, Louis XI de provinces et de morceaux de royaume, Villon de rôt et de fromage.

« De Villon à Marot, il n'y eut pas révolution mais développement et progrès. Du reste Marot est à tous

égards le continuateur de Villon. Comme en Villon ses vers ne sont que son histoire rimée. Il chante comme Villon ses amours, sa prison; Marot, c'est Villon à la Cour, devenu cavalier servant des belles dames et protégé du roi. Ce sont deux poètes de la même famille. Le naturel leur est resté à tous deux, à tous deux la franchise, la naïveté, le ton vrai d'une poésie de veine, qui sort tout entière du poète. »

Impossible de mieux voir et de mieux dire.

II

Donc, prenez et lisez et, si vous le voulez bien, lisons ensemble, non pas au point de vue philologique pour discuter tel ou tel mot, telle ou telle orthographe, telle ou telle variante, mais volontairement en dehors de toute science à l'exemple d'Irnerius, père des Glossateurs, et sans l'arbitraire prétention d'en mettre dans ses vers plus qu'il n'en a mis lui-même, tout simplement pour le voir se raconter, s'avouer tout entier et ressentir l'humaine générosité de ses cris, pour goûter sans commentaires le charme captivant de l'œuvre, si vivante, avec sa philosophique sensibilité tempérée de réaliste scepticisme, œuvre toujours moderne parce qu'éternelle.

Le poète, le vrai poète qui nous a légué ces *Testaments* où, sans métaphores, il a dit sa vie et ses douleurs, espoirs comme angoisses, conscience fière, esprit net, a le magique don d'évocation ; son vers, aristocratique, délicat et clair comme art grec, sait montrer ce que son œil a vu, ce que sa prescience a deviné avec la calme toute-puissance du génie, se contentant des mots de tout le monde pour faire palpiter sa hautaine pensée, pour mettre à nu son âme, pour retourner son cœur. Aussi, combien de ses vers ont passé dans la langue, devenus proverbes.

Il va, pour ainsi parler, nous promener à travers les hommes, les mœurs, les coutumes, les idées et les rues de Paris au quinzième siècle.

Ces trois cent dix rues, aux dénominations singulières, dont plusieurs sont dues à quelque enseigne, noms de bêtes, comme les Rues du *Dragon*, du *Paon blanc*, du *Chat qui pêche*, des *Canettes*, noms d'objets divers comme les Rues *Cassette*, de la *Chaise*, de l'*Arbalète*, du *Sabot*, du *Plat d'Étain*, du *Pot de Fer*, de l'*Épée de Bois*, de la *Cloche percée*, de la *Huchette*, noms d'astres comme les Rues de la *Lune* et du *Croissant*, noms de légendes locales comme les Rues de la *Femme sans tête*, du *Puits qui parle* et *Gît le Cœur*, ces trois cent dix rues, sans parler des rues sans chef, autrement dit culs-de-sac, rues sans air, sans jour, sans pavé, sauf la Croisée de Paris, pavée par

Philippe-Auguste, rues tortueuses, boueuses et populeuses, rues mesurant à peine deux mètres de large, comme est encore la rue de Venise entre les rues Beaubourg et Quincampoix, rues sans voitures, mais de l'aube à la vêprée livrées au tumulte des crieurs ne cessant de braire, sonneurs des trépassés, raccommodeurs d'habits, marchands de charbon, de chandelles de coton, de mèches de jonc pour les lampes et de jonc frais pour les appartements, marchands de roussoles de porc grillées, de vin à trois sous la pinte, de vinaigre à la moutarde, d'huile de noix, de poissons de mer, harengs frais, harengs saurs, lesquels, en la semaine sainte, avaient leur bouffonne Procession dans toute la France, alètes, vivets, merlans, ou poissons d'eau douce de Bondi, marchands de légumes à l'ail, de châtaignes de Lombardie, de raisin de Malte, de pâtés chauds, de siminaux, de tartes et de flan, de volailles, de fruits, pommes, poires, rouelles, jorrisses, nèfles, cormilles, de tout ce qui se mange et se boit; rues livrées aux mendiants, infirmes réels ou simulés, aux écoliers Bons-Enfants ou moines de toutes robes, carmes, cordeliers, papelards, béguins, béguines, jacobins, turpelins, turpelines, les frères et sœurs du Tiers ordre de Saint François d'Assise, franciscains laïques, dominicains, augustins, frères sachets et sœurs sachesses, filles-Dieu, qui psalmodient leurs patenôtres; rues sans

lumière et dangereuses, en proie aux Coquillards prêts à détrousser les attardés comme à forcer les coffres, mauvais garçons à défaut du moderne browning ayant la dague, gens savants à disparaître, à fondre dans le brouillard à l'approche de quelqu'un des deux cent vingt archers du Prévot de Paris.

En sa Confession, Villon dira tout, le bien et le mal, et Alfred de Musset semble avoir peint son ancêtre en ces vers :

C'est qu'on pleure en riant; c'est qu'on est innocent
Et coupable à la fois; — c'est qu'on se croit parjure
Lorsqu'on n'est qu'abusé; c'est qu'on verse le sang
Avec des mains sans tache, et que notre nature
A de mal et de bien pétri sa créature.

En société des Enfants-perdus et des Femmes de Paris, nous irons avec lui de Rose, l'amour pur, peut-être, à la grosse Margot, la paillardise éhontée, sûrement; des repues de l'amour aux repues des tavernes; des jeûnes des cachots au frisson de cet arbre sans feuilles ayant nom le gibet et, pénétrant ses plus intimes pensées, ses plus secrets secrets, nous assisterons, battement à battement, au cruel débat métaphysique de son cœur et de son corps.

Prenons le gobelet et, vin fin ou cervoise, goûtons-en l'ivresse.

III

A tout seigneur tout honneur : d'abord les femmes, plus nombreuses que choisies.

A la première dont le regard le prit, point nommée autrement que Celle qui lui fut félonne et dure, le chassa et consentit à sa « deffaçon », à sa mort, selon Clément Marot, il laisse son cœur enchâssé, priant Dieu que, de tout ce mal, il lui fasse merci, ce qui est d'un galant homme et d'un vrai chrétien.

Mais si Villon connaît les femmes, hélas ! il a tâté des prisons, — femmes, cachots, toute sa vie — aussi lègue-t-il aux pigeons pris au piège, oiseaux enfermés dans les cachots, ces coffres massifs, « la grâce de la geôlière », leur donnant sa conduite pour exemple.

Puis c'est Jehanneton de Millières, compagne de maître Robert Vallée, clerc au parlement et, comme tel, plus que pauvre, auquel il lègue une boutique d'écrivain public à Saint-Jacques-la-Boucherie et ses brayes pour vêtir plus honnêtement s'amye d'une cotte, liaison galante qui n'empêcha pas ledit Vallée de devenir, dit-on, curé de Ville-d'Avray dont on

venait de bâtir l'église et où il put tirer bon profit de la Fontaine-au-Roy.

Célèbre entre toutes, la belle qui fut heaulmière. Ses *Regrets*

> Ha ! vieillesse félonne et fière,
> Pourquoi m'as si tôt abattue?
> Qui me tient que je ne me fière
> Et qu'à ce coup je ne me tue?
> . . . .
> Quelle fus, quelle devenue?
> . . . .
> C'est d'humaine beauté l'issue !

sont, avec sa *Doctrine aux filles de joie,* chefs-d'œuvre absolus, exceptionnels, et nous présentent un bouquet de belles ou, plus exactement, tout un nœud de vipères, la belle Gantière, Blanche la Savetière, la gente Saucissière, Guillemette la Tapissière, Jehanneton la Chaperonnière, Katherine l'Eperonnière, leur conseillant de prendre à dextre et à senestre avant de clore fenêtre et de ne plus valoir non plus que monnaie qu'on décrie.

Et le bon poète, homme d'abord, défend ces bachelettes car, dit-il, si elles n'aiment que pour l'argent, on ne les aime que pour l'heure, et si elles aiment mieux aimer chacun, c'est que six ouvriers font plus que trois, ajoutant d'ailleurs en refrain : « Bien heureux est qui rien n'y a ! » car, l'une d'elles,

la damoyselle Katherine de Vauselles l'a fait battre tout nu, comme à ru toile, très probablement trahi par Noël le Joly, auquel il en veut, lui léguant « onze vingts coups » reçus des mains de maître Henri.

Puis il revient à Celle que jadis il servit de bon cœur et loyalement et qui toujours l'abusa, lui faisant prendre la hart pour un écheveau, paille pour foin, vessies pour lanternes et mâcher toutes les groseilles !

Et plus tard, *item* à sa chère Rose, il lègue à s'amye,

> Fausse beauté qui tant me coûte cher,

une Ballade acrostichée des noms de Françoys, de Ma Rohse et de Villon :

> Un temps viendra qui fera dessécher,
> Jaunir, flétrir votre épanouie fleur...
> Vieil je serai, vous laide et sans couleur...

pièce délicieuse en sa mélancolie et dont se souviendront Marot, Ronsard, Béranger et bien d'autres.

Pour maître Ythier, qui, en 1473, ayant tenté de faire empoisonner Louis XI, dauphin, sut échapper à sa justice mais dont le valet Jean Hardi fut écartelé le 30 mars, Villon écrit, à la mémoire de sa maîtresse morte, un Rondeau dont la pure élévation évoque en nous, les noms de Lamartine, d'Arvers,

de Sully-Prudhomme, bijou finement ciselé et de la plus tendre émotion, avec ce cri charmant :

Deux étions et n'avions qu'un cœur !

Généreux, doucement il pardonne à la femme de Pierre de Saint-Amant, qui l'a mis au rang de caymant, autrement dit l'a traité de quémandeur, ce qui n'a rien d'impossible de la part d'un pauvre écolier puisqu'en 1447 son mari était Clerc du trésor du roi.

Pour l'abbesse de Pouras, vue à Bourg-la-Reine chez Perrot Girard, peut-être bien est-ce Huguette du Hamel, trop galante abbesse de Port-Royal qui, pour ses débordements, fut en la prison de l'abbaye de Pont-aux-Dames, ou peut-être bien est-ce quelque gaillarde commère publique, rasée au pilori et par le populaire surnommée de Pouxras ou de Poilras, ou peut-être bien encore est-ce une seule et même personne cumulant ces deux professions libérales. *Cur non ?*

Autre belle-d'amour, la petite Macée d'Orléans qui lui vola sa ceinture et pour laquelle il demande que l'amende soit très haut taxée, car cette ceinture contenait, dit-il, sa bourse ! Que ne l'avait-il confiée ce jour-là au jeune Germain de Merle, par lui chargé du soin de gouverner son change, simple sinécure honorifique, semble-t-il.

Pour Denise, c'en est une qui, chicanière, le traîna en justice par devant maître Jehan Cotard, procureur en Cour d'Église, lequel, malgré les condamnations sévères du Concile tenu à Rouen, le 25 décembre 1445 par son Archevêque Raoul Roussel, contre les blasphémateurs, « bons à être anathématisés et excommuniés », fut clément pour notre poète qui l'a remercié d'une joyeuse Oraison en forme de Ballade, priant pour

L'âme du bon feu maître Jehan Cotard.

Cette Denise accusait le poète de l'avoir « maudite », ce qui est considéré comme blasphème, nul ne se pouvant arroger pouvoir de venger Dieu, qui pardonne, et tout blasphème étant péché du démon, crime canonique capital. — Jeanne d'Arc fut accusée de blasphème pour avoir osé dire que son Etendard avait un caractère « divin ». — Pour jurer par Tête bleu, Cor bleu, Ventre bleu, Sang bleu, on était marqué d'un fer *chaud* au front ou mis en un sac et jeté à l'eau. Louis XI, s'il dit volontiers Pâques de Soleil, se permet aussi de jurer par Pâques Dieu..., mais c'est le roy. — Quand il ne s'agit que de l'amende, elle est payée moitié en cire à servir à l'église où fut commis le délit, moitié au seigneur du lieu, récidives entraînant le pilori, la langue percée au fer *rouge*, peines encore aggravées en 1487.

Personne n'était corrigé, mais cela paraît-il, rapportait beaucoup.

Au *Grand Testament*, nous rencontrerons, en compagnie de Michault Culdou, sire Charlot Tarranne, ancien compagnon de Villon qui, lui aussi, fut traduit devant l'Official de Paris pour blasphème du nom du Fils de Dieu en une querelle de jeu, condamné à quinze sous d'amende. Mais saint Augustin et saint Thomas, le docteur angélique, ordonnent-ils pas, de par le Droit canon, une pénitence de sept ans à tout blasphémateur?

Villon est bon prince. Nous l'avons vu rimer un Rondeau pour Ythier : en 1457, il rime une Ballade pour qu'un gentilhomme l'envoie à son épouse, par lui conquêtée à l'épée. Le gentilhomme est Robert d'Estouteville, Prévôt de Paris, qui, le 23 septembre 1460, malgré les évêques de Beauvais et de Senlis, en vertu du jugement survenu après l'enquête de Jehan Mantainct, fera pendre Colin de Cayeulx, fils d'un serrurier, et qui crocheta les coffres-forts à trois serrures en la sacristie du Collège de Navarre où gisaient cinq cents beaux « sire dieux » ou si vous aimez mieux, cinq cents écus d'or.

Le Collège de Navarre, sur la montagne Sainte-Geneviève, où est aujourd'hui l'École polytechnique, fondé en 1302, était alors en décadence, ruiné, et il fallut Louis XI pour le rétablir. — Si les escolliers en

voulaient plus particulièrement à ce collège, c'est qu'ils savaient son revenu affecté à l'achat de verges destinées à leur correction, et Rabelais nous montrera Panurge, ce bon élève de Villon, mettant le pauvre guet par terre aux environs de cet établissement.

Pour l'épousée de Robert d'Estouteville, dont le nom se lit en acrostiche, aux deux premières strophes de la Ballade, Ambroise de Loré, elle était « moult sage et honneste dame ».

A Mademoyselle Isabeau de Bruyères, qui demeurait au Martelet-Saint-Jean, où est aujourd'hui la caserne Lobau, rue de Rivoli, derrière l'Hôtel-de-Ville, et à ses bachelières, peu évangéliques condisciples, rusées valentines, peu villageoises villotières aux cheveux d'apparence veloutée, — les entremetteuses *villeras* de Don Quichotte, les *vilotières* qu'on retrouve en la *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo — ribaudes du marché aux filles, il lègue la *Ballade des Femmes de Paris*, estimant que de toutes les caqueteuses du monde, il n'est bon bec que de Paris, réputation de belles langagières confirmée aux *Cent Nouvelles nouvelles*, XVIII, en la *Porteuse du ventre et du dos*, où est, « une subtile parisienne du gracieux langage, et LXVII, en *La Dame aux trois maris*, où en est une autre « bien enlangagée selon le terroir ».

Après qu'il a nommé Jacqueline, Perrette et Isabeau, qui dit *Enné!* voici, femme capitale en son

existence cahotée, la grosse Margot, laquelle tient un hôtel où l'on couche à la course, au quart d'heure et, pour dire le mot juste, où l'on passe.

Si Villon faillit à la morale, du moins fut-il sans hypocrisie. Au reste, où trouver la morale en ces temps où il fut dit « que l'église Saint-Merri avait intérêt que les bordeaux demeurent dans les maisons l'avoisinant car ainsi ses rentes en valent mieux. »

Voici donc la truculente Ballade d'un cynisme qui n'est que franchise dépourvue de tout vain orgueil :

> Nous deffuyons l'honneur, il nous deffuit.

et l'on songe aux libertés grandes du « classique » Horace en deux de ses Epodes, en la VIIIe, *In anum libidinosom.*

> *Rogare longo putidam te seculo,*

et la XIIe :

> *Quid tibi vis, mulier nigris dignissima barris ?*

qu'a traduites le père Noël-Etienne Sanadon, de Rouen (1676-1733), de la Compagnie de Jésus, mais que le bourgeois traducteur (anonyme) de l'édition Panckoucke de 1837 « aurait voulu pouvoir omettre entièrement par respect pour Horace et pour le lecteur ». On songe à la *Dipsas* d'Ovide, aux *Courtisanes* du Samosathois, et aussi à la *Célestine* de

Fernando de Rojas ; à la *Macette* de Mathurin Régnier, et l'on revoit, évoquées, mainte et mainte toile des bons vieux francs maîtres hollandais, car Villon est un peintre à la touche vigoureuse, au raccourci puissant, mais jamais champêtre, pas paysagiste du tout, bien entendu, étant de Paris. Son seul arbre, c'est la potence.

Chez Marion l'Idole et Jeanne de Bretagne, propres à tenir publique école, Villon, parlant de mâle façon à ses compagnons de galles, leur donne une *Leçon* pour éviter le sort de Colin de Cayeulx, bonne doctrine à ceux de mauvaise vie, fruit de personnelle expérience, car il tient qu'en la vie on donne tout aux tavernes et aux filles et sait à quoi s'en tenir sur ce point, lui qui connaît et, en sa *Ballade des menus propos*, cite Biétrix et Bellet, alors dans toute la luxuriance de leur luxure.

(Et ici, ouvrons une parenthèse, en faveur de Boileau.

Tous ceux — ô combien ! — qui n'ont pas manqué de citer ses deux vers de *l'Art poétique :*

> Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
> Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers,

n'ont pas manqué d'ajouter que le législateur de Parnasse n'avait jamais lu le rimeur du XVe siècle.

Or, voici qu'à propos de femmes — on ne s'attendait guère à voir Boileau en cette affaire — tout le monde peut lire, mais jamais cités, ceux-là, les vers suivants, dans la pourtant fameuse Satire X :

Je sais que c'est un texte où chacun fait sa glose ;
Que de maris trompés tout rit dans l'univers,
Épigrammes, chansons, rondeaux, fables en vers,
Satire, comédie ; et sur cette matière,
J'ai vu tout ce qu'ont fait La Fontaine et Molière ;
J'ai lu tout ce qu'ont dit *Villon* et Saint-Gelais,
Aristote, Marot, Boccace, Rabelais
Et tous ces vieux recueils de satires naïves
Des milices du sexe immortelles archives.

Nous nous en rapportons absolument à la bonne foi du lettré que fut Boileau ; peut-être bien sont-ce ses annotateurs — ô combien ! — qui ne l'ont pas lu d'assez près ou, ce qui, pour nous, est pis, l'ont bien mal lu.

Fermons la parenthèse.)

Si Villon a des sens, il a grande âme, et deux sentiments lui tiennent au cœur, l'amour du royaume de France et l'amour filial.

Lui, le premier de nos poètes nationaux, est le premier à chanter

Jehanne, la bonne Lorraine
Qu'Anglais brûlèrent à Rouen.

et, religieux de l'universelle religion des esprits supérieurs, sa sincère et profonde émotion lui inspire la naïve et touchante *Ballade à sa mère,* pour prier Notre-Dame à qui pécheurs doivent tous recourir, en l'église Saint-Séverin, sa paroisse, où paradis est peint en une fresque, et il inscrit sa foi en acrostiche l'*Envoi* de son nom.

Poète dont les jours s'en sont allés errants, Villon n'est d'étain ni d'acier, — on n'est pas de bois, comme a dit en premier une Nouvelle à la main du *Figaro* — est pécheur et le sait bien. De tout son cœur il aime la femme et sa grâce légère, s'enivre à la très décevante faveur de ses beaux semblants, et sa tendre mélancolie suit jusqu'au déclin de beauté ces pauvres femmelettes qui vont regrettant le bon temps, assises sur le bas du pli de leurs robes, de respect ému chantant, comme Baudelaire, les petites vieilles au charme mystérieux.

Mais, hélas! il est pauvre et de petite extrace et, s'il ne voit pain qu'aux fenêtres, les belles filles lui sont le plus souvent effet de mirage : Riche amoureux a toujours l'avantage! Toujours un autre est en quéloigne, en quenouille, ce dont il se plaint aux cieux, l'illusion ne pouvant être réputée pour le fait. Que ne leur offre-t-il quelque perlerie de chez Jean Du Boys, l'un des six Gardes de l'orfèvrerie? Mais

pourrait-il rien obtenir des usuriers hébreux, les Lombards, ou des usuriers hérétiques, les Boulgares!

IV

Un autre de ses désirs, jamais satisfait, celui-là, est de vivre en bien-être, en chambre bien nattée, aussi de quel dédain ce parisien de Paris traite-t-il la paradoxale idylle de l'évêque de Meaux, Philippe de Vitri, mort en 1351, *Les Ditz de Franc-Gontier,* où pauvreté est réputée à bonheur! Ne manger que du pain bis, ne boire que de l'eau, coucher sous les étoiles!

> Il n'est trésor que de vivre à son aise,

s'écrie le poète en la Ballade qu'il dédie à Andry Courault, Procureur au Parlement de Paris en 1454.

Voltaire, en son *Mondain,* sera de même avis :

> Voilà l'état de la pure nature.
> Qu'un cuisinier est un mortel divin!

Les gueux vivent dehors.

L'été, par les beaux jours de soleil, pour fuir les indiscrètes importunités de Guet, on s'en va par bandes à Montmartre, au Mont-Valérien, à la Tour

de Nygeon, ruine qu'il lègue au Seigneur de Grigny et où s'installeront les Minimes de Chaillot, par le peuple surnommés les Bonshommes, à Bagneux, à Pontoise, à Auvers, à Bagnolet, d'où est le Franc-Archer Pernet, à Saint-Denis, à Bicêtre, à Gouvieux, près Creil-sur-Oise, dont Pierre de Ronseville est concierge, à Châalis près Fontaine-les-Corps-Nuds, à Bourg-la-Reine, au Bourget, à Provins, à Rueil, en forêt de Bière, au lieu dit Fontainebleau, où Louis XI, qui pense à tout, fonda une bibliothèque, ou en forêt de Boulogne-sur-Paris.

Mais l'hiver ?

N'ayant en son escarcelle un patac, à plus forte raison petit ni grand blanc, brette targe, angelot, ange ni réau d'or, pas le moindre billon, maître François Villon, clerc de l'Université, en 1452, maître ès-Arts, soit docteur ès-lettres, petite foi, large conscience, pauvre mercerot de Rennes, désireux de goûter aux fins rallias, de manger copieusement peut-être un chapon gras ou une grosse oie, comme en la *Farce de Pathelin,* Villon, dont le Sénéchal Louis de Bourbon paya une fois les dettes,

> Vous n'y perdez seulement que l'attente,

court tavernes, cabarets et trous en vogue aux enseignes plus ou moins célèbres, Pomme-de-Pin, Plat-d'Étain, dont parlent les *Repues Franches,* Lion

d'Angers, Crosse, la Mulle Saint-Antoine, le Barillet près le Châtelet, A bon logis et bon hôtel, Ane-rouge, Tour-d'Argent, Ane rayé, Trou Perrette rue aux Fèves, vis-à-vis la Pomme-de-Pin, Cheval-blanc, l'Ours, Abreuvoir Popin au bout du Pont-Neuf vis-à-vis la rue Thibaudautez, bien résolu à vivre d'avantage, c'est-à-dire à payer son vin autrement qu'en monnaie ayant cours, quoi qu'il en soit des repentailles.

Je vous payerai demain,
Sûrement, je vous le promets ;
Mais ce demain ne vient jamais,

dit Pathelin au Pelletier dans *Le Nouveau Pathelin,* inspiré de la *Farce de Maître Pathelin,* c'est-à-dire de l'esprit même de Villon.

« On doit vivre sur les gens gras », dit Alexandre d'Abounotichos en Lucien.

« François Villon, a dit excellemment dans *Le Matin* du jeudi 18 juin 1908 un autre poète, le regretté Jean Moréas, François Villon qui, comme Dante, haussa l'essor des Muses gothiques jusqu'à la perfection de l'antiquité, traînait sa pauvre vie sur la Montagne Sainte-Geneviève en risquant la hart pour des peccadilles que lui imposait la nécessité. »

Nécessité fait gens méprendre
Et faim saillir le loup du bois.

V

Suivons-le.

Le voici dans la Cité, rue de la Juiverie, passé devant l'église de la Madeleine, qui lève le ticquet et franchit l'huys de la *Pomme-de-Pin,* qui fut le *Chat-Noir* de l'époque, et dont le Rodolphe Salis a nom Robin Turgis, époux de Marguerite Joly, qui, veuve, fonda une chapelle. Pourvu qu'on se confesse, on a toujours sa grâce, dira Mathurin Régnier, et son œil pénitent ne pleure qu'eau bénite !

C'est là, rue de la Vieille-Lanterne, que, le 25 janvier 1855, se pendit Gérard de Nerval, ce « cousin » de Villon.

Là, plus tard, aux chandelles, on jouera à qui trichera mieux, le Brelan, le Glic et la Séquence, on jouera aux Dés, au Trictrac, voire même aux Échecs, mais, tout d'abord, parmi les sades filles à rebrassés collets, aux sourcils veloutés, Villon rencontre, s'ébattant à leur fantaisie, ses compagnons, ses bons amis les mauvais garçons, tous les Enfants-perdus de la grand'ville, affinés raillards devisant en jargon, — Celui dont la langue est double tombera dans le mal, dit Salomon — joncheurs prêts à toutes joncheries, musards, goliards, escolliers, perrucats de la basoche,

vendeurs de pardons, porteurs de Bulles, joueurs de Farces et Moralités, hasardeurs de dés, galants cuydereaux, et ceux de l'ordre des Mathelins, et même, parfois, Michault du Four, sergent à verge de Paris, sot qui dit de bons mots et chante *Ma douce amour,* et aussi de Tusca, aventurier devenu policier, tous émerillonnés par le fumet des crûs, tous louant le majordome Architriclin qui, aux Noces de Cana, sagement conseilla de boire en premier les meilleurs vins, et maudissant à l'unisson les taverniers qui brouillent la purée septembrale.

Là, on oublie Sorbonne, Grand Châtelet, Montfaucon, rêvant des plus rares recettes inscrites au tant précieux Livre de Taillevent, grand cuisinier du roy de France; on se pourlèche aux parfums variés des délicates victuailles, repoussant le vin de buffet, mauvais et frelaté, on déguste l'Aunis, le Bagneux, le Beaune; c'est à qui fera claquer sa langue contre ses dents, clair comme bruit de castagnettes, « gouffres tintans », comme il est dit en l'*Épître à ses amis,* Ballade écrite en prison en attendant la corde,

> Ayez pitié, ayez pitié de moi!

Tenez, voici Saint-Amant — le même Saint-Amant qu'on retrouve cité dans *Le Testament de maître Pierre Pathelin* — et Blaru auxquels Villon ne lègue pas sans malicieuse attention le Décret *Omnis utrius*

que sexus en rimes dont la féminine consonnance accusatrice, pour être convenablement expliquée, exigerait un métaphraste.

Voici le boucher Jean Tronne, qui couronne de feuilles le bœuf qu'il veut vendre.

Voici Jacques Cardon, l'élégant avare, avec sa mie, la belle Bergeronnette et l'amie de son amie, Marion la Peau-Tarde, qui chante : *Ouvrez-moi votre huys, Guillemette.*

Voici, intime compagnon, Régnier de Montigny, né à Bourges en 1429, noble homme et clerc de l'Université, qui fut à Montfaucon cravaté de chanvre en 1457.

Voici Jean et Jacques Raguyer, compagnons de jeunesse du poète, Jean, qui devint l'un des douze sergents attachés à la personne du Prévôt de Paris, puis Conseiller du roi et Maître des comptes, Jacques, rude buveur dès l'aube à la taverne et qui devint Evêque de Troyes en 1518.

Voici Étienne Chevalier, Seigneur de Grigny, époux de Catherine de Budé et fidèle ami d'Agnès Sorel, dont il fut l'exécuteur testamentaire.

Voici ce malotru Changon, moutonnier, faux ami, que Villon connut pour son malheur, et qui le tint en procès.

Voici Pernet, ayant même nom que le Francarcher de Bagnolet, lequel se vante de fréquenter le

Lyon d'Angers, Pernet, bâtard de La Barre, qui a trois gerbes en son blason, mauvais sujet de bonne famille parisienne, pipeur de dés et vivant de l'amour, et qui, sur quatre chefs d'accusation, demanda grâce au roi.

Voici Jean le Loup, égoutier des fossés, qui vole des poulailles sur la tarde.

Voici Casin Chollet, qui prit part au vol du Collège de Navarre et qui, fustigé en 1456, fut de nouveau fouetté de verges aux carrefours pour avoir, le 8 juillet 1465, semé l'alarme à Paris en annonçant mensongèrement que les Bourguignons y étaient entrés.

Voici Collin Laurens, Girard Gossoyn et Jean Marceau, trois orphelins à eux trois n'ayant vaillant l'anse d'un seau.

Voici Guillaume Cotin et Thibault de Vitry, qui chantent au lutrin.

Voici Jehan, surnommé l'Épicier, natif de la Garde, qui le trahit, faisant sur lui griefs exploits.

Voici Pierre Mairebœuf, marchand drapier rue des Lombards, et Nicolas de Louvieulx ou de Louviers, Receveur des aides de la ville et père de Jean, compagnon de Villon et comme lui Maître ès-Arts.

Voici Guy Tabarie, redoutable voleur qui, tout en grossoyant le *Roman du Pet au Diable*, prit part au vol du Collège de Navarre.

Voici Robin Troussecaille, le cul-de-jatte.

Voici Frémin l'étourdi, le clerc de Villon, qui l'écoute dicter... s'il ne dort.

Voici enfin Guillaume Charruau, son avocat.

On le voit, à la Pomme-de-Pin, la société est plutôt mêlée.

Ce sont là compagnons de la vingtième année, ceux d'avant 1456, date du *Petit Testament*, ceux d'avant l'exil et la captivité de Meung-sur-Loire, dure prison d'où Louis XI le tira dès son avènement, le 2 octobre 1461, et si Villon a la rancune tenace contre l'évêque d'Orléans, Thibault d'Aussigny, qui l'a tout un été nourri d'une petite miche et d'eau froide, ce qui est vivre de faim, s'il fait pour ce prélat prière de Picard, c'est-à-dire des lèvres, non du cœur, en revanche, il a la reconnaissance expansive et durable, souhaitant au bon Roi d'avoir douze beaux enfants mâles et de vivre autant que Mathusalem, avec paradis à la fin pour lui et le bon Dauphin Joachim, bienfait ne se doit oublier.

A ce jour le roi a trente-neuf ans, Villon en a trente.

Ici, nous pourrions rééditer, voir même amplifier et aggraver au besoin, les suppositions diverses aventurées à l'aide de Documents d'ailleurs contradictoires sur les crimes imputés à Villon, sur la part prise par lui au fameux vol du Collège de Navarre, sur la condamnation à mort qui nous a valu sa plus

admirable inspiration, l'*Épitaphe en forme de Ballade pour lui et ses compagnons s'attendant à être pendus,* sur l'audacieux *Appel,*

> Que vous semble de mon appel,
> Garnier?

auquel il dut la vie, sur les raisons possibles mais inconnues jusqu'à ce jour de sa captivité à Meung, — « Tu as mis mes pieds dans les ceps », comme soupire Job. — Mais nous l'avons dit et nous le répétons, n'étant pas des fouille-morts, et fuyant ces propositions d'où naissent, comme dit Rabelais, des controverses merveilleusement obscures, nous restons en formelle volonté de ne nous occuper que du Poète et de son Œuvre immortelle, SEULE POSITIVE.

Qu'il ait été coupable, nul n'en doute, mais Théophile Gautier a résumé la question :

« Nous aurions peut-être perdu le poète en gagnant l'honnête homme. »

Villon a tué... Mais Gaudri, évêque de Laon, ne s'est-il pas rendu coupable d'un meurtre commis dans l'église métropolitaine même ? Mais les Francs-archers, représentant l'ordre, ne terrorisaient-ils pas villes et campagnes, peuple et bourgeois, « Brigands et desrobeurs », dit Chastellain ?

Ne jugeons pas ces temps sur le nôtre.

Louis XI lui a fait grâce, nous aussi.

En se conservant le Poète, le Roi voit juste, car le poète en son œuvre aide le roi. Tandis que le porte-couronne défricheur, qui avait tout son Conseil dans la tête, entreprend de créer la patrie, le porte-parole qui avait toute poésie en son cœur, commence de fixer la langue nationale, tous deux travaillent au même œuvre, tous deux bons forgerons.

Cette langue, Villon la trouve, comme la France elle-même, bouleversée, disloquée, déformée par l'importation, importation d'en bas, corrompue, vocables de toutes provenances, Anglaise, Italienne, Allemande, Espagnole, Flamande, manière de patois composite vraiment babélique.

Son effort est donc prodigieux. On connaît les deux *Testaments*, franche et naïve confession le peignant tout au vif et peignant son époque, on connaît son œuvre, intime et personnelle, ayant les fines arêtes, la sécheresse distinguée des primitifs sans la roideur gothique, son œuvre vivante et partant, appelée à rester toujours moderne. Par son génie du terroir, par le côté humain de son inspiration, souvent s'envolant très haut, par la sincérité de son émotion et la philosophie de son cri douloureux, Villon est le créateur de cet esprit de France, net, vigoureux, bien portant, qui, à travers les âges, a produit une pléiade de maîtres lumineux qui ont été assez forts pour être simples.

VI

Mais, comme tout le monde, du reste, Villon a des amis qui ne l'aiment pas.

> Mil quatre cent cinquante et six,
> Je, Françoys Villon, escollier...

tels sont les deux premiers vers du *Petit Testament,*

> Fait au temps de ladite date
> Par le bien renommé Villon,

tels sont les deux premiers vers de la Quarantième et dernière octave du même *Petit Testament.*

Et, dans le *Grand Testament* et dans le *Codicile,* à nouveau le poète se nomme neuf fois Villon, quatre fois Françoys et deux fois cite « son plus que père Guillaume de Villon, son oncle, peut-être. »

En foi de quoi, ceux de ses amis qui ne l'aiment pas, savants annotateurs, malgré les *Repues Franches,* écho du bruit public, qui le nomment dix-huit fois, malgré Charles de Boudigné, qui plusieurs fois le nomme en son *Pierre Faifeu,* de 1526; malgré André du Chesnes (1584-1640), malgré Clément Marot, malgré Rabelais, n'ont pas manqué de lui contester

ce nom de Villon pour l'appeler autrement, ou des Loges et Michel Mouton, en vertu d'une Lettre de rémission donnée à Saint-Poursain en janvier 1455 à propos de l'affaire « Charmoye », ou de *Monterbier* ou de *Montcorbier*, en vertu d'une autre Lettre de rémission donnée à Paris à la même date, à propos de l'affaire « Sermoise », ou *Corbeuil* (œil louche ou plutôt *Orbeuil*, borgne), en vertu de la variante de son *Épitaphe*, quatrain du *Codicile*, variante découverte, inventée, peut-être, par celui que Colletet appelle « le bonhomme Fauchet », dans un manuscrit de *sa* bibliothèque, « qu'il n'a pas décrit et que personne n'a jamais vu », a justement dit Auguste Vitu.

Ajoutons que ce bonhomme Claude Fouchet (1529-1621), premier président en la Cour des monnoyes, est l'auteur de deux ouvrages sur les *Antiquités Gauloises et Françaises* dont l'étude, imposée au Dauphin qui devait s'appeler Louis XIII, le dégoûta pour jamais des livres et de la lecture.

En cette variante de huit vers, l'amplificateur prouve son ignorance en faisant rimer sur*nom* avec Vil*lon*, alors que le poète fait rimer son nom avec les vingt-cinq mots en *ll* mouillé que voici :

Pavillon — Ecouvillon — Billon — Maillon — Baillon — Genoillon — Goupillon — Raillon — Sillon — Corbillon — Carillon — Vermillon — Souillon

— Roussillon — Brossillon — Cotillon — Haillon — Eguillon — Ranguillon — Emerveillon — Emerillon — Morillon — Aguillon — Tourbillon — Bouillon — ce qui prouve, sans besoin d'aucune glose, de quelle seule et unique façon se prononçait et doit continuer de se prononcer le nom de Villon, qui rime à grillon.

Mais on conteste bien son nom à Shakespeare! Et son Œuvre! De « n'être pas » on le soupçonne. Génie en paix jamais ne dort!

Ce qu'il faut dire, et nous l'affirmons parce que ses poésies le prouvent, c'est que Villon fut bon, pitieux à la transitoire humanité, vertu rare :

> C'était la mère nourricière
> De ceux qui n'avaient pas d'argent,

dit à sa gloire le rimeur inconnu du sermon des *Repues Franches.*

Nous l'avons vu à la Pomme-de-Pin avec ses amis et nous savons que toujours il prend souci des Meurt-de-Faim, leur disant, toute révérence gardée, comme Jésus, « je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai à vous », et pensant en lui-même avec Salomon : « L'homme riche peut être sage, mais le pauvre qui est intelligent le sondera. » Suivant le Poète à travers Chants, chantons donc, nous aussi, une Ballade à sa gloire :

Enfants perdus, fils de Villon,
Issus de noble truandaille,
Privés de sève et de billon,
Pour tout repas rêvant mangeaille
Et dont l'hiver est sans muraille,
Vagabonds las, jamais assis,
Misère vous ronge et fouaille,
Coquefredouilles écrécis.

La pluie est votre seul bouillon,
Un ruisseau vous sert de futaille
Où ne fraye able ou carpillon,
Et devant vous fuit la poulaille ;
Le jeûne, éternelle ripaille,
Vous rend lamentables, transis,
Vous tord, sèche, broye et tenaille,
Coquefredouilles écrécis.

Tout soc veut creuser un sillon
Et ne voit pas sans repentaille
En jachère le cotillon :
Amour fait son nid dans la paille
Pour perpétuer la grenaille
De ceux qui vivent indécis,
A l'inconnu livrant bataille,
Coquefredouilles écrécis.

ENVOI

Panvres, néant vous ravitaille,
Par la faim vous êtes occis
Et votre dernier soupir bâille,
Coquefredouilles écrécis.

Plus maigre que chimère, il sait que ventre affamé a triste cœur, aussi se plaît-il à léguer aux siens amis de plantureux espoirs de repas, grosse oie, chapon de haute graisse, canards, faisans, pigeons, grasses gélines, perdrix en toutes saisons, pois au lard, talemouses de Saint-Denis, tartes, flans, goyères, avec vins rouges, vins blancs et, parfois aussi, quelque monnaie pour qu'ils mangent maints bons morceaux l'hiver. Vivre de faim, c'est carême d'enfer !

La nourriture est le souci de l'époque et nous en retrouverons l'amoureuse glorification en Rabelais.

Précieux document sur la vie du poète et sur une des faces de son temps, les *Repues Franches* qui font penser aux Mâkâmat ou *Séances* dans lesquelles Hariri exprime si finement l'âme arabe aux nombreux mauvais Bons tours du mendiant lettré Abou-Zéïd, lequel, après avoir fait les pires métiers, même celui de roi, comme Sancho, mais roi d'un peuple de bateleurs vagabonds, finit dans la peau d'un honnête homme, que disons-nous ! d'un honnête Iman, les *Repues Franches* enseignant aux galants sans souci les ingénieuses et diverses manières de se procurer gratis poissons, tripes, pain, vin, rôts et toutes sortes de mets succulents, sont donc, en somme, en leur joyeuse fantaisie, un récit assez véridique des bons tours qu'il jouait alors aux taverniers de la rue Sac-à-lie, aujourd'hui rue Zacarie, de la rue Cuisson-des-abatis, du

cul-de-sac de Longue-avoine, de la rue de l'Arbre-sec, dont le nom évoque la potence, lui valurent cette popularité, ce grand renom qu'il appelle « son bruit », en dehors de ses Poésies, et de *Maître Pathelin.*

VII

Car Villon qui, au dire formel de Rabelais, devint « à l'abord de la vieillesse *entrepreneur de tournées dramatiques* », — comme Plaute — Villon, tout le proclame, la forme de l'œuvre, surtout, pour qui a le palais fait aux crûs littéraires, est l'auteur de cet exhilarant bijou venu jusqu'à nous, fine satire des gens de chicane si connus du poète, et qui a nom la *Farce de Maistre Pierre Pathelin,* farce qu'Estienne Pasquier oppose à toutes les comédies grecques et latines, que Voltaire déclarait une œuvre de génie, bien qu'il ne la connut que « tatouée » par Brueys et Bigot de Palaprat, et qui n'a d'analogue au répertoire de France que *Les Plaideurs,* œuvre moins originale puisqu'inspirée d'Aristophane.

« La *Farce de Pathelin,* a écrit Renan, est le chef-d'œuvre de cette littérature, essentiellement roturière, narquoise, spirituelle, que produit la fin du

moyen-âge, et qui trouva dans Louis XI un zélé protecteur et sa plus complète personnification, littérature qu'on pourrait appeler la *littérature Louis XI*, où la suprême vertu est la finesse, où la grandeur est impitoyablement sacrifiée au succès. Les nobles fictions dont avait vécu le moyen-âge sont évanouies, la grande imagination, l'héroïsme chevaleresque ont disparu. Il reste l'esprit gaulois, esprit plat, positif, sans élévation, fort avisé pour les choses de ce monde, moraliste à sa manière. »

De cette littérature, ajouterons-nous, une autre perle a nom les *Cent Nouvelles nouvelles*, écloses de 1457 à 1461 à Genappe sur la Dyle, sous l'inspiration du Dauphin de France, se plaisant à égayer les nuitées réunissant, bons compagnons, le prochain Louis XI et le futur Téméraire, joyeux fauves.

Pathelin marque la fin du moyen-âge, premier éclat de rire des avenirs meilleurs, détente de cent cinquante ans de deuils.

Le jour où Villemain, ne sachant quel nom d'auteur mettre sous le chef-d'œuvre, l'a purement et simplement attribué « à personne et à tout le monde », il a purement et simplement négligé de considérer sa forme, si extraordinairement et nettement personnelle, la claire vivacité du dialogue où le trait abonde, la finesse de l'observation, toujours si profondément humaine, la connaissance que l'auteur a

de tous les patois, Limousinois, Picard, Flamand, Normand, Breton, Angevin, Lorrain, voire même Latin.

De OCA *ad comedendum*, comme il appert de la soixantaine de vers de la *Farce* où le bon rimeur s'amuse et se joue en ces parlers bouffons, à l'aristocratie d'esprit qui sont les qualités dominantes du seul Villon à son époque, de Villon, le *vrai novateur* a su dire Nisard, appréciateur de cette fille du peuple qu'était la muse du poète parisien. L'excellent Villemain a surtout omis de regarder et d'étudier la libre contexture du vers, la souplesse de l'enjambement, — celui de La Fontaine — la franchise et la sonorité du verbe et surtout la rime, la rime riche, hardie, pittoresque, amusante, la rime qui dénonce l'auteur des *Testaments*. Mais pour juger du travail d'un ouvrier, la première condition *devrait être* de connaître son métier — et le métier de Villon est la poésie, le plus délicat des arts.

> Si je parle un peu poictevin,
> Ice deux dames m'ont appris,

dit Villon au *Grand Testament*,

> C'est ce qui le fait, je me vante,
> Gergonner en limosinois,

est-il dit en *Pathelin*.

Une preuve, preuve *décisive*, tirée du *Grand Testament*, octave 143, où le poète cesse de plaisanter, car il s'émeut au grabat de ceux qui souffrent, et qui est la signature villonesque de la *Farce :*

Item, ne scay que à l'Hostel-Dieu
Donner, n'aux povres hospitaulx ;
Bourdes n'ont ici temps ne lieu,
Car povres gens ont assez maulx.
Chacun leur envoye leurs aulx.
Les Mendiants ont eu mon oye ;
Au fort ils en auront les os :
A povre gens menue monnoye.

Les Mendiants ont eu mon oye, autrement dit les bons Frères Mendiants, chargés depuis le 14 décembre 1402, de percevoir pour les hôpitaux un droit sur les représentations théâtrales des jongleurs, — l'Ordonnance du 25 février 1699 ne fit que régulariser cette coutume — ont eu la part, « la menue monnoie », les *aulx* et les *os* sur les représentations de *Pathelin* dont l'Oie, célèbre encore aujourd'hui, était dans toute la fraîcheur de sa popularité en 1461, date du *Grand Testament,* la farce ne remontant qu'à 1458 ou 1459.

En ce *Grand Testament* on retrouve même sortie contre ces Frères Mendiants qu'en la *Farce* pathelinesque ; c'est bien raillerie du même esprit.

A noter ici, confirmant cette preuve, le legs de la 17e octave du *Petit Testament :*

A son ami Jacques Cardon, bourgeois de Paris, demeurant en la maison qu'il a acquise aux environs de la place Maubert, Villon *laisse en beau pur don* divers objets de toilette, dix muys de vin blanc.

Et tous les jours une grosse Oye,

or ce Cardon est marchand drapier...

Et cette *Oye* à ce *Drapier*, rapprochement voulu par le poète, évoque forcément la *Farce de Pathelin.*

L'illustre Farce, faisant le maximum, pas de troupe foraine qui ne l'ait montée et promenée de par le royaume, tandis qu'à Paris elle était jouée, soit rue Greneta par les frères de la Passion, dont Charles VI avait autorisé le théâtre le 4 décembre 1402, théâtre installé à l'hôpital de la Trinité, surnommée la Trinité-aux-Anes ; soit, sur la rive gauche, où logea Villon, au théâtre établi en 1442 à l'Hôtel de Nesle.

L'Oie, l'Oie de Pathelin ! Longtemps elle sera dans toutes les bouches, sous toutes les plumes !

Tel dit : Venez manger de l'oye
Qui cheux luy n'a rien d'appresté.
Tel sait bien faire une maison
Qui ne saurait faire un moulin ;
Tel a l'argent par beau blason
Qui n'entend pas son pathelin.

rime Pierre Gringore en ses *Feintises du Monde.*

L'Oie, dont le mâle, le *Jars, babille en gier*, c'est-à-dire jargonne, est du reste chez Villon idée fixe et souvent caressée, poulaille friande si haut notée en son estime que, dès le *Petit Testament*, c'est-à-dire en 1456, où il peut déjà se dire et se dit le *bien renommé*, il fait à Cardon le legs que nous venons de remarquer, *grosse oie* à laquelle il songera six ans plus tard en soupirant :

> Pour manger de ces morceaulx chiers,
> On feroit bien un mauvais faict.

C'est que l'oïe, dit naïvement Crozet, fut toujours un mets particulièrement recherché et prisé des habitants de Paris et que les nombreuses rôtisseries de la *Rue aux Oes* — rue aux Oies, aujourd'hui, rue aux Ours — étaient en grande réputation et achalandage et faisaient fortune.

Autre preuve :

Dans la pièce LXXX, XIX, du Trésor des Chartes des Archives Nationales, JJ, 189, Lettres de rémission données au mois de septembre 1457, trente-cinquième du règne de Charles VII, pour René de Montigny, parmi les cinq forfaitures à lui reprochées, on lit :

« Aussi d'avoir esté en la compagnie d'un nommé Jehan le Sourd, en la ville de Poitiers, par devers ung

marchant drappier, feignant d'apcheter du drap, auquel marchant ils firent tant qu'ils eurent pour vingt-quatre escus de drap et vingt escus en argent ; et de ce lui fust baillé une autre bougecte ou boiste en laquelle ils feignirent mectre vingt nobles, mais ils lui entrejectèrent une autre bougecte ou boiste où il n'y avoit rien qui voulsist. »

Le poète n'a pas manqué de connaître en tous ses détails l'exploit de son compagnon Montigny à Poitiers ; or, la bonne farce du coquillard n'est-elle pas l'idée-mère de *Pathelin ?* — idée qu'on retrouve en la *Repue du Marchand de poisson* et qu'a empruntée à la fois à *Pathelin* et aux *Repues Franches* l'auteur de *Til Ulenspiégel,* en son LXXIe chapitre.

Et puisque nous sommes amenés à rapprocher *Pathelin* des *Repues,* publiées après la mort de Villon, vers 1480, pour perpétuer le souvenir de ses « bons tours », disons qu'aux yeux *du* ou *des* versificateurs inconnus de ce recueil comme aux yeux des contemporains de celui qu'elles célèbrent, le poète des *Testaments* est si bien l'auteur de *Pathelin* que, dès les premiers vers, le chef-d'œuvre théâtral lui est, *pour la première fois* attribué, « conviant tous les gueux à venir écouter son joyeux sermon », pour désigner clairement son héros à ceux-là qui l'avaient connu, lu, applaudi, admiré et imité, s'adressant *d'abord* à la gent des gens de chicane :

Procureurs, nouveaulx advocats,
Apprenans aux dépens d'autruy,
Sergents à pied et à cheval,
Venez-y d'amont et d'aval,
Les héros du deffunct Pathelin,
Qui scavez jargon jobelin;
Capitain' du Pont-à-Billon;
Tous les subjetz François Villon,
Soyez à ce coup réveillez.

Et plus loin, recommandant à un compagnon d'être habile à se procurer du vin sans bourse délier, s'il veut passer maître, il lui donne ce conseil :

Passe tous les sens Pathelin
De Villon...

enjambement significatif.

En la *Ballade aux lysans* précédant la *Légende de Pierre Faifeu*, du prêtre lettré qu'est Charles de Boudigné, nous lisons :

De *Pathelin* n'oyez plus les canticques,
De Jehan de Meung la grande joliveté
Ni de Villon les subtilles trafficques,

et ailleurs :

Là, je connus *Pathelin* et son drap,
François Villon et autre maint satrap.

Enfin, dans l'Épitaphe même de son héros, Pierre Faifeu :

Voyez gésir le plaisant maitre Pierre
Qui en ses faitz partout passa Villon
Et Pathelin...

Toujours le nom de Villon accolé à celui de Pathelin.

En 1584 paraît à Paris un in-12, dont le seul titre indique la continuité de tradition :

« *Advertissement, antidote et remède contre les piperies des pipeurs,* auquel sont déduicts les traits et finesses d'un nommé Anthoine d'Autenay, lequel outrepassant les finesses de Villon, *Pathelin,* Ragot et autres infinis effronteurs, a emporté cent mille écus et plus. »

Quand on est Villon, comment résister à la joie vengeresse de livrer au ridicule de la comédie toute la séquelle plaidoyante ayant pour patron le curé de Bretagne Saint-Yves, « *advocatus sed non latro, res miranda populo* », Saint-Yves dont la Gaule adora le chat Haret, et dont le tombeau est dans la cathédrale de Tréguier, Saint-Yves dont parle si plaisamment Claude Tillier en son *Oncle Benjamin?* Et comment n'avoir pas non plus malin plaisir à montrer sous les espèces d'un fripon un de ces drapiers, bourgeois enorgueillis d'avoir le pas sur tous les autres métiers?

Rabelais, qui savait tout et ne faisait absolument dire à la lettre moulée que ce qu'il voulait, Rabelais qui, plusieurs fois, cite et des vers des *Testaments* et des vers de *Pathelin* et des vers de *Franc-archer de Bagnolet*, de ce *Franc-archer*, autre œuvre théâtrale de Villon, datant de 1468, et qu'il catalogue en sa librairie de Saint-Victor, *Stratagemata francarchieri de Bagnolet*, Rabelais n'a pas mis par hasard en même enfer, et groupés ensemble, *Pathelin*, maître François Villon et le *Franc-archer de Bagnolet* (II, XXX), parias en leur vie triomphant aux Champs-Élyséens. Il a tout naturellement réuni à leur auteur les deux types créés par son imagination et popularisés par le succès en toutes les provinces du royaume.

A propos de Rabelais, plusieurs ont répété que Panurge était Villon. Ont-ils pas vu que *Pathelin* est Villon lui-même ?

En 1489, Pierre Levet imprime pour la première fois le *Grant Testament Villon et le Petit, son Codicile, le Jargon et les Ballades*.

En 1490, Germain Bineaut réimprime les *Testaments* en in-4° gothique avec figures en bois et, le 20 décembre de la même année, *Pathelin*, pareillement en in-4° gothique avec figures.

Sans doute, mais avant 1500, Pierre Le Caron agit de même façon, donnant une édition des *Testaments* et une de *Maistre Pathelin,* toutes deux en in-4° gothique avec figures en bois.

En 1533, Anthoine Bonnemère imprime à Paris la *Farce* «avec les mêmes caractères et dans le même format» que les *Œuvres* de Villon, publiées par lui l'année d'avant. C'est la dernière édition avant celle de Marot en 1533.

Est-ce donc point qu'on n'achète pas les poésies sans la comédie ?

Et l'exemplaire gothique sans ponctuation, in-8°, sans lieu ni date (mais qui est de 1497), édition non mentionnée par le *Manuel des Libraires,* — que Prompsault considère « comme la première et la plus ancienne, la plus belle et la plus correcte » — outre les *Testaments,* le *Codicile* et les *Repues Franches,* de l'imprimerie de Jean Trepperel, contient *La Farce de Pathelin,* imprimée par la veuve de Trepperel, preuve fortuite en apparence seulement, fait positif et probant en la réalité de la logique, en la nécessité de la pratique. L'amateur, contemporain de Villon, a réuni sous la même couverture tout ce qui, étant du même écrivain, se trouvait à la même librairie, revêtu du même *Écu de France,* marque de Trepperel.

Attribuer *Pathelin* à Pierre Blanchet ?

Au dire rien moins qu'affirmatif de Godard de Beauchamps aventurant en ses *Recherches sur le Théâtre de France,* parues en 1735, « que Pierre Blanchet pourrait être bien l'auteur de *Pathelin», *un rapprochement de dates répond : Blanchet, mort en 1519, est né vers 1460 à Poitiers ; *Pathelin,* nous l'avons dit, date de 1458 ou 1459.

Outre que ce Blanchet n'était qu'un faiseur de grosses farces, écrire — et faire jouer à Paris — une telle œuvre avant sa naissance ou même à l'âge de dix ans, si l'on admettait, comme quelques-uns, la date de 1467 pour la première de *Pathelin,* — c'est bien jeune.

A remarquer que Jean Bouchet, dans l'*Épitaphe* qu'il fit à Blanchet, n'y parle pas de *Pathelin,* ce qui, pourtant, eut singulièrement rehaussé la gloire de son ami.

L'attribuer à Antoine de La Sale ?

Mais celui-ci, né vers 1398, mort en 1462, en dépit de *Change pour change,* des *Quinzes joyes de mariage* et de la *Salade,* où se trouvent les *Cérémonies et gages de bataille de roi Philippe,* restant de la vieille école des romans de chevalerie, est le *prosateur* d'un roman, l'*Histoyre et plaisante cronicque du Petit Jehan de Saintré et de la jeune dame des belles cousines,* dont conception, forme, style, dont l'esprit sont

de tout point antipodiques à celui qui vivifie *Pathelin.* — De plus, se mettre tout à coup à *versifier* si frétillante, pétillante et vivante action dramatique sur le coup de la soixantaine — c'est bien vieux.

A remarquer que Rasse de Brinchamel, dans le bouquet d'éloges qu'il adresse au bon La Sale en la Préface des *Aventures de Floridan et d'Ellinde,* n'y parle pas de *Pathelin,* ce qui, pourtant, eut singulièrement rehaussé la gloire de son ami.

Alors ?

Dans la *Vie de Charles d'Orléans* servant de Préface à l'édition E. Picard, M. Ch. d'Héricault, analysant avec grande délicatesse les raisons mystérieuses qui ont créé l'injuste oubli où est tombée l'œuvre du royal poète, et l'attribuant à sa finesse pure, à sa grâce simple, après avoir reconnu que Villon n'a passé à la postérité qu'à l'aide de sa vigueur intellectuelle, arrive logiquement à cette phrase :

« Villon et *Pathelin* n'avaient survécu que par ce qu'ils avaient de grossièrement populaire. »

Cette constatation en dit gros et nous suffit.

Au Prologue de son adaptation de *Pathelin,* donnée à la Comédie-Française le 26 novembre 1872, — et qui mérite, comme Molière, de demeurer au répertoire — Édouard Fournier, dont la parole compte, a résolu la question.

A la Comédie demandant si l'auteur ne serait pas François Villon, la Farce répond :

Qui sait? le drôle
Eut tout de l'œuvre, adresse, esprit,
Fripon, il eut joué le rôle,
Et poète, il l'aurait écrit.

En son *Dictionnaire des Théâtres,* Antoine de Léris (1723-1795) dit formellement que la *Farce de Pathelin* est de François Villon et en 1748, Guellette, en publiant *Le Nouveau Pathelin,* l'attribue au même Villon, petit in-8° avec frontispice gravé.

Le succès de cette *Farce* fut tel que le théâtre du XVe siècle s'empara de ce personnage-type et le continua, le perpétua — dans *Le Nouveau Pathelin,* datant de 1474 environ, que d'aucuns ont attribué à Villon, scène où Pathelin se procure de la fourrure en en « dépêchant » le marchand à un confesseur, exactement comme en la « Manière d'avoir du poison », de la première des *Repues Franches,* datant de 1485 environ — dans *Le Testament de Pathelin,* dont l'auteur se souvient de la *Farce* et où nombre de vers sont empruntés aux octaves 12 et 13 du *Petit Testament* et 69, 87 et 138 du *Grand Testament.*

Et pour finir, ajoutons, comique dans la terreur, que, sous la pression de la commune de Paris, la Convention, par décrets des 12 août et 1er septembre 1793,

ayant supprimé la liberté des théâtres, votée le 13 janvier 1791 par l'Assemblée nationale, la vertueuse et pudibonde Censure « retoucha » Molière et interdit les représentations de *l'Avocat Pathelin.*

VIII

Pour le Monologue du *Franc-archer de Bagnolet* et le Dialogue de *Mallepaye et de Baillevent,* ces deux scènes comiques sont, malgré de contestables contestations, incontestablement de l'auteur de *Pathelin.*

Le Franc-archer Pernet « qui croit d'une potence que c'est l'entrée d'une taverne » et crie — lui aussi, — J'en appelle ! — aura Panurge pour fils naturel, Panurge « hardi au parler, prudent à l'action. »

En aucune des Farces qui nous restent de ce temps, ne se rencontrent ce nerf de la pensée, cette précision dans la forme, cette cruauté souriante, cette supériorité d'ironie, en un mot les aristocratiques qualités de ce Parisien de Paris qui, ayant tout vu, sait tout juger d'un mot. Les sots ont créé son scepticisme.

Combien de vers bien frappés dont lui seul alors

a le secret, et quelle vivace et profonde étude de l'humaine lâcheté !

Je ne craignais que le danger.
Meurtres ne fis onc qu'en poulailles.
Je vois bien à votre croix blanche
Que nous sommes tout d'un parti.
Par le sang bleu ! c'est un Breton
Et je dis que je suis Français!
Dà, je suis Breton si vous l'êtes,
Vive Saint-Denis et Saint-Yves !
Ne m'en chaut qui mais que je vive!
Et mourut l'an qu'il trépassa.

En *Gargantua,* le franc-taupin Bon Joan, à l'instant du combat, se signe et tire ses heures de sa braguette pour exorciser l'ennemi, criant *Hagios ho théos !*

Au *Dialogue des Courtisanes,* Polémon, le soldat fanfaron, ce Matamore de Lucien, dit : — « On verra si c'est pour rien que j'ai habité le carnage ! »

Ces Francs-archers, ainsi nommés parce qu'exempts de toutes tailles, créés par Ordonnance de Charles VII, le 28 août 1448, recrutés sur le pied d'un homme par cinquante feux, vêtus de cuir, avec croix blanche sur la poitrine, salade, gantelets, épée, dague, arbalète, trousse à flèches, avec une telle surabondance d'équipement qu'en les voyant nul ne se peut garder de rire, dit La Noue, troupe de paysans nullement préparés aux choses de la guerre, et qui

vendaient leurs armes, dix sous l'épée, six sous la dague, « bélistres, marauts, mal-armez, fainéants, pilleurs et mangeurs de peuple », dit Brantôme. — Louis XI en leva quatorze mille pour renforcer l'armée qui allait combattre en Bretagne, mais les supprima en 1479, après la journée de Guinegate où ils se firent battre honteusement, et les remplaça par les Suisses.

La peinture, exacte, en ce monologue, est d'un témoin perspicace, les personnages cités sont réels et si, malgré sa grande vogue, car on le jouait partout et maître Dause le donna à Lille le 5 août 1526, à l'occasion des Fêtes de la Paix, et si en 1533, Clément Marot ne l'a pas joint aux Œuvres de Villon « remises en leur entier », c'est que, valet de chambre du roi, Marot était poète de cour. Ajoutons que l'édition première, où il a fait cent vingt-cinq corrections, est de toutes la plus incorrecte.

Le Monologue de Villon eut des imitateurs, entre autres *Le Franc-archer de Churré, Le Pionnier de Sœurdes,* et *la Farce de Colin,* datant de 1521, et plus tard Corneille s'en souvint en son *Illusion comique.*

Et le *Dialogue de Messieurs de Mallepaye et de Baillevent,* si scénique en ses positivistes propos, est de même crû. Même ironie, même plume savante.

La coupe de cette scène révèle un maître ès-rimes, car il est composé de soixante-et-un sixains ne roulant que sur soixante-et-une rimes pour les trois

cent soixante-six vers, chaque sixain, a remarqué M. de Montaiglon, étant écrit sur deux rimes qui s'enchaînent de telle façon que la rime placée dans une strophe aux troisième et sixième vers se répète dans la strophe suivante aux quatre autres vers, c'est-à-dire au premier, deuxième, quatrième et cinquième.

Il ne fait pas ce tour qui veut.

Nous marquons ici le début de chaque sixain en en imprimant le premier mot en italique, comme nous avons fait en notre édition Conquet.

Que de vers frappés au bon coin ! Quelques-uns, de franc jet, pris au hasard :

> Si j'avais autant que je dois.
> Hélas ! serons-nous jamais saouls !
> Mes rentes sont sur le commun.
> Bien emprunté et mal rendu.
> Le meilleur est prendre partout.
> Il nous faut éplucher la chance.
> Je crains trop les coups pour les armes.
> Aux dépourvus grasse journée.

Lisez vous-même ces deux fantaisies qui font penser et à *Pathelin,* et à Molière.

« Maître Françoys Villon, dit Rabelais, sur ses vieux jours se retira à Saint-Maixent en Poitou, sous la faveur d'un homme de bien, abbé dudit lieu. Là, pour donner passe-temps au peuple, entreprit de faire jouer la *Passion,* en gestes et « langage poitevin ».

Les rôles distribués, les joueurs racolés, le théâtre préparé, dit aux maire et échevins que le mystère pourrait être prêt à l'issue des foires de Niort ; restait seulement à trouver les habillements aptes aux personnages. Les maire et échevins y donnèrent ordre. »

« En langage poitevin. » Répétons donc ces deux vers, déjà cités :

> Si je parle un peu poitevin,
> Ice deux dames m'ont appris,

dit Villon. Outre *le Mystère de la Passion,* l'impresario dut jouer aussi *Pathelin* et *le Franc-archer* et *Mallepaye et Baillevent,* sachant que le rire fait toujours la meilleure recette.

> Adieu, je m'en vais au relief,

toucher ma solde, dit Pernet en finissant ;

> Prenez en gré, grands et petits,

Plaudite cives, dit Baillevent en saluant le public.

A noter qu'en ce Dialogue, au huitième sixain, Mallepaye déclare que, pour mettre vilains à ruine, il les faut tromper

> Pathelin en main.
> Disant rage

ajoute Baillevent, c'est-à-dire les troublant par cent et mille paroles bonnes à leur démonter l'entendement.

Villon a bien le droit de se souvenir de lui-même.

IX

En l'an trentième de son âge, toutes ses hontes bues, Villon date de 1461 son *Grand Testament*, œuvre capitale.

Les nombreux legs (24 dans le *Petit Testament*, 94 dans le *Grand*, en tout 28 legs faits à 111 légataires désignés), tous gouailleusement symboliques du poète à ses contemporains sont précieux renseignements pour qui se plaît à évoquer le passé et sait le reconstituer ; ils présentent quantité de gens en leur milieu, personnages ayant vécu, point fictifs, nommés par leur nom, peints d'un trait, sculptés d'un relief et qu'on voit s'agiter suivant la passion que leur impose leur profession, qu'ils soient procureurs ou cliquepatins, clercs ou ribaudes, joncheurs ou enterveux.

En même temps, ils aident plus positivement qu'aucune ingénieuse supposition à biographier l'auteur, et viennent affirmer que, s'il fréquentait les gueux, il avait des amis haut placés.

> *Item*, donne à sire Denys
> Hesselin, Elu de Paris,
> Quatorze muids de vin d'Aunis
> Pris chez Turgis, à mes périls...

Celui que Villon présente comme un grand buveur fréquentant, lui aussi, la *Pomme de Pin*, fut un riche bourgeois, personnage notable qui joua un rôle important, Prévôt des Marchands de 1470 à 1474, puis Greffier-receveur de la Ville de 1474 à 1500.

Auguste Vitu, démontrant qu'on avait attribué à tort la *Chronique scandaleuse* (1460-1483) à Jean de Troyes, en donne la paternité à Denys Hesselin. A l'année 1466, celui-ci y dit en effet « que son royal compère, qu'il avait l'honneur de recevoir chez lui, fut le parrain d'une de ses filles. » Ecuyer et Maître d'hôtel du roi, il était donc son intime et lui dut parler favorablement du poète, qu'il aimait, décidant ainsi la clémence de Sa Majesté et lui épargnant la Grande Justice.

Rapprochement amusant, curieuse similitude de nom, de situation, d'emploi, et, singulier atavisme intellectuel, un Louis Hesselin, « Maître de la chambre aux deniers et Surintendant des plaisirs du Roy », dit André Félibien (1619-1695) en ses *Entretiens sur la vie et les ouvrages des peintres*, fit dessiner par Etienne de La Belle, élève de Callot, tout un livre de *Ballets et Mascarades*, entre autres le *Ballet de la Nuit*, dansé à une fête donnée par lui devant Louis XIV, le 23 février 1653, et imprimé par Ch. Ballart, (un nom prédestiné!) ballet dont l'un des quatre tableaux, décors et costumes, traités dans la

manière du peintre des Gueux, avait osé montrer au Roi-Soleil... la *Cour des miracles!*

De ce Louis Hesselin fut fait un buste, exécuté d'après nature, par Jean Cornelli, devenu aveugle à vingt ans et surnommé « l'aveugle de Cambassi », œuvre faite grâce au sentiment du tact.

De ses amis est aussi Frère Baulde, des Carmes de la place Maubert, Henri Baulde de la Mare, qui fut son imitateur, poète remarquable dont s'est occupé Quicherat et aussi Vallet de Virville.

Pour Jean de Calais, « honorable homme » auquel il confie le soin de réviser son *Testament,* ce vaillant citoyen qui, en 1435, risque sa tête en une conjuration ayant pour but de chasser les Anglais de Paris, et qui, en 1440, en devient un des Quatre échevins, compilateur et éditeur d'un recueil de poésies de son temps, le *Jardin de plaisance,* publié par Antoine Vérard en 1499 et souvent réimprimé, il y accueillit plusieurs importantes pièces de Villon, entre autres le *Débat du Corps et du Cœur,* l'*Épitaphe-Ballade,* la *Requête,* les Ballades des *Menus propos* et des *Pauvres Housseurs.*

Si Villon en veut surtout à Thibault d'Aussigny — « *Fiant dies ejus pauci et episcopatum ejus accipiat alter* » — s'il lègue un mortel glaçon à Colin Galerne, le voisin d'Angelot l'Herbier, s'il se venge de ses intimes amis Jean et François Perdryer, qui l'ont trahi, par une implacable Ballade :

Soient frites ces langues venimeuses,

s'il a gardé bon souvenir de *son* procureur Fournier, s'il est indulgent aux deux Sergents du Prévôt, Denys Richard et Jean Vallette, ainsi qu'à leur capitaine Jean Riou, et s'il donne au Chevalier du Guet, insinuation visible, deux petits pages, Philippot et Marquet, qui ont servi le sombre Tristan, Tristan l'Ermite, Prévôt des marchands et favori de Louis XI, on verra par ses legs qu'il est sans grande aménité pour les gens de justice,— *Pathelin* en est la meilleure preuve — qu'ils appartiennent à l'Official de Notre-Dame, comme François de la Vacquerie, promoteur, Jacques Bailly, greffier et Jean Laurens, chapelain, ou à la justice civile, comme Rosnel, juge examinateur et Genevois, procureur au Châtelet, ou comme Martin Bellefaye, lieutenant criminel du Prévôt de Paris, Jean Raguyer, l'un des douze sergents attachés à la personne dudit prévôt, Jehan le Cornu, clerc criminel de la Prévôté et Pierre Basanier.

Il veut son tombeau où l'on ne peut le mettre, la chapelle du Couvent des Filles de Saint-Avoye, située au second étage, ne pouvant, de ce fait, contenir aucune sépulture, et il charge des derniers soins Martin Bellefaye, Colombel, Michel Jouvenel, Philippe Bruneau, Jacques Raguyer, Jacques James, Thomas

Tricot, et Guillaume du Ru, lesquels ne sont point personnages sans notoriété.

X

A travers ces legs, dont la plupart demeure pour nous énigmatique, sont semées les puissantes Ballades qui ont porté la gloire de son nom jusqu'à nous et la perpétueront en l'histoire des Lettres françaises et de la pensée humaine.

Ces Ballades, au nombre de trente-cinq, les éditions du poème s'étant, fort heureusement multipliées, sont aujourd'hui de plus en plus connues de tous et nous nous garderons du soin prétentieux d'en « souligner les beautés »; elles se voient à l'œil nu sans qu'il soit besoin des grandes lunettes que Villon lègue aux Quinze-Vingts.

On commence même — toute vraie gloire est lente — à s'occuper de lui à l'étranger. En Angleterre, où existe *The Villon Society*, un poète justement apprécié, de réelle valeur et de très grand talent, M. John Peyne, en a donné une remarquable traduction en vers (et a pareillement traduit les *Rubaiyât* d'Omar Khayyâm); — à Leipzig, M. L. Ammen a publié en 1907

une interprétation, également en vers, des *Deux Testaments* de notre vieux rimeur qui, si patriotiquement, en une Ballade d'énergie dantesque, sut maudire « Qui mal voudrait au royaume de France ! »

Au septième huitain du *Petit Testament*, ce fidèle traducteur, qui a cependant omis huit Octaves et quatre *Ballades* du *Grand Testament*, traduit ce vers :

> Onc loup en forêt de Boulogne

par

> Ein Pücling von Boulogne-sur-Mer,

ignorant qu'en 1420, 1437 et 1438, où les hivers furent rigoureux, la faim chassant les loups de notre « Bois de Boulogne », on paya 20 sols par tête de fauve abattu, « parce qu'ils venaient enlever des enfants jusque dans les rues de Paris. »

On ne peut pas tout savoir.

Lecture du plus haut intérêt, celle de ces deux traductions offre un attrait inattendu en venant affirmer la puissante personnalité du poète français, qui éclate à travers les deux façons d'être compris et translaté en langues différentes : si sa grâce naïve, si sa plaisanterie de terroir, si l'harmonie de son mètre s'estompent, parfois même disparaissent, on voit briller la flamme de son cœur, la pure et mâle élévation de sa pensée, toute la simple et noble humanité de ses sentiments et, devant le gibet, qui fut son Elseneur

et son Pont de Neuilly, l'angoisse frissonnante et le cri de vertige d'*Hamlet* et de Pascal.

> Où sont les gracieux galants
> Que je suivais au temps jadis...
>
> Quand je considère ces têtes
> Entassées en ces charniers...

C'est le temps des populaires Danses macabres, « miroirs salutaires. » En place, les nouveaux-nés, entrez dans le branle ! la fresque noire de Villon, unissant le tragique au grotesque, est à la hauteur des plus étranges conceptions picturales. Comme à La Chaise-Dieu, ses danseurs font la chaîne et, avec l'imagination caricaturale des vivants triangles du pont de Lucerne, il saura trouver la grandiose ironie du triomphe papal d'Holbein.

Il est à Paris au cimetière des Innocents où la Danse est sculptée, et, aux vigoureux reliefs de sa rime, on se prend à le croire en Danemark, au cimetière de Churchyard. Et Villon et Shakespeare se donnent ici la main ;

> Lors demandent à Dieu pourquoi
> Si tôt naquirent, n'a quel droit ?
> Notre Seigneur s'en tait tout coi,
> Car, au tanser, il le perdroit.

et Villon donne ici la main au philosophe poète

Persan Omar Khàyyàm, que nous avons traduit, d'après le manuscrit d'Oxford (1460), quatrain 41 :

Bien et mal sont tous deux dans la nature humaine,
Du bonheur au malheur l'obscur destin nous mène ;
N'accuse pas le Ciel car, pour le sage esprit,
Il est plus impuissant que l'homme en son domaine.

comme il donne la main au roseau pensant qui a nom Blaise Pascal, dont la foi douteuse et le doute croyant, cruel combat ! s'effrayent et s'étonnent de se voir ici plutôt que là, « car il n'y a pas de raison pourquoi ici plutôt que là, pourquoi à présent plutôt que lors ? Qui m'y a mis ? Par l'ordre et la conduite de qui ce lieu et ce temps a-t-il été donné à moi ? »

Les œuvres maîtresses, seules, transparaissent en la traduction et y résistent, toujours partout comprises.

Telle l'*Épitaphe* que Villon fit en juin 1455, « pour lui et ses compagnons s'attendant à être pendus. »

Frères humains qui après nous vivez,

chef-d'œuvre incomparable, unique aux fastes de l'art parmi les plus émouvantes inspirations, la plus belle, la plus extraordinaire des Ballades du poète qui, devant l'agonie, sait trouver ce grand cri de pitié, page immortelle d'un lyrisme si poignant en sa cruelle réalité, et de foi si profonde :

Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre!

Déjà, sachant qu'à mort tout s'assouvit, il avait dit à ses Enfants Perdus :

Quiconque meurt, meurt à douleur,
Celui qui perd vent et haleine,
Son fiel se crève sur son cœur
Puis sue Dieu sait quelle sueur!
. . . .
La mort le fait frémir, pâlir,
Le nez courber, les veines tendre,
Le col enfler, la chair mollir,
Muscles et nerfs croître et s'étendre
. . . .
Gardez-vous bien de ce mau hâle,
Qui norcit gens quand ils sont morts.

Quelle peinture ! L'œil, alors, était habitué à la vue des cadavres car, alors, à Montfaucon comme ailleurs, « on laissait pendre les pendus », la Grande Justice du XV[e] siècle se montrant plus sauvage que la Loi de Moïse, car le *Dentéronome,* XXI, *22, 23,* ordonne qu'aussitôt le pendu trépassé, on l'enseve-lisse : « Tu devras l'enterrer, car un pendu est une chose offensante pour Dieu. »

Ce n'est pas un jeu de trois mailles
Où va corps et peut-être l'âme.

Quelle philosophie !

Comme, à l'instant suprême, humble, résigné, ayant scruté son cœur, ayant exploré son âme, bientôt libre, peut-être, ayant confessé sa vie, s'élevant au-dessus du moment, confiant en la clémence d'en haut, il s'abandonne, prêt à jouer son rôle, son dernier rôle, dans le grand mystère inconnu !

Il se souvient de ceux qui sont dans les liens comme s'il était avec eux, tel saint Paul.

Des conseils pratiques pour éviter de tomber aux mains de maître Henry Cousin, bourreau et tourmenteur juré du Prévôt de Paris, qui les accrocherait à la Grande Justice, autrement dit aux fourches patibulaires de Montfaucon, situées entre le faubourg Saint-Martin et le Temple, non loin de la barrière du Combat, c'est en une langue seulement comprise de ses compagnons qu'il en a généreusement donné dans son *Jargon,* jargon né aux foires du Poitou, à Niort, à Fontenay-le-Comte.

« L'argot, quand Villon le parle, fait partie du goût suprême », dit, en 1901, Victor Hugo dans le *Post-scriptum de ma vie.*

Il a surtout chanté là les voleurs, dira-t-on, mais un roi, le roi Indou Soudraka n'a-t-il pas donné un rôle important au voleur Sarvilaka en son beau drame *Mritchtchakati,* « Le Chariot de terre cuite », mais le

Choui-hou-tchouân n'est-il pas « l'Histoire des Voleurs célèbres » sous la dynastie des Soug chinois, mais l'arabe Al-Barsi, en son *Kitâb Allossous* n'a-t-il pas écrit « Le Livre des voleurs », mais Brissot de Varville n'a-t-il pas écrit « l'Apologie des voleurs » ? mais... ?

Je m'arrête, les Illustres Voleurs n'ayant pas manqué de Plutarques !

Nous publions donc ici les Six Ballades de ce *Jargon* avec notre essai de traduction en vers, et les Cinq provenant du manuscrit de Stockholm, dont on trouvera la justification philologique dans notre volume, publié en 1909, par H. Daragon, 10, rue Fromentin, en sa Bibliothèque de linguistique, expliquées et commentées en ce travail spécial sur le poète dont le plus grand souci, dit Panurge, fut le regret des neiges d'antan.

Pour le quart d'heure — car cette fièvre rouge passera — il est bien porté de négliger le poète en Villon pour ne voir en lui que le Chevalier de la pince et du croq.

Heureusement, ce grand élu du malheur a pour lui Victor Hugo, Théophile Gautier, Auguste Vacquerie, Catulle Mendès, Jean Moréas, ceux-là qui ont le respect et l'amour du beau.

François Villon, a dit Théodore de Banville, fut et

reste le roi, l'ouvrier invincible, le maître absolu de la Ballade.

C'est l'auréole.

Quand tu dictas les Testaments
A Frémin emprès la Sorbonne,
Semant, toi, gueux, ces diamants,
Tes rimes pures dont l'or sonne,
Tu ne songeais pas, je soupçonne,
Avec art groupant ton bouquet,
A la fleur dont le temps guerdonne,
Villon, la gloire est ton conquet.

Quand d'Aussigny, par les autans,
Sur ta lamentable personne,
Faisait courir les châtiments,
Petite miche, eau qu'on entonne,
Tremble-au-vent qui dans l'air frissonne,
Prévoyant ton dernier hoquet,
Las ! criais-tu, tout m'abandonne !
Villon, la gloire est ton conquet.

Quand, le plus humble des amants
Dont la rancœur clâme et jargonne,
Tu fuyais, la nuit, par les champs,
Ecolier que faim aiguillonne,
Rêvant vin d'Aunis à la tonne
Près de paillarde au gai caquet,
Tu raillais ta honte bouffonne ;
Villon, la gloire est ton conquet.

ENVOI

Poète, France te pardonne;
Si tu faillis pendre au gibet,
Ton esprit brille à sa couronne,
Villon, la gloire est ton conquet.

JULES DE MARTHOLD
Parisien.

LE

PETIT TESTAMENT

DE

MAITRE FRANÇOIS VILLON

Fait en l'an 1456

LE
PETIT TESTAMENT
DE
MAITRE FRANÇOIS VILLON

Fait en l'an 1456

I

Mil quatre cent cinquante six,
Je, Françoys Villon, écolier,
Considérant, de sens rassis,
Le frein aux dents, franc au collier,
Qu'on doit ses œuvres conseiller,
Comme Végèce le raconte,
Sage Romain, grand conseiller,
Ou autrement on se mécompte.

2

En ce temps que j'ai dit devant,
Sur le Noël, morte saison,
Lorsque les loups vivent de vent
Et qu'on se tient en sa maison,

Pour le frimas, près du tison,
Me vint le vouloir de briser
La très douloureuse prison
Qui faisait mon cœur débriser.

3

Je le fis en telle façon,
Voyant Celle devant mes yeux
Consentant à ma défaçon
Sans que pour ce lui en fut mieux;
Dont je me deuil et plains aux cieux
En requérant d'elle vengeance
A tous les dieux vénérieux,
Et du dieu d'amour allégeance.

4

Et, si je pense à ma faveur,
Ces doux regrets et beaux semblants
De très décevante saveur
Me transpercent jusques aux flancs;
Bien ils ont vers moi les pieds blancs
Et me faillent au grand besoin.
Planter me faut autres complants
Et frapper en un autre coin.

5

Le regard de Celle m'a pris,
Qui m'a été félonne et dure;
Sans ce qu'en rien aye mépris,
Veut et ordonne que j'endure

La mort, et que plus je ne dure !
Si n'y vois secours que fouir !
Rompre veut la vive soudure
Sans mes piteux regrets ouïr !

6

Pour obvier à ses dangers,
Mon mieux est, ce crois, de partir.
Adieu ! Je m'en vais à Angers,
Puisqu'ell' ne me veut impartir
Sa grâce, ni me départir.
Par elle meurs, les membres sains ;
Au fort, je meurs amant martyr,
Du nombre des amoureux saints !

7

Combien que le départ soit dûr,
Si faut-il que je m'en éloigne.
Comme mon pauvre sens est dur !
Autre que moi est en quéloigne.
Onc loup, en forêt de Boulogne
Ne fut plus altéré d'humeur.
C'est pour moi piteuse besogne :
Dieu en veuille ouïr ma clameur !

8

Et puisque départir me faut,
Et du retour ne suis certain :
Je ne suis homme sans défaut,
Plus qu'autre d'acier ni d'étain.

Vivre aux humains est incertain,
Et, après mort, n'y a relais :
Je m'en vais en pays lointain ;
Si établis ce présent legs.

9

Premièrement, au nom du Père,
Du Fils et du Saint-Esperit,
Et de la glorieuse Mère
Par qui, grâce, rien ne périt :
Je laisse, de par Dieu, mon bruit
A maître Guillaume Villon,
Qui, en l'honneur de son nom, bruit,
Mes tentes et mon pavillon.

10

Item, à Celle que j'ai dit,
Qui si durement m'a chassé,
Que j'en suis de joie interdit
Et de tout plaisir déchassé,
Je laisse mon cœur enchâssé,
Pâle, piteux, mort et transi :
Elle m'a ce mal pourchassé,
Mais Dieu lui en fasse merci !

11

Item, à Maître Ythier, marchand,
Auquel je me sens très tenu,
Laisse mon branc d'acier tranchant,
(Ou à maître Jean le Cornu),

Qui est en gage détenu
Pour un écot six sols montant,
Je veuil, selon le contenu,
Qu'on lui livre, en le rachetant.

12

Item, je laisse à Saint-Amant
Le *Cheval Blanc* avec la *Mulle*
Et à Blaru, mon diamant
Et *l'Ane rayé* qui recule.
Et le Décret qui articule :
Omnis utriusque sexus,
Contre la Carméliste bulle,
Laisse aux curés, pour mettre sus.

13

Item, à Jean Tronne, boucher,
Laisse *le Mouton* franc et tendre,
Et un tachon pour émoucher
Le bœuf couronné qu'il veut vendre
Ou la vache qu'il pourra prendre.
Le vilain qui l'a, trousse au col,
S'il ne la rend, qu'on le puist pendre
Et étrangler d'un bon licol !

14

Et à maître Robert Vallée,
Pauvre clergeaut au Parlement,
Qui ne tient ni mont ni vallée,
J'ordonne principalement

Qu'on lui baille légèrement
Mes brayes, étant aux trumelières,
Pour coiffer plus honnêtement
S'amie Jeanneton de Millières.

15

Pour ce qu'il est de lieu honnête,
Faut qu'il soit mieux récompensé,
Car le Saint-Esprit l'admoneste,
Nonobstant qu'il est insensé.
Pour ce, je me suis pourpensé
Qu'on lui baille l'*Art de Mémoire*
A recouvrer sur Malpensé
Puisqu'il n'a sens plus qu'une armoire

16

Item, pour assurer la vie
Du dessusdit maître Robert...
Pour Dieu ! n'y ayez point d'envie !
Mes parents, vendez mon haubert
Et que l'argent, ou la plupart,
Soit employé dedans ces Pâques,
Pour acheter à ce poupart
Une Fenêtre emprès Saint-Jacques.

17

Item, je laisse en beau pur don,
Mes gants et ma hucque de soye
A mon ami Jacques Cardon ;
Le gland aussi d'une saulsoye,

Et tous les jours une grosse oye
Ou un chapon de haute graisse ;
Dix muids de vin blanc comme croye,
Et deux procès, que trop n'engraisse.

18

Item, je laisse à ce noble homme,
René de Montigny, trois chiens,
Et à Jean Raguyer, la somme
De cent francs, pris sur tous mes biens ;
Mais quoi ? Je n'y comprends en riens
Ce que je pourrai acquérir :
On ne doit trop prendre des siens,
Ni ses amis trop surquérir.

19

Item, au seigneur de Grigny
Laisse la garde de Nygeon,
Et six chiens plus qu'à Montigny,
Bicêtre, châtel et donjon ;
Et à ce malôtru Changon,
Moutonnier qui tient en procès,
Laisse trois coups d'un escourgeon,
Et coucher, paix et aise, en ceps.

20

Item, à Jacques Raguyer,
Je laisse l'Abreuvoir Popin,
Pour ses pauvres sœurs grafignier ;
Toujours le choix d'un bon lopin,

Le trou de la *Pomme de Pin,*
Le dos aux rains, au feu la plante,
Emmailloté en jacopin;
Et qui voudra planter, si plante!

21

Item, à maître Jean Mautainct
Et maître Pierre le Basanier,
Le gré du Seigneur qui atteint
Troubles, forfaits, sans épargner;
Et à mon Procureur Fournier,
Bonnets courts, chausses semelées,
Taillées chez mon cordonnier,
Pour porter durant ces gelées.

22

Item, au Chevalier du Guet,
Le heaume je lui établis,
Et aux piétons qui vont d'aguet
Tâtonnant par ces établis,
Je leur laisse deux beaux rubis,
La lanterne à la Pierre-au-Let...
Voire-mais! j'aurai les *Trois-lits.*
S'ils me mènent en Châtelet?

23

Item, à Perrenet Marchant,
Qu'on dit le bâtard de la Barre,
Pour ce qu'il est un bon marchant,
Lui laisse trois gluyons de feurre

Pour étendre dessus la terre
A faire l'amoureux métier
Où il lui faudra sa vie querre,
Car il ne sait autre métier.

24

Item, au Loup et à Chollet,
Je laisse à la fois un canard,
Pris sous les murs, comme on souloit,
Envers les fossés, sur le tard;
Et à chacun un grand tabard
De cordelier jusques aux pieds,
Buche, charbon et pois au lard,
Et mes houseaux sans avant-pieds.

25

Item, je laisse, par pitié,
A trois petits enfants tout nus,
Nommés en ce présent traité,
Pauvres orphelins impourvus,
Tous déchaussés, tous dépourvus
Et dénués comme le ver;
J'ordonne qu'ils seront pourvus
Au moins pour passer cet hiver.

26

Premièrement, Colin Laurens,
Girard Gossoyn et Jean Moreau,
Dépourvus de biens, de parents,
Qui n'ont vaillant l'anse d'un seau,

Chacun, de mes biens un faisceau
Ou quatre blancs, s'ils l'aiment mieux.
Ils mangeront maint bon morceau,
Ces enfants, quand ils seront vieux !

27

Item, ma nomination,
Que j'ai de l'Université,
Laisse par résignation,
Pour forclore d'adversité
Pauvres clercs de cette cité,
Sous cet *intenait* contenus :
Charité m'y a incité,
Et Nature, les voyant nus.

28

C'est maître Guillaume Cotin
Et maître Thibault de Vitry,
Deux pauvres clercs parlant latin,
Paisibles enfants sans estry,
Humbles, bien chantants au lectry.
Je leur laisse cens recevoir
Sur la maison Guillot Gueuldry,
En attendant de mieux avoir.

29

Item plus, j'adjoins à la grosse,
Celle de la rue Saint-Antoine,
Et un billart de quoi on crosse,
Et tous les jours plein pot de Seine

Aux pigeons qui sont en l'essoine,
Enserrés sous trappe volière,
Et mon miroir bel et idoine,
Et la grâce de la geôlière.

30

Item, je laisse aux hopitaux
Mes châssis tissus d'araignée
Et aux gisants sur les étaux,
Chacun sur l'œil une grongnée,
Trembler à mine renfrognée,
Maigres, velus et morfondus;
Chausses courtes, robe rognée,
Gelés, meurtris et enfondus.

31

Item, je laisse à mon barbier
La rognure de mes cheveux,
Pleinement et sans destourbier;
Au savetier mes souliers vieux,
Et au fripier mes habits tieulx
Que, quand du tout je les délaisse,
Pour moins qu'ils ne coutèrent neufs
Charitablement je leur laisse.

32

Item, aux Quatre Mendiants,
Aux Filles Dieu et aux Béguines,
Savoureux morceaux et friands,
Chapons, pigeons, grasses gélines,

Et puis prêcher les Quinze Signes
Et abattre pain à deux mains.
Carmes chevauchent nos voisines,
Mais cela ne m'est que du moins.

33

Item, laisse le *Mortier d'or*
A Jean l'Épicier de la Garde,
Et une potence Saint-Maur
Pour faire un broyer à moutarde.
Et celui qui fit l'avant-garde
Pour faire sur moi griefs exploits,
De par moi, Saint-Antoine l'arde!
Je ne lui lairrai autre legs.

34

Item, je laisse à Mairebeuf
Et à Nicolas de Louvieux,
A chacun l'écaille d'un œuf,
Pleine de francs et d'écus vieux.
Quant au concierge de Gouvieux,
Pierre Ronseville, j'ordonne,
Pour lui donner encore mieux,
Écus tels que prince les donne.

35

Finalement, en écrivant,
Ce soir, seulet, étant en bonne,
Dictant ces legs et décrivant,
Je ouis la cloche de Sorbonne,

Qui toujours à neuf heures sonne
Le Salut que l'Ange prédit;
Cy suspendis et mis en bonne,
Pour prier comme curé dit.

36

Cela fait, je m'entre-oubliai,
Non pas par force de vin boire,
Mon esperit comme lié;
Lors je sentis dame Mémoire
Rescondre et mettre en son armoire
Ses espèces collatérales,
Oppinative fausse et voire
Et autres intellectualles.

37

Et mêmement l'extimative,
Par quoi prospective nous vient,
Similative, formative,
Desquelles souvent il advient
Que, par leur cours, homme devient
Fol et lunatique par mois;
Je l'ai lu, et bien m'en souvient,
En Aristote aucunes fois.

38

Donc, le sensitif s'éveilla
Et évertua fantaisie,
Qui tous arguments réveilla,
Et tint souveraine partie

En soupirant, comme amortie,
Par oppression d'oubliance,
Qui en moi s'était épartie
Pour montrer des sens l'alliance.

39

Puis mon sens qui fut à repos
Et l'entendement réveillé,
Je cuidai finir mon propos;
Mais mon encre trouvai gelé,
Et mon cierge était soufflé.
De feu je n'eusse pu finer.
Si m'endormis, tout emmouflé,
Et ne pus autrement finer.

40

Fait au temps de ladite date,
Par le bien renommé Villon,
Qui ne mange figue ni datte :
Sec et noir comme écouvillon,
Il n'a tente ni pavillon
Qu'il n'ait laissé à ses amis,
Et n'a plus qu'un peu de billon
Qui sera tantôt à fin mis.

ICI FINIT LE PETIT TESTAMENT
DE VILLON

LE

GRAND TESTAMENT

DE

FRANÇOIS VILLON

Fait en 1461

CY COMMENCE

LE

GRAND TESTAMENT

DE

FRANÇOIS VILLON

Fait en 1461

I

En l'an trentième de mon âge,
Que toutes mes hontes j'eus bues,
Ni du tout fol, ni du tout sage,
Nonobstant maintes peines eues,
Lesquelles j'ai toutes reçues
Sous la main Thibault d'Aussigny.
S'évêque il est, signant les rues,
Qu'il soit le mien, je le regny !

2

Mon seigneur n'est, ni mon évêque ;
Sous lui n'ai bien, s'il n'est en friche ;
Foi ne lui dois, n'hommage avecque ;
Je ne suis son serf ni sa biche.

Peu m'a donné, petite miche
Et bien froide eau, tout un été.
Large ou étroit, moult me fut chiche.
Tel lui soit Dieu qu'il m'a été !

3

Et s'aucun me voulait reprendre
Et dire que je le maudis,
Non fais, si bien me sait comprendre,
En rien de lui je ne médis.
Voici tout le mal que j'en dis :
S'il m'a été miséricors,
Jésus, le roi de paradis,
Tel lui soit à l'âme et au corps !

4

S'il m'a été dur et cruel
Trop plus qu'ici ne le raconte,
Je veuil que le Dieu éternel
Lui soit donc semblable à ce compte !...
Mais l'Église nous dit et compte
Que prions pour nos ennemis ;
Je vous dirai : « J'ai tort et honte,
Tous ses faits soient à Dieu remis ».

5

Si prierai pour lui de bon cœur,
Par l'âme du bon feu Cotard !
Mais quoi ! ce sera donc par cœur,
Car de dire je suis faitard.

Prière en ferai de Picard ;
S'il ne le sait, aille l'apprendre,
S'il m'en croit, sans qu'il soit plus tard,
A Douai ou à Lille en Flandre.

6

Combien souvent je veuil qu'on prie
Pour lui, foi que dois à baptême,
Obstant qu'à chacun ne le crie,
Je ne faudrai pas à son esme.
Au Psautier prends, quand suis à même,
(Qui n'est de bœuf ni de Cordoen)
Le verset écrit le septième
Du Psaume de : *Deus laudem*.

7

Si prié au benoît Fils de Dieu,
Qu'à tous mes besoins je réclame,
Que ma pauvre prière ait lieu
Vers lui, de qui tiens corps et âme,
Qui m'a préservé de maint blâme
Affranchi de vile puissance.
Loué soit-il, et Notre-Dame,
Et Loys, le bon roi de France

8

Auquel doint Dieu l'heur de Jacob,
De Salomon l'honneur et gloire ;
Quant à prouesse, il en a trop ;
De force aussi, par m'âme, voire !

En ce monde si transitoire,
Tant qu'il a de long et de lé,
Afin que de lui soit mémoire,
Vive autant que Mathusalé !

9

Et douze beaux enfants, tous mâles,
Voir, de son très cher sang royal,
Aussi preux que fut le grand Charles,
Conçus en ventre nuptial,
Bons comme fut saint Martial.
Ainsi advienne au bon Dauphin,
Je ne lui souhaite autre mal ;
Et puis paradis à la fin.

10

Pour ce que faible je me sens,
Trop plus de biens que de santé,
Tant que je suis en mon plein sens,
Si peu que Dieu m'en a prêté,
Car d'autre ne l'ai emprunté,
J'ai ce Testament très estable
Fait, de dernière volonté,
Seul pour tout et irrévocable :

11

Et écrit l'an soixante et un,
Que le bon Roi me délivra
De dure prison de Mehung,
Et que vie me recouvra,

Dont suis, tant que mon cœur vivra
Tenu vers lui m'humilier,
Ce que ferai jusqu'il mourra :
Bienfait ne se doit oublier.

12

Or est vrai qu'après plaints et pleurs,
Et angoisseux gémissements,
Après tristesses et douleurs,
Labeurs et griefs cheminements,
Travail mes lubres sentements
Aiguisés ronds comme pelote,
M'ouvrit plus que tous les *Comments*
D'Averroès sur Aristote.

13

Combien, au plus fort de mes maux,
En cheminant sans croix ni pile,
Dieu, qui les pèlerins d'Esmaus
Conforta, ce dit l'Evangile,
Me montra une bonne ville
Et pourvut du don d'espérance ;
Combien que le pécheur soit vile,
Rien ne chet que persévérance.

14

Je suis pécheur, je le sais bien ;
Pourtant ne veut pas Dieu ma mort,
Mais convertisse et vive en bien ;
Mieux que tout autre péché mord.

Soit vraie volonté ou exhort,
Dieu voit, et sa miséricorde,
Si conscience me remord,
Par sa grâce pardon m'accorde.

15

Et comme le noble *Romant*
De la Rose dit et confesse
En son premier commencement,
Qu'on doit jeune cœur, en jeunesse,
Quand on le voit vieil en vieillesse,
Excuser ; hélas ! il dit voir.
Ceux donc qui me font telle oppresse
En mûrté ne me voudroient voir.

16

Si, par ma mort, le bien publique
D'aucune chose valut mieux,
A mourir, comme un homme inique,
Je me jugeasse, ainsi m'aid' Dieu !
Grief ne fais à jeune ni vieux,
Soye sur pied ou soye en bière :
Les monts ne bougent de leurs lieux
Pour un pauvre, n'avant, n'arrière.

17

Au temps qu'Alexandre régna,
Un homme nommé Diomedès,
Devant lui on lui amena,
Engrillonné pouces et dets,

Comme un larron ; car il fut des
Écumeurs que voyons courir.
Si fut mis devant le Cadès
Pour être jugé à mourir.

18

L'empereur si l'arraisonna :
— « Pourquoi es-tu larron de mer ? »
L'autre, réponse lui donna :
— « Pourquoi larron me fais nommer ?
« Pour ce qu'on me voit écumer
« En une petiote fuste ?
« Si comme toi me pusse armer,
« Comme toi empereur je fusse.

19

« Mais que veux-tu ? De ma fortune,
« Contre qui ne puis bonnement,
« Qui si faucement m'importune,
« Me vient tout ce gouvernement,
« Excuse-moi aucunement,
« Et sache qu'en grand'pauvreté
« (Ce mot se dit communément),
« Ne gît pas trop grand loyauté ».

20

Quand l'empereur eut remiré
De Diomedès tout le dit :
— « Ta fortune je te muerai,
« Mauvaise en bonne ! » Si lui dit,

Si fit-il. Onc puis ne méprit
A personne, mais fut vrai homme;
Valère, pour vrai nous l'écrit,
Qui fut nommé *le grand* à Rome.

21

Si Dieu m'eût donné rencontrer
Un autre pitieux Alexandre,
Qui m'eût fait en bon heur entrer,
Et lors qui m'eût vu condescendre
A mal : être ars et mis en cendre,
Jugé me fusse de ma voix.
Nécessité fait gens méprendre,
Et faim saillir le loup du bois.

22

Je plains le temps de ma jeunesse,
Auquel j'ai plus qu'autre gallé,
Jusqu'à l'entrée de vieillesse,
Qui son partement m'a célé.
Il ne s'en est à pied allé,
N'à cheval; las! et comment donc?
Soudainement s'en est volé,
Et ne m'a laissé quelque don.

23

Allé s'en est, et je demeure,
Pauvre de sens et de savoir,
Triste, failli, plus noir que meure.
Je n'ai cens, rente ni avoir;

Des miens le moindre, je dis voir,
De me désavouer s'avance,
Oubliant naturel devoir,
Par faute d'un peu de chevance.

24

Si ne crains-je avoir dépendu,
Par friander et par lécher;
Par trop aimer n'ai rien vendu
Que nul me puisse reprocher,
Au moins qui leur coûte trop cher.
Je le dis, et ne crois médire.
De ce ne me puis revancher :
Qui n'a mal fait ne le doit dire.

25

Bien est-il vrai que j'ai aimé
Et que j'aimerais volontiers;
Mais triste cœur, ventre affamé
Qui n'est rassasié au tiers,
M'ôte des amoureux sentiers.
Au fort, quelqu'un s'en récompense,
Qui est rempli sur les chantiers,
Car de la panse vient la danse.

26

Hé Dieu! si j'eusse étudié
Au temps de ma jeunesse folle,
Et à bonnes mœurs dédié,
J'eusse maison et couche molle!

Mais quoi? je fuyoye l'école
Comme fait le mauvais enfant...
En écrivant cette parole,
A peu que le cœur ne me fend.

27

Le dict du Sage, trop le fis
Favorable, et bien n'en puis mais,
Qui dit : « Éjouis-toi, mon fils,
En ton adolescence, mais
Plus tard sers bien d'un autre mets,
Car jeunesse et adolescence
(C'est son parler, ne moins ne mais),
Ne sont qu'abus et ignorance. »

28

Mes jours s'en sont allés errant,
Comme, dit Job, d'une touaille
Font les filets, quand tisserand
Tient en son poing ardente paille :
Car, s'il y a un bout qui saille,
Soudainement il le ravit.
Si ne crains plus que rien m'assaille,
Car à la mort tout s'assouvit.

29

Où sont les gracieux galants
Que je suivais au temps jadis,
Si bien chantants, si bien parlants,
Si plaisants en faits et en dits?

Les aucuns sont morts et roidis;
D'eux n'est-il plus rien maintenant.
Repos ils aient en paradis,
Et Dieu sauve le remenant!

30

Et les aucuns sont devenus,
Dieu merci! grands seigneurs et maîtres;
Les autres mendient tout nus,
Et pain ne voyent qu'aux fenêtres;
Les autres sont entrés en cloîtres
De Célestins et de Chartreux,
Bottés, housés, com pêcheurs d'oystres:
Voilà l'état divers d'entre eux.

31

Aux grands maîtres Dieu doint bien faire,
Vivants en paix et en recoy.
En eux il n'y a que refaire;
Si s'en fait bon taire tout coi.
Mais aux pauvres qui n'ont de quoi,
Comme moi, Dieu doint patience;
Aux autres ne faut qui ne quoi,
Car assez ont pain et pitance.

32

Bons vins ont souvent, embrochés,
Sauces, brouets et gros poissons;
Tartes, flans, œufs frits et pochés,
Perdus, et en toutes façons.

Pas ne ressemblent les maçons,
Que servir faut à si grand'peine;
Ils ne veulent nuls échansons,
De soi verser chacun se peine.

33

En cet incident me suis mis,
Qui de rien ne sert à mon fait;
Je ne suis juge ni commis,
Pour punir n'absoudre méfait.
De tous suis le plus imparfait.
Loué soit le doux Jésus-Christ!
Que par moi leur soit satisfait!
Ce que j'ai écrit est écrit.

34

Laissons le moûtier où il est;
Parlons de chose plus plaisante.
Cette matière à tous ne plaît :
Ennuyeuse est et déplaisante.
Pauvreté, chagrine et dolente,
Toujours dépiteuse et rebelle,
Dit quelque parole cuisante;
S'elle n'ose, si le pense-elle.

35

Pauvre je suis de ma jeunesse,
De pauvre et de petite extrace.
Mon père n'eut onc grand'richesse,
Ni son aïeul, nommé Orace.

Pauvreté tous nous suit et trace.
Sur les tombeaux de mes ancêtres,
Les âmes desquels Dieu embrasse,
On n'y voit couronnes ni sceptres.

36

De pauvreté me lamentant,
Souventefois me dit le cœur :
« Homme, ne te doulouses tant
Et ne démène tel douleur;
Si tu n'as tant que Jacques Cœur.
Mieux vaut vivre sous gros bureau,
Pauvre, qu'avoir été seigneur
Et pourrir sous riche tombeau ! »

37

Qu'avoir été seigneur !... Que dis ?
Seigneur, hélas ! ne l'est-il mais !
Selon les Davitiques dits,
Son lieu ne connaîtra jamais.
Quand du surplus, je m'en démets,
Il n'appartient à moi, pécheur ;
Aux théologiens le remets,
Car c'est office de prêcheur.

38

Si ne suis, bien le considère,
Fils d'ange, portant diadème
D'étoile ni d'autre sidère.
Mon père est mort, Dieu en ait l'âme ;

Quand est du corps, il gît sous lame...
J'entends que ma mère mourra,
Et le sait bien, la pauvre femme ;
Et le fils pas ne demeurra.

39

Je connais que pauvres et riches,
Sages et fols, prêtres et lais,
Noble et vilain, larges et chiches,
Petits et grands, et beaux et laids,
Dames à rebrassés collets,
De quelconque condition,
Portant atours et bourrelets,
Mort saisit sans exception.

40

Et mourut Pâris et Hélène,
Quiconque meurt, meurt à douleur.
Celui qui perd vent et haleine,
Son fiel se crève sur son cœur,
Puis sue, Dieu sait quel sueur !
Et n'est qui de ses maux l'allège :
Car enfants n'a, frère ni sœur
Qui lors voulut être son pleige.

41

La mort le fait frémir, pâlir,
Le nez courber, les veines tendre,
Le col enfler, la chair mollir,
Jointes et nerfs croître et étendre.

Corps féminin, qui tant est tendre,
Poli, souef, si précieux,
Te faudra-t-il ces maux attendre?
Oui, ou tout vif aller ès cieux.

BALLADE

DES DAMES DU TEMPS JADIS

DITES-MOI où, n'en quel pays
Est Flora, la belle Romaine;
Archipiada, ni Thaïs,
Qui fut sa cousine germaine;
Écho, parlant quand bruit on mène
Dessus rivière ou sus étan,
Qui beauté eut trop plus qu'humaine?...
Mais où sont les neiges d'antan!

Où est la très sage Héloïs,
Pour qui fut châtré et puis moine
Pierre Abailard à Saint-Denis?
Pour son amour eut cette essoyne!
Semblablement, où est la reine
Qui commanda que Buridan
Fut jeté en un sac en Seine?...
Mais où sont les neiges d'antan!

La reine Blanche comme un lys,
Qui chantait à voix de sirène;
Berthe au grand pied, Biétrix, Alyx;
Haremburges qui tint le Maine,

Et Jeanne, la bonne Lorraine,
Qu'Anglais brulèrent à Rouen ;
Où sont-ils, Vierge souveraine?...
Mais où sont les neiges d'antan !

ENVOI

Prince, n'enquérez de semaine
Où elles sont, ni de cet an,
Que ce refrain ne vous remaine :
Mais où sont les neiges d'antan !

BALLADE

DES SEIGNEURS DU TEMPS JADIS

Qui plus? Où est le tiers Calixte,
Dernier décédé de ce nom,
Qui quatre ans tint la papaliste?
Alphonse, le roi d'Aragon,
Le gracieux duc de Bourbon,
Et Artus, le duc de Bretagne,
Et Charles septième, le Bon?...
Mais où est le preux Charlemagne !

Semblablement, le roi Scotiste
Qui demi-face eut, ce dit-on,
Vermeille comme une améthyste
Depuis le front jusqu'au menton?
Le roi de Chypre, de renom ;
Hélas ! et le bon roi d'Espagne,

Duquel je ne sais pas le nom?...
Mais où est le preux Charlemagne!

D'en plus parler je me désiste;
Ce n'est que toute abusion.
Il n'est qui contre mort résiste,
Ni qui trouve provision.
Encor fais une question :
Lancelot, le roi de Bohègne
Où est-il? Où est son tayon?...
Mais où est le preux Charlemagne!

ENVOI

Où du Guesclin, le bon Breton?
Où le comte Dauphin d'Auvergne
Et le bon feu duc d'Alençon?...
Mais où est le preux Charlemagne!

BALLADE

A CE PROPOS, EN VIEIL FRANÇOIS

Mais où fust ly sainctz apostoles
D'aulbes vestuz, d'amictz coeffez,
Qui ne sont ceints fors que d'estoles,
Dont par le col prent ly mauffez,
De maltalant tout eschauffez?
Aussy bien meurt que filz servans;
De ceste vye sont bouffez :
Autant en enporte ly vens.

Voyre, ou soit de Constantinobles
L'emperiers aux poings dorez,
Ou de France ly roy tresnobles
Sur tous aultres roys decorez
Qui, pour ly gran Dieux adorez
Bastist esglises et couvens?
S'en leur temps ilz fust honnorez,
Autant en enporte ly vens.

Où sont de Vienne et de Grenobles
Ly Daulphin, ly preux, ly senez?
Où de Dijon, Sallins et Dolles,
Ly sires et ly filz ainsnez?
Où (autant de leurs gens privez,)
Heraulx, trompettes, poursuyvans?
Ont-ilz bien boutez sous le nez?...
Autant en enporte ly vens.

ENVOI

Princes à mort sont destinez
Et tous austres povres vivans
S'ilz en sont courrsez ou tannés,
Autant en enporte ly vens.

42

Puisque papes, rois, fils de rois,
Et conçus en ventres de reines,
Sont ensevelis, morts et froids,
En autrui mains passent les rênes,

Moi, pauvre mercerot de Rennes,
Mourrais-je pas ? Oui, s'à Dieu plait ;
Mais que j'aye fait mes étrennes,
Honnête mort ne me déplait.

43

Ce monde n'est perpétuel,
Quoi que pense riche pillard ;
Tous sommes sous le coup mortel.
Ce confort prend pauvre vieillard,
Lequel d'être plaisant raillard
Eut le bruit, lorsque jeune était,
Qu'on tiendrait à fol et paillard
Si, vieil, à railler se mettait.

44

Or lui convient-il mendier,
Car, à ce, force le contraint.
Regrette hui sa mort, et hier ;
Tristesse son cœur si étreint ;
Souvent, si n'était Dieu qu'il craint,
Il ferait un horrible fait.
Si advient qu'en ce Dieu enfreint,
Et que lui-même se défait.

45

Car, s'en jeunesse il fut plaisant,
Ores plus rien ne dit qui plaise.
Toujours vieil singe est déplaisant :
Moue ne fait qui ne déplaise.

S'il se tait, afin qu'il complaise,
Il est tenu pour fol recru ;
S'il parle, on lui dit qu'il se taise,
Et qu'en son prunier n'a pas crû.

46

Aussi, ces pauvres femmelettes,
Qui vieilles sont et n'ont de quoi,
Quand voyent jeunes pucelettes
En démenées et en reqoi,
Lors demandent à Dieu pourquoi
Si tôt naquirent, n'à quel droit?
Notre Seigneur s'en tait tout coi,
Car, au tanser, il le perdroit.

LES REGRETS
DE LA BELLE HEAULMIÈRE

Avis m'est que j'oy regretter
La belle qui fut heaulmière,
Soi jeune fille souhaiter
Et parler en cette manière :
« Ha! vieillesse félonne et fière,
Pourquoi m'as si tôt abattue?
Qui me tient que je ne me fière
Et qu'à ce coup je ne me tue?

« Tollu m'as la haute franchise
Que beauté m'avait ordonné

Sur clercs, marchands et gens d'Eglise
Car alors n'était homme né
Qui tout le sien ne m'eut donné,
Quoi qu'il en soit des repentailles,
Et que lui eusse abandonné
Ce que refusent truandailles.

« A maint homme l'ai refusé,
Qui n'était à moi grand sagesse,
Pour l'amour d'un garçon rusé
Auquel j'en fis grande largesse.
A qui que je fisse finesse,
Par m'âme, je l'aimais bien !
Or ne me faisait que rudesse
Et ne m'aimait que pour le mien.

« Jà ne me sut tant détraîner,
Fouler aux pieds, que ne l'aimasse,
Et m'eût-il fait le bois traîner,
S'il me disait que le baisasse
Et que tous mes maux oubliasse,
Le glouton, de mal entaché,
M'embrassait... J'en suis bien plus grasse !
Que m'en reste-t-il ? Honte et péché.

« Or il est mort passé trente ans,
Et je remains, vieille et chenue.
Quand je pense, las ! au bon temps,
Quelle fus, quelle devenue ;
Quand me regarde toute nue,
Et je me vois si très changée,
Pauvre, sèche, maigre, menue,
Je suis presque toute enragée.

Qu'est devenu ce front poli,
Ces cheveux blonds, sourcils voultis,
Grand entr'œil, le regard joli,
Dont je prenais les plus subtils ;
Ce beau nez droit, grand ni petit,
Ces petites jointes oreilles,
Menton coquet, clair vis traictis,
Et ces belles lèvres vermeilles ?

Ces gentes épaules menues,
Ce bras longs et ces mains tretisses ;
Petits tétins, hanches charnues,
Élevées, propres, faictisses
A tenir amoureuses lices ;
Ces larges reins, ce sadinet,
Assis sur grosses fermes cuisses,
Dedans son joli jardinet ?

Le front ridé, les cheveux gris,
Les sourcils chus, les yeux éteints,
Qui faisoient regards et ris,
Dont maints marchands furent atteints ;
Nez courbé, de beauté lointains ;
Oreilles pendants et moussues ;
Le vis pâli, mort et déteint ;
Menton fourchu, lèvres peaussues :

C'est d'humaine beauté l'issue !
Les bras courts et les mains contraites,
Les épaules toutes bossues ;
Mammelles, quoi ! toutes retraites ;

Telles les hanches que les tettes.
Du sadinet, fi ! Quand des cuisses,
Cuisses ne sont plus, mais cuissettes
Grivelées comme soucisses.

Ainsi le bon temps regrettons
Entre nous, pauvres vieilles sottes,
Assises bas, à croupetons,
Tout en un tas, comme pelottes,
A petit feu de chenevottes ;
Tôt allumées, tôt éteintes,
Et jadis fûmes si mignottes !...
Ainsi en pend à maints et maintes.

BALLADE
DE LA BELLE HEAULMIÈRE
AUX FILLES DE JOIE

Or y pensez, belle Gantière,
Qui m'écolière souliez être,
Et vous, Blanche la Savatière,
Or est-il temps de vous connaître.
Prenez à dextre et à senestre,
N'épargnez homme, je vous prie :
Car vieilles n'ont ni cours ni être,
Plus que monnaie qu'on décrie.

« Et vous, la gente Saucissière,
Qui de danser êtes adextre ;
Guillemette la Tapissière,
Ne méprenez vers votre maître ;

Tous vous faudra clore fenêtre,
Quand deviendrez vieille, flétrie ;
Plus ne servirez qu'un vieil prêtre,
Ni que monnaie qu'on décrie.

« Jeanneton la Chaperonnière
Gardez qu'ami ne vous empêtre ;
Katherine l'Eperonnière,
N'envoyez plus les hommes paître,
Car qui belle n'est ne perpètre
Leur bonne grâce, mais leur rie.
Laide vieillesse amour n'impètre,
Plus que monnaie qu'on décrie.

ENVOI

« Filles, veuillez vous entremettre
D'écouter pourquoi pleure et crie :
C'est que ne puis remède y mettre,
Plus qu'à monnaie qu'on décrie ».

47

Cette Leçon ici leur baille,
La belle et bonne de jadis ;
Bien dit ou mal, vaille que vaille,
Enregistrer j'ai fait ces dits
Par mon clerc Frémin l'étourdis,
Aussi rassis que je pense être...
S'il me dément, je le maudis :
Selon le clerc est dû le maître.

48

Si aperçois le grand danger
Là où l'homme amoureux se boute...
Hé! qui me voudrait laidanger
De ce mot, en disant : « Écoute!
Si d'aimer t'étrange et reboute
Le barat de celles nommées,
Tu fais une bien folle doute,
Car ce sont femmes diffamées.

49

« S'elles n'aiment que pour argent,
On ne les aime que pour l'heure,
Rondement aiment toute gent,
Et rient lors que bourse pleure;
D'icelles n'est qui ne recouvre.
Mais en femmes d'honneur et nom,
Franc homme, si Dieu me secoure,
Se doit employer; ailleurs, non. »

50

Je prends qu'aucun die ceci,
Si ne me contente il en rien.
En effet, je conclus ainsi,
Et si le cuide entendre bien,
Qu'on doit aimer en lieu de bien.
Assavoir si telles fillettes,
Qu'en paroles tout le jour tien,
Ne furent pas femmes honnêtes?

51

Honnêtes! si furent vraiment,
Sans avoir reproches ni blâmes,
S'il est vrai qu'au commencement,
Une chacune de ces femmes
Prirent, avant qu'eussent diffames,
L'une un clerc, un lay, l'autre un moine,
Pour éteindre d'amours les flammes
Plus chaudes que feu Saint-Antoine.

52

Or firent, selon le décret,
Leurs amis, et bien y appert;
Elles aimaient en lieu secret,
Car autre qu'eux n'y avait part.
Toutefois cet amour s'épard :
Car celle qui n'en avait qu'un
D'icelui s'éloigne et départ,
Et aime mieux aimer chacun.

53

Qui les meut à ce? J'imagine,
Sans l'honneur des dames blâmer,
Que c'est nature féminine,
Qui tout vivement veut aimer.
Autre chose n'y faut rimer,
Fors qu'on dit à Reims et à Troyes,
Voire à Lille et à Saint-Omer,
« Six ouvriers font plus que trois ».

54

Or ont, les fols amants, le bond,
Et les dames, pris la volée ;
C'est le droit loyer qu'amours ont ;
Toute foi y est violée ;
Si doux soit baiser, n'accolée
De chiens, d'oiseaux, d'armes, d'amours,
Chacun le dit à la volée :
« Pour un plaisir, mille doulours ».

DOUBLE BALLADE

SUR LE MÊME PROPOS

Pour ce, aimez tant que voudrez,
Suivez assemblées et fêtes,
En la fin jà mieux n'en vaudrez,
Et si n'y romprez que vos têtes :
Folles amours font les gens bêtes :
Salmon en idolâtria ;
Samson en perdit ses lunettes...
Bien heureux est qui rien n'y a !

Orpheus, le doux ménétrier,
Jouant de flûtes et musettes,
Fut en danger du meurtrier
Chien Cerberus à quatre têtes ;
Et Narcissus, le bel honnête,
En un profond puits se noya
Pour l'amour de ses amourettes...
Bien heureux est qui rien n'y a !

Sardana, le preux chevalier,
Qui conquit le règne de Crètes,
En voulut devenir mulier
Et filer entre pucelettes;
David le roi, sage prophète,
Crainte de Dieu en oublia,
Voyant laver cuisses bien faites...
Bien heureux est qui rien n'y a!

Ammon en voult déshonorer,
Feignant de manger tartelettes,
Sa sœur Thamar, et déflorer,
Qui fut incestes déshonnêtes;
Hérode, pas ne sont sornettes,
Saint Jean-Baptiste en décolla,
Pour danses, sauts et chansonnettes...
Bien heureux est qui rien n'y a!

De moi, pauvre, je veuil parler;
J'en fus battu comme à ru telles,
Tout nu, je ne le puis céler.
Qui me fit mâcher ces groseilles,
Fors Katherine de Vauselles?
Noël le tiers est, qui fut là.
Mitaines à ces noces telles...
Bien heureux est qui rien n'y a!

Mais que ce jeune bachelier
Laissât ces jeunes bachelettes,
Non! et, le dut-on vif brûler
Comme un chevaucheur d'escovettes,

Plus douces lui sont que civettes ;
Mais toutefois fol s'y fia :
Soient blanches, soient brunettes,
Bien heureux est qui rien n'y a !

55

Si Celle que jadis servoye
De si bon cœur et loyaument,
Dont tant de maux et griefs j'avoye,
Et souffroye tant de tourment,
Si dit m'eût au commencement,
Sa volonté, (mais nenny, las !)
J'eusse mis peine, sûrement,
De moi retraire de ses lacs.

56

Quoi que je lui voulusse dire,
Elle était prête d'écouter,
Sans m'accorder ni contredire ;
Qui plus est, souffrait m'accoter,
Joignant elle, près s'accouder ;
Et ainsi m'allait amusant,
Et me souffrait tout raconter,
Mais ce n'était qu'en m'abusant.

57

Abusé m'a et fait entendre
Toujours d'un que ce fut un autre,
De farine, que ce fut cendre ;
D'un mortier, un chapeau de feautre ;

De vieil machefer, que fut peautre;
D'ambesas, que ce fussent ternes...
Toujours trompeur autrui engautre
Et vend vessies pour lanternes;

58

Du ciel, un poêle d'airain;
Des nues, une peau de veau;
Du matin, qu'était le serein;
D'un trognon de chou, un naveau;
D'orde cervoise, vin nouveau;
D'une tour, un moulin à vent;
Et d'une hart, un écheveau;
D'un gras abbé, un poursuivant.

59

Ainsi m'ont amours abusé,
Et pourmené de l'huis au poêle.
Je crois qu'homme n'est si rusé,
Fût fin comme argent de coupelle,
Qui n'y laissât linge et drapelle;
Mais qu'il fut ainsi manié
Comme moi, qui partout m'appelle :
L'Amant remis et renié?

60

Je renie Amours et dépite;
Je défie à feu et à sang.
Mort par elles me précipite,
Et ne leur en chaut pas d'un blanc.

Ma vielle ai mis sous le banc ;
Amants je ne suivrai jamais ;
Si jadis je fus de leur rang,
Je déclare que n'en suis mais.

61

Car j'ai mis le plumail au vent :
Or le suive qui a attente ;
De ce me tais dorénavant,
Car poursuivre veuil mon entente.
Et, s'aucun m'interroge ou tente
Comment d'amours ose médire,
Cette parole le contente :
« Qui meurt a ses lois de tout dire ».

62

Je connais approcher ma soif ;
Je crache, blanc comme coton,
Jacobins aussi gros qu'un œuf ;
Qu'est-ce à dire? Quoi? Jeanneton
Plus ne me tient pour valeton,
Mais pour un vieil usé roquart...
De vieil porte voix et le ton,
Et ne suis qu'un jeune coquart.

63

Dieu merci et Jacques Thibault,
Qui tant d'eau froide m'a fait boire,
En un bas lieu, non pas en haut,
Manger d'angoisse mainte poire,

Enferré... Quand j'en ai mémoire,
Je pry pour lui et *reliqua,*
Que Dieu lui donne... et voire, voire,
Ce que je pense... *et cœtera.*

64

Toutefois, je n'y pense mal,
Pour lui et pour son Lieutenant,
Aussi pour son Official,
Qui est plaisant et avenant,
Que faire n'ai du remenant ;
Mais du petit maître Robert?...
Je les aime, tout d'un tenant,
Ainsi que fait Dieu le Lombard.

65

Si me souvient bien, Dieu merci,
Que je fis, à mon partement,
Certains legs, l'an cinquante-six,
Qu'aucuns, sans mon consentement,
Voulurent nommer *Testament :*
Leur plaisir fut, et non le mien :
Mais quoi? On dit communément
Qu'un chacun est maître du sien.

66

S'ainsi était qu'aucun n'eut pas
Reçu les legs que je lui mande,
J'ordonne qu'après mon trépas
A mes hoirs on fasse demande ;

Et qui sont-ils? Si le demande :
Moreau, Provins, Robin Turgis;
De moi, par dictés que leur mande,
Ont eu jusqu'au lit où je gis.

67

Pour le révoquer ne le dis,
Et y courut toute ma terre,
De pitié ne suis refroidi
Envers le bâtard de la Barre :
Parmi ses trois gluyons de farre,
Je lui donne mes vieilles nattes ;
Bonnes seront pour tenir serre,
Et soi soutenir sur ses pattes.

68

Somme, plus ne dirai qu'un mot,
Car commencer veuil à tester :
Devant mon clerc Frémin, qui m'ot
(S'il ne dort), je veuil protester
Que n'entends homme détester.
En cette présente Ordonnance,
Et ne la veuil manifester
Sinon au royaume de France.

69

Je sens mon cœur qui s'affaiblit,
Et plus je ne puis pépier.
Frémin, sied-toi près de mon lit;
Que l'on ne me vienne épier!

Prends tôt encre, plume et papier,
Ce que nomme, écris vitement,
Puis, fais-le partout copier,
Et voici le commencement.

70

Au nom de Dieu Père éternel,
Et du Fils que Vierge parit,
Dieu au Père coéternel,
Ensemble et du Saint-Esperit,
Qui sauva ce qu'Adam périt,
Et du perdu pare les Cieux...
Qui bien ce croit, peu ne périt :
Gens morts furent faits petits Dieux.

71

Morts ils étoient, et corps et âmes,
En damnée perdition ;
Corps pourris et âmes en flâmmes,
De quelconque condition ;
Toutefois, fais exception
Des patriarches et prophètes ;
Car selon ma conception,
Oncques n'eurent grand chaud aux fesses.

72

Qui me dirait : « Qui te fait mettre
Si très avant cette parole,
Qui n'es en Théologie maître?
A toi est présomption folle. »

— C'est de Jésus la parabole
Touchant le Riche enseveli
En feu, non pas en couche molle
Et du Ladre au dessus lui.

73

Si du Ladre eût vu le doigt ardre,
Jà n'en eut requis réfrigère,
N'eau au bout de ce doigt aherdre,
Pour rafraîchir sa machouère.
Pions y feront pauvre chère,
Qui boivent pourpoint et chemise.
Puisque boisson y est si chère,
Dieu nous garde de la mainmise!

74

Au nom de Dieu, comme j'ai dit,
Et de sa glorieuse Mère
Sans péché, soit parfait ce dit,
Par moi, plus maigre que chimère,
Si je n'ai eu fièvre éphémère,
Ce m'a fait divine clémence;
Mais d'autre deuil et perte amère,
Je m'en tais et ainsi commence :

75

Premier, je donne ma pauvre âme
A glorieuse Trinité,
Et la commande à Notre Dame,
Chambre de la divinité,

Priant toute la charité
Des dignes neuf Ordres des cieux,
Que par eux soit ce don porté,
Devant le Trône précieux.

76

Item, mon corps je donne et laisse
A notre grand-mère la terre ;
Les vers n'y trouveront grand graisse,
Trop lui a fait faim dure guerre.
Or lui soit délivré grand erre :
De terre vint, en terre tourne.
Toute chose, si par trop n'erre,
Volontiers en son lieu retourne.

77

Item, et à mon plus que père,
Maître Guillaume de Villon,
Qui m'a été plus doux que mère
D'enfant élevé au maillon,
Qui m'a mis hors de maint bouïllon,
Et de cettui pas ne s'esjoie ;
Si lui requiers à genouillon,
Qu'il m'en laisse toute la joie.

78

Je lui donne ma librairie
Et le *Roman du Pet au Diable,*
Lequel maître Guy Tabarie
Grossoya, qu'est hom véritable :

Par cahiers est sous une table.
Combien qu'il soit rudement fait,
La matière est si très notable,
Qu'elle amende tout le méfait.

79

Item, donne à ma bonne mère
Pour saluer notre Maîtresse,
Qui pour moi eut douleur amère,
Dieu le sait ! et mainte tristesse ;
Autre châtel ou forteresse
N'ai, où retraire corps et âme,
Quand sur moi court male détresse,
Ni ma mère, la pauvre femme !

BALLADE

QUE VILLON FIT A LA REQUÊTE DE SA MÈRE POUR PRIER NOTRE-DAME

Dame des cieux, régente terrienne,
Emperière des infernaux palus,
Recevez-moi, votre humble chrétienne,
Que comprise soye entre vos élus,
Ce nonobstant qu'oncques rien ne valus.
Les biens de vous, ma dame et ma maîtresse,
Sont trop plus grands que ne suis pécheresse,
Sans lesquels biens âme ne peut mérir,
N'entrer aux cieux, je n'en suis menteresse.
En cette foi je veuil vivre et mourir.

A votre Fils, dites que je suis sienne ;
De lui soyent mes péchés abolus.
Pardonnez-moi comme à l'Égyptienne,
Ou comme il fit au clerc Théophilus,
Lequel par vous fut quitte et absolus
Combien qu'il eût au diable fait promesse.
Préservez-moi, que point ne fasse cesse,
Vierge portant, sans rompure encourir,
Le sacrement qu'on célèbre à la messe.
En cette foi je veuil vivre et mourir.

Femme je suis, pauvrette et ancienne,
Qui rien ne sais ; oncques lettre ne lus ;
Au moûtier vois, dont suis paroissienne,
Paradis peint, où sont harpes et lus,
Et un enfer où damnés sont boullus :
L'un me fait peur, l'autre, joie et liesse.
La joie avoir fais-moi, haute déesse
A qui pécheurs doivent tous recourir,
Comblés de foi, sans feinte ni paresse.
En cette foi je veuil vivre et mourir.

ENVOI

Vous portates, Vierge, digne princesse,
Jésus régnant, qui n'a ni fin ni cesse.
Le Tout-Puissant, prenant notre faiblesse,
Laissa les cieux et nous vint secourir,
Offrit à mort sa très chère jeunesse ;
Notre Seigneur tel est, tel le confesse :
En cette foi je veuil vivre et mourir.

80

Item, à m'amour, à ma Rose,
Ne lui laisse ni cœur ni foie :
Elle aimerait mieux autre chose,
Combien qu'elle ait assez monnoie :
Quoi? Une grand bourse de soie,
Pleine d'écus, profonde et large :
Mais pendu soit-il, que je soie,
Qui lui lairra écu ni targe,

81

Car elle en a, sans moi, assez.
Mais de cela il ne m'en chaut ;
Mes grands déduits en sont passés ;
Plus n'en ai le croupion chaud.
Je m'en démets aux hoirs Michaut,
Qui fut nommé *le bon fouterre.*
Priez pour lui, faites un saut :
A Saint-Satur gît, sous Sancerre.

82

Ce nonobstant, pour m'acquitter
Envers Amours, plus qu'envers elle
(Car oncques n'y peus acquêter
D'espoir une seule étincelle ;
Ne sais s'à tous est si rebelle
Qu'à moi : ce ne m'est grand émoi ;
Mais par sainte Marie la belle !
Je n'y vois que rire pour moi).

83

Cette Ballade lui envoye
Qui se termine toute en *R*.
Qui la portera? Que j'y voye ;
Ce sera Pernet de la Barre,
Pourvu, s'il rencontre en son erre,
Ma damoiselle au nez tortu,
Il lui dira, sans plus enquerre :
« Orde paillarde, d'où viens-tu? »

BALLADE

DE VILLON A S'AMYE

FAUSSE beauté, qui tant me coûte cher,
R ude en effet, hypocrite douceur ;
A mour dure, plus que fer à mâcher,
N ommer que puis, de ma défaçon sœur,
C harme félon, la mort d'un pauvre cœur,
O rgueil mussé, qui gens met au mourir,
Y eux sans pitié ! ne veut droite rigueur,
S ans empirer, un pauvre secourir ?

M ieux m'eût valu avoir été chercher
A illeurs secours, c'eût été mon bonheur :
R ien ne m'eut su de ce fait arracher ;
O res, j'en suis en fuite et déshonneur.
H aro, haro, le grand et le mineur !
S i, qu'est ceci? Mourrai, sans coup férir,
E n pitié veut, selon cette teneur,
Sans empirer, un pauvre secourir.

V n temps viendra qui fera dessécher,
I aunir, flétrir votre épanie fleur :
I e m'en rirais, si tant pusse marcher
L ors, mais nenni, ce serait donc foleur !
L as, vieil serai ; vous, laide et sans couleur.
O r buvez fort, tant que ru peut courir.
N e donnez pas à tous cette douleur,
Sans empirer, un pauvre secourir.

ENVOI

Prince amoureux, des amants le règneur,
Votre mal gré ne voudrais encourir ;
Mais tout franc cœur doit, par Notre Seigneur,
Sans empirer, un pauvre secourir.

84

Item, à maître Ythier, marchant,
Auquel mon branc laissai jadis,
Donne, mais qu'il le mette en chant,
Ce *Lai* contenant des vers dix,
Avecques un *De profondis*
Pour ses anciennes amours,
Desquelles le nom je ne dis,
Car il me herrait à toujours.

LAY

OU PLUTOT RONDEAU

Mort, j'appelle de ta rigueur,
Qui m'as ma maîtresse ravie.
Et n'es pas encore assouvie,
Si tu ne me tiens en langueur.
Depuis n'eus force ni vigueur;
Mais que te nuisait-elle en vie,
Mort?

Deux étions et n'avions qu'un cœur :
S'il est mort, force est que dévie,
Voire, ou que je vive sans vie,
Comme les images par cœur,
Mort!

85

Item, à maître Jean Cornu,
Autre nouveau legs lui veux faire,
Car il a toujours subvenu
A mon grand besoin et affaire :
Pour ce, le jardin lui transfère,
Que maître Pierre Bobignon
Me renta, en faisant refaire
L'huis et redresser le pignon.

86

Par faute d'un huis, j'y perdis
Un grès et un manche de houe.

Alors huit faucons, non pas dix,
N'y eussent pas pris une aloue.
L'hôtel est sûr, mais qu'on le cloue.
Pour enseigne y mis un havet;
Qui que l'ait pris, point ne l'en loue,
Sanglante nuit et bas chevet!

87

Item, et pour ce que la femme
De maître Pierre Saint Amant
(Combien, si coulpe y a ou blâme,
Dieu lui pardonne doucement!)
Me mit en rang de quémandant
Pour le *Cheval blanc* qui ne bouge,
Lui changerai une jument,
Et pour la *Mulle* un *Ane rouge*.

88

Item, donne à sire Denys
Hesselin, Elu de Paris,
Quatorze muids de vin d'Aunis,
Pris chez Turgis, à mes périls.
S'il en buvait, tant que péris
En fut son sens et sa raison,
Qu'on mette de l'eau ès barils :
Vin perd mainte bonne maison.

89

Item, donne à mon avocat,
Maître Guillaume Charruau,
Quoi que marchand ait pour état,
Mon branc... Je me tais du fourreau.

Il aura, avec, un réau
En change, afin que sa bourse enfle,
Pris sur la chaussée et carreau
De la grand culture du Temple.

90

Item, mon procureur Fournier
Aura, pour toutes ses corvées,
(Simple serait de l'épargner),
En ma bourse quatre havées,
Car maintes causes m'a sauvées,
Justes, ainsi, Jésus-Christ m'aide !
Comme elles ont été trouvées ;
Mais bon droit a bon métier d'aide.

91

Item, je donne à maître Jacques
Raguyer le grand godet de Grève,
Pourvu qu'il paiera quatre plaques,
Dût-il vendre, quoi qu'il lui grève,
Ce dont on couvre mol et grève ;
Aller nu-jambe, en escarpin,
Tous les matins, quand il se lève,
Au trou de la *Pomme de Pin*.

92

Item, quand est de Mairebeuf
Et de Nicolas de Louviers,
Vache ne leur donne ni bœuf,
Car vachers ne sont ni bouviers,

Mais gens à porter éperviers
(Ne cuidez pas que je me joue),
Pour prendre perdrix et pluviers,
Sans faillir, sur la Marche-Croue.

93

Item, vienne Robin Turgis
A moi, je lui paierai son vin.
Mais quoi? S'il trouve mon logis,
Plus fort sera que le devin.
Le droit lui donne d'échevin,
Que j'ai comme enfant de Paris...
Si je parle un peu poitevin,
Certes deux dames m'ont appris.

94

Filles sont très belles et gentes,
Demeurantes à Saint-Genou,
Près Saint-Julien des Voventes,
Marches de Bretagne ou Poitou.
Mais je ne dis proprement où
Icelles passent tous les jours;
Par mon âme! ne suis si fou...
Je pense céler mes amours.

95

Item, à Jean Raguyer je donne,
Qui est sergent, voire des Douze,
Tant qu'il vivra, ainsi l'ordonne,
Tous les jours une talemouse,

Pour bouter et fourrer sa mouse,
Prise à la table de Bailly ;
A Maubüé sa gorge arrouse,
Car à manger n'a pas failli.

96

Item, donne au prince des Sots,
Pour un bon sot, Michault du Four,
Qui à la fois dit de bons mots
Et chante bien : *Ma douce amour!*
Je lui donne, avec, le bonjour ;
Bref, mais qu'il fut un peu en point,
Il est un droit Sot de séjour,
Et est plaisant où il n'est point.

97

Item, aux onze vingts Sergens,
Donne (car leur fait est honnête
Et sont bonnes et douces gens),
Denis Richer et Jean Vallette,
A chacun une grand'cornette
Pour pendre à leurs chapeaux de feautres.
J'entends à ceux de pied, hohecte !
Car je n'ai que faire des autres.

98

De rechef, donne à Périnet,
(J'entends le bâtard de la Barre),
Pour ce qu'il est beau fils et net,
En son écu, en lieu de barre,

Trois dés plombés, de bonne carre,
Ou un beau joli jeu de cartes...
Mais quoi? s'on l'oyt vesser ou poirre,
En outre aura les fièvres quartes.

99

Item, ne veuil plus que Chollet
Dole, tranche, douve ni boise,
Relie broc ni tonnelet,
Mais tous ses outils changer voise
A une épée lyonnoise,
Et retienne le hutinet :
Combien qu'il n'aime bruit ni noise,
Si lui plaît-il un tantinet.

100

Item, je donne à Jean le Loup,
Homme de bien et bon marchant,
Pour ce qu'il est léger et floup,
Et que Chollet est mal cherchant
Par les rues plutôt qu'au champ,
Qui ne lairra poulaille en voie,
Un long tabart et bien cachant,
Pour les musser, qu'on ne les voie;

101

Item, à l'orfèvre Du Boys,
Donne cent clous, queues et têtes,
De gingembre sarrasinois,
Non pas pour accoupler ses boites,

Mais pour conjoindre cul et coettes
Et coudre jambons et andouilles,
Tant que le lait en monte aux tettes
Et le sang en dévale aux couilles.

102

Au capitaine Jean Riou,
Tant pour lui que pour ses archers,
Je donne six livres de loup,
Qui n'est pas viande à porchers,
Pris à gros mâtins de bouchers,
Et cuites en vin de buffet.
Pour manger de ces morceaux chers,
On ferait bien un mauvais fait ;

103

C'est viande un peu plus pesante
Que duvet, que plume ni liège.
Elle est bonne à porter en tente
Ou pour user en quelque siège.
Mais, s'ils étaient pris en un piège,
Ces mâtins, qu'ils ne sussent courre,
J'ordonne, moi qui suis bon miège,
Que des peaux, sur l'hiver, se fourre.

104

Item, à Robin Troussecaille,
Qui s'est en service bien fait;
(A pied ne va comme une caille
Mais sur roussi gros et refait) :

Je lui donne, de mon buffet,
Une jatte qu'emprunter n'ose;
Si aura ménage parfait;
Plus ne lui faillait autre chose.

105

Item, donne à Perrot Girard,
Barbier juré du Bourg-la-Reine,
Deux bassins et un coquemard,
Puis qu'à gagner met telle peine.
Des ans y a demi douzaine,
Qu'en son hôtel, de cochon gras
M'apâtela une semaine;
Témoin l'abbesse de Pourras.

106

Item, aux Frères Mendians,
Aux Dévotes et aux Béguines,
Tant de Paris que d'Orléans,
Tant Turpelins que Turpelines,
De grasses soupes jacobines
Et flans, leur fais oblation;
Et puis après, sous les courtines,
Parler de contemplation.

107

Si ne sais-je pas qui leur donne,
Mais de tous enfants sont les mères,
Et puis, Dieu ainsi les guerdonne,
Pour qu'ils souffrent peines amères.

Il faut qu'ils vivent, les beaux pères,
Et mêmement ceux de Paris.
S'ils font plaisir à nos commères,
Ils aiment ainsi leurs maris.

108

Quoi que maître Jean de Poillieu
En voulût dire, *et reliqua*,
Contraint et en publique lieu,
Voulut ou non, s'en révoqua.
Maître Jean de Meung se moqua
De leur façon ; si fit Mathieu.
Mais on doit honorer ce qu'a
Honoré l'Église de Dieu.

109

Si me soumets, leur serviteur,
En tout ce que puis faire et dire,
A les honorer de bon cœur
Et servir, sans y contredire.
L'homme bien fol est d'en médire,
Car, soit à part ou en prêcher
Ou ailleurs, il ne faut pas dire
Si gens sont pour eux revancher.

110

Item, je donne à frère Baulde,
Demeurant à l'hôtel des Carmes,
Portant chère hardie et baude,
Une salade et deux guisarmes ;
Que de Tusca et ses gens d'armes
Ne lui riblent sa Caige-Vert.

Vieil est : s'il ne quitte les armes,
C'est bien le diable de Vauvert.

111

Item, pour ce que le Scelleur
Maint étron de mouche a mâché,
Donne (car homme est de valeur)
Son sceau davantage craché,
Et qu'il ait le pouce escaché,
Pour tout comprendre en une voie ;
J'entends celui de l'Évêché,
Car les autres, Dieu les pourvoie.

112

Quand de messieurs les Auditeux,
Auront leur chambre lambrissée ;
Et ceux qui ont le cu rogneux,
Chacun une chaise percée ;
Mais qu'à la petite Macée
D'Orléans, qui eut ma ceinture,
L'amende soit bien haut taxée,
Car elle est très mauvaise ordure.

113

Item, donne à maître Francoys,
Promoteur de la vacquerie,
Un haut gorgerin d'Écossois,
Toutefois sans orfèvrerie ;
Car, quand reçut chevalerie,
Il maugréa Dieu et saint George,
Parler n'en oit qui ne s'en rie,
Comme enragé, à pleine gorge.

114

Item, à maître Jean Laurens,
Qui a les pauvres yeux si rouges
Par le péché de ses parents,
Qui burent en barils et courges,
Je donne l'envers de mes bouges,
Pour chaque matin les torcher...
S'il fût archevêque de Bourges,
Du cendal eût, mais il est cher.

115

Item, à maître Jean Cotard,
Mon procureur en Cour d'Église
(Auquel dois encore un patard,
A cette heure je m'en avise),
Quand chicanes me fit Denise,
Disant que je l'avais maudite ;
Pour son âme, qu'ès cieux soit mise !
Cette Oraison ci j'ai écrite.

BALLADE ET ORAISON

Père Noé, qui plantâtes la vigne,
Vous aussi, Loth, qui bûtes au rocher,
Par tel parti qu'Amour, qui gens engigne,
De vos filles si vous fit approcher,
Pas ne le dis pour vous le reprocher ;
Architriclin, qui bien sûtes cet art,
Tous trois vous pry qu'haut vous veuillez percher
L'âme du bon feu maître Jean Cotard.

Jadis extrait il fut de votre ligne,
Lui qui buvait du meilleur et plus cher;
Et ne dut-il avoir vaillant un pigne,
Certes, sur tous, c'était un bon archer,
On ne lui sut pot des mains arracher;
De bien boire ne fut oncques faitard...
Nobles seigneurs, ne souffrez empêcher
L'âme du bon feu maître Jean Cotard.

Comme homme vieil qui chancelle et trépigne,
L'ai vu souvent, quand il s'allait coucher;
Et une fois il se fit une bigne,
Bien m'en souvient, à l'étal d'un boucher.
Bref, on n'eût su en ce monde chercher
Meilleur pion pour boire tôt et tard.
Faites l'entrer, si vous l'oyez hucher,
L'âme du bon feu maître Jean Cotard.

ENVOI

Prince, il n'eût su jusqu'à terre cracher;
Toujours criait : Haro, la gorge m'ard!
Et si ne sut onc sa soif étancher,
L'âme du bon feu maître Jean Cotard.

116

Item, veuil que le jeune Marle
Désormais gouverne mon change,
(Car de changer envys me mêle),
Pourvu que toujours baille en change,

Soit à privé, soit à étrange,
Pour trois écus, six brettes targes,
Pour deux angelots, un grand ange :
Car amants doivent être larges.

117

Item, j'ai su à ce voyage
Que mes trois pauvres orphelins
Sont crûs et deviennent en âge,
Et n'ont pas têtes de bélins
Et qu'enfants, d'ici à Salins,
N'a mieux jouant d'un tour d'école;
Or, par l'Ordre des Mathelins!
Telle jeunesse n'est pas folle.

118

Si veuil qu'ils aillent à l'étude;
Où? chez maître Pierre Richer.
Le *Donat* est pour eux trop rude :
Jà ne les y veuil empêcher.
Ils sauront (je l'aime plus cher) :
Ave salus, tibi decus,
Sans plus grandes lettres chercher :
Toujours n'ont pas clercs le dessus.

119

Ceci étudient, et puis, ho!
Plus procéder je leur défends.
Quand d'entendre le grand *Credo,*
Trop fort il est pour tels enfants.

Mon long tabard en deux je fends :
Si veuil que la moitié s'en vende
Pour leur en acheter des flans,
Car jeunesse est un peu friande.

120

Et veuil qu'ils soyent informés
En mœurs, quoi que coûte batture ;
Chaperons auront enfoncés,
Et les pouces sous la ceinture ;
Humbles à toute créature ;
Disant : *Hein? Quoi? Il n'en est rien!*
Si diront gens, par aventure :
« Voici enfants de lieu de bien ! »

121

Item, à mes pauvres clergeons,
Auxquels mes titres résignai,
Beaux enfants et droits comme joncs,
Les voyant, m'en dessaisinai,
Sans recevoir leur assigné,
Sûr comme qui l'aurait en paume,
A un certain jour consigné,
Sur l'hôtel de Guesdry Guillaume.

122

Quoi que jeunes et ébatants
Soyent, en rien ne me déplait ;
Dedans vingt, trente ou quarante ans,
Bien autres seront, si Dieu plaît.

Il fait mal qui ne leur complaît,
Car ce sont beaux enfants et gents;
Et qui les bat ou fiert, fol est,
Car enfants si deviennent gens.

123

Les bourses des Dix-et-huit clercs
Auront; je m'y veuil travailler :
Pas ils ne dorment comme lers,
Qui trois mois sont sans réveiller.
Au fort, triste est le sommeiller
Qui fait aise jeune en jeunesse,
Tant qu'enfin lui faille veiller
Quand reposer dut en vieillesse.

124

Ci en écris au Collateur
Lettres semblables et pareilles :
Or, prient pour leur bienfaiteur
Ou qu'on leur tire les oreilles.
Aucunes gens ont grand' merveilles
Que tant suis enclin à ces deux;
Mais, foi que dois, fêtes et veilles,
Oncques ne vis les mères d'eux!

125

Item, donne à Michault Culdou
Et à sire Charlot Taranne,
Cent sols : s'ils demandent pris où?
Ne leur chaille, ils viendront de manne;

Et une chausse de basane,
Autant empeigne que semelle ;
Pourvu qu'ils ne salueront Jeanne
Et autant une autre comme elle.

126

Item, au seigneur de Grigny,
Auquel jadis laissai Bicêtre,
Je donne la tour de Billy,
Pourvu (si huis est ou fenêtre
Qui ne soit debout en cet être)
Qu'il mette très bien tout à point.
Fasse argent à dextre, à senestre ;
Il lui viendra toujours à point.

127

Item, à Thibault de la Garde :
Thibault? Je mens, il a nom Jean ;
Que lui donrai-je, que ne perde?
Assez ai perdu tout cet an.
Dieu le veuille pourvoir, *Amen... !*
Le barrillet? par m'âme, voire !
Genevoys est plus ancien
Et plus beau nez a pour y boire.

128

Item, je donne à Basanier,
Notaire et greffier criminel,
De girofle plein un panier,
Pris chez maître Jean, de Ruel.

Tant à Mautaint, tant à Rosnel ;
Et, avec ce don de girofle,
Servir de cœur gent et ysnel
Le seigneur qui sert saint Christofle,

129

Auquel cette Ballade donne
Pour sa dame, qui tous biens a.
S'Amour ainsi tous ne guerdonne,
Je ne m'ébahis de cela ;
Car au Pas conquêté Celle a,
Que tint René, roi de Sicile,
Où si bien fit et peu parla
Qu'oncques Hector fit ni Troïle.

BALLADE

QUE VILLON DONNA A UN GENTILHOMME, POUR L'ENVOYER A SON ÉPOUSE PAR LUI CONQUISE A L'ÉPÉE

Au point du jour, qu'épervier l'aile bat,
Mu de plaisir et par noble coutume,
Bruit il démène et de joie s'ébat,
Reçoit son pair et se joint à la plume :
Offrir vous veuil (A ce désir m'allume
Joyeusement) ce qu'aux amants bon semble.
Sachez qu'Amour l'écrit en son volume,
Et c'est la fin pourquoi sommes ensemble.

Dame serez de mon cœur, sans débat,
Entièrement, jusques mort me consume,
Laurier soüef qui pour mon droit combat,
Olivier franc m'ôtant toute amertume,
Raison ne veut que je désaccoutume,
Et en ce veuil avec elle m'assemble,
De vous servir, mais que m'y accoutume;
Et c'est la fin pourquoi sommes ensemble.

Et qui plus est, quand deuil sur moi s'abat,
Par fortune qui si souvent se fume,
Votre doux œil sa malice rabat
Ne plus ne moins que le vent fait la fume.
Si ne perds pas la graine que je sume
En votre champ, car le fruit me ressemble :
Dieu m'ordonne que le fouisse et fume;
Et c'est la fin pourquoi sommes ensemble.

ENVOI

Princesse, oyez ce que ci vous résume :
Que le mien cœur du vôtre désassemble,
Jà ne sera; tant de vous en présume;
Et c'est la fin pourquoi sommes ensemble.

130

Item, à sire Jean Perdrier,
Rien, n'à Françoys, son second frère.
Ils m'ont voulu toujours aider
Et de leurs biens faire confrère,

Combien que Françoys, mon compère,
(Langues cuisants, flambants et rouges !)
Sans commandement, sans prière,
Me recommanda fort à Bourges.

131

Si aille voir en *Taillevent,*
Au chapitre de Fricassure,
Tout au long, derrière et devant,
Lequel n'en parle sous ni sure ;
Mais Macaire, je vous assure,
Avec son poil cuisant un diable
Afin que sentit bon l'arsure,
Ce *Recipe* m'écrit, sans fable.

BALLADE

En réalgar, en arsenic rocher,
En orpiment, en salpêtre et chaux vive,
En plomb bouillant, pour mieux les émorcher,
En suif et poix, détrempés de lessive
Faite d'étrons et de pissat de juive,
En lavaille de jambes à meseaulx,
En raclure de pieds et vieux houseaux,
En sang d'aspic et drogues périlleuses,
En fiel de loups, de renards et blaireaux,
Soient frites ces langues venimeuses.

En cervelle de chat qui hait pêcher,
Noir, et si vieil qu'il n'ait dent en gencive ;
D'un vieil mâtin, qui vaut bien aussi cher,

Tout enragé, en sa bave et salive;
En l'écume d'une mule poussive,
Détranchée menu à bons ciseaux,
En eau où rats plongent groins et museaux,
Raines, crapauds, tels bêtes dangereuses,
Serpents, lézards, et tels nobles oiseaux,
Soient frites ces langues venimeuses.

En sublimé, dangereux à toucher,
Et au nombril d'une couleuvre vive;
En sang qu'on met en palettes sécher,
Chez les barbiers, quand pleine lune arrive,
Dont l'un est noir, l'autre plus vert que cive,
En chancre et fiel, et en ces ords cuveaux
Où nourrices essangent leurs drapeaux,
En petits bains de filles amoureuses,
(Qui ne m'entend n'a suivi les bordeaux),
Soient frites ces langues venimeuses.

ENVOI

Prince, passez tous ces friands morceaux,
S'étamine n'avez, sacs ou bluteaux,
Parmi le fond d'une braye breneuses;
Mais, par avant, en étrons de pourceaux,
Soient frites ces langues venimeuses.

132

Item, à maître Andry Couraut,
Les Contredits Franc-Gontier mande :
Quand au Tyran séant en haut,
A celui-là rien ne demande;

Le sage ne veut que contende
Contre puissant, pauvre homme las,
Afin que ses filets ne tende
Et que ne trébuche en ses lacs.

133

Gontier ne crains : il n'a nuls hommes
Et mieux que moi n'est hérité ;
Mais en ce débat-ci nous sommes,
Car il loue sa pauvreté :
Être pauvre hiver et été,
A bonheur cela il répute...
Je le tiens à malheureté.
Lequel a tort ? On en dispute.

BALLADE

INTITULÉE LES CONTREDITS DE FRANC-GONTIER

Sur mol duvet assis, un gras chanoine,
Près un brasier, en chambre bien nattée,
A son côté gisant dame Sydoine
Blanche, tendre, polie et atteintée :
Boire hypocras, à jour et à nuitée
Rire, jouer, mignonner et baiser,
Et nud à nud, pour mieux des corps s'aiser,
Les vis tous deux, par un trou de mortaise :
Lors je connus que, pour deuil apaiser,
Il n'est trésor que de vivre à son aise.

Si Franc-Gontier et sa compagne Hélène
Eussent toujours tel douce vie hantée,
D'oignons cives, qui causent forte haleine,
Ne mangèrent bise croûte frottée.
Tout leur mathon ni toute leur potée
Ne prise un ail, je le dis sans noiser.
S'ils se vantent coucher sous le rosier,
Vaut-il pas mieux lit côtoyé de chaise?
Qu'en dites-vous? Faut-il à ce muser?
Il n'est trésor que de vivre à son aise.

De gros pain bis vivent, d'orge, d'avoine,
Et boivent eau, tout au long de l'année.
Tous les oiseaux d'ici en Babyloine,
A tel écot une seule journée
Ne me tiendraient, ni une matinée.
Or s'ébate, de par Dieu, Franc-Gontier,
Hélène avec, sous le bel églantier;
Si bien leur est, n'ai cause qu'il me pèse;
Mais, quoi qu'il soit du laboureux métier,
Il n'est trésor que de vivre à son aise.

ENVOI

Prince, jugez, pour tous nous accorder.
Quand est à moi, mais qu'à nul n'en déplaise,
Petit enfant, j'ai ouï recorder :
Il n'est trésor que de vivre à son aise.

134

Item, pour ce que sait la Bible,
Mademoiselle de Bruyères,
Donne prêcher, hors l'Évangile,
A elle et à ses bachelières,
Pour retraire ces villotières
Qui ont le bec si affilé,
Mais que ce soit hors cimetières,
Plutôt au marché au fillé.

BALLADE

DES FEMMES DE PARIS

Quoi qu'on tient belles langagères
Florentines, Vénitiennes,
Assez pour être messagères,
Et mêmement les anciennes;
Mais soient Lombardes, Romaines,
Genevoises, à mes périls,
Piémontaises, Savoisiennes,
Il n'est bon bec que de Paris.

De très beau parler tiennent chaires,
Ce dit-on, les Napolitaines,
Et que sont bonnes caquetières
Allemandes et Prussiennes;
Soient Grecques, Égyptiennes,
De Hongrie ou d'autres pays.
Espagnoles ou Castillanes,
Il n'est bon bec que de Paris.

Brettes, Suisses, n'y savent guères
Ni Gasconnes et Toulousaines ;
Du Petit-Pont deux harangères
Les concluront ; et les Lorraines,
Anglaises ou Calaisiennes,
(Ai-je beaucoup de lieux compris ?)
Picardes, de Valenciennes ;
Il n'est bon bec que de Paris.

ENVOI

Prince, aux dames Parisiennes
De bien parler donnez le prix ;
Quoi qu'on die d'Italiennes,
Il n'est bon bec que de Paris.

135

Regarde m'en deux, trois, assises
Sur le bas du pli de leurs robes,
En ces moûtiers, en ces églises ;
Tire-t'en près et ne te hobes ;
Tu trouveras là que Macrobes
Onc ne fit si beaux jugements ;
Entends, quelque chose en dérobes ;
Ce sont très beaux enseignements.

136

Item, et au mont de Montmartre,
Qui est un lieu moult ancien,
Je lui donne et adjoins le tertre
Qu'on dit le Mont Valérien ;

Et, outre plus, un quartier d'an
Du pardon qu'apportai de Rome :
Il ira maint bon paroissien
En l'abbaye où il n'entre homme.

137

Item, à valets, chambrières
De bons hôtels (rien ne me nuit),
Faisant tartes, flans et goyères,
Et grand rallias à minuit :
Rien n'y font sept pintes ni huit,
Tandis que dorment maître et dame ;
Puis après, sans mener grand bruit,
Leur remémorrai jeu de Dame.

138

Item, et à filles de bien,
Qui ont pères, mères et tantes,
Par m'âme ! je ne donne rien,
Car j'ai tout donné aux servantes,
Si fussent-ils de peu contentes...
Grand bien leur fasse maints lopins,
Aux pauvres filles avenantes,
Qui se perdent aux Jacopins,

139

Aux Célestins et aux Chartreux,
Quoi que vie mènent étroite,
Si ont-ils largement entre eux,
Dont pauvres filles ont disette,

Témoin Jaqueline et Perrette,
Et Isabeau qui dit : *Enné !*
Puisqu'elles ont telle souffrette,
A peine en serait-on damné.

140

Item, à la grosse Margot
Très douce face et portraiture,
(Foi que dois, BRELARE BIGOD),
Assez dévote créature.
Je l'aime de propre nature,
Et elle moi, la douce sade.
Qui la trouvera d'aventure,
Qu'on lui lise cette Ballade :

BALLADE
DE VILLON ET DE LA GROSSE MARGOT

Si j'aime et sers la belle de bon haict,
M'en devez-vous tenir à vil ni sot ?
Elle a en soi des biens à fin souhait.
Pour elle ceins bouclier et passot.
Quand viennent gens, je cours et happe un pot :
Au vin m'en vais sans démener grand bruit.
Je leur tends eau, fromage, pain et fruit ;
S'ils payent bien, je leur dis : « *Bene stat :*
Retournez-ci, quand vous serez en rut,
En ce bourdel où tenons notre état ».

Mais tôt après il y a grand déchet ;
Quand sans argent s'en vient coucher Margot
Voir ne la puis, mon cœur à mort la hait.
Sa robe prends, demi-ceint et surcot
Et lui promets qu'ils tiendront pour l'écot.
Par les côtes si se prend ; l'Antechrist
Crie et jure par la mort Jésus-Christ,
Que non fera. Lors j'empoigne un éclat,
Dessus le nez lui en fais un écrit,
En ce bourdel où tenons notre état.

Puis paix se fait et me lâche un gros pet,
Plus enflé qu'un venimeux escarbot.
Riant, m'assied son poing sur le sommet,
Gogo me dit et me fiert le jambot.
Tous deux ivres dormons comme un sabot ;
Et, au réveil, quand le ventre lui bruit,
Monte sur moi, peur de gâter son fruit.
Sous elle geins, plus qu'un ais me fait plat.
De paillarder tout elle me détruit,
En ce bourdel où tenons notre état.

ENVOI

V ente, grêle, gelle, j'ai mon pain cuit !
I e suis paillard, la paillarde me duit.
L equel vaut mieux, chacun bien s'entresuit,
L 'un l'autre vaut, c'est à mau chat mau rat.
O rdure aimons, ordure nous affuit
N ous défuyons honneur, honneur nous fuit,
En ce bourdel où tenons notre état.

141

Item, à Marion l'Idole
Et la grand' Jeanne de Bretaigne,
Donne à tenir publique école
Où l'écolier le maître enseigne.
Lieu n'est où ce marché ne tienne,
Sinon en geôle de Mehun ;
De quoi je dis : Fi de l'enseigne,
Puisque l'ouvrage est si commun !

142

Item, à Noël le Jolys,
Autre chose je ne lui donne,
Fors plein poing d'osiers frais cueillis
En mon jardin ; je l'abandonne.
Châtiment est et belle aumône ;
Aucun n'en doit être marri.
Onze vingt coups lui en ordonne,
Livrés des mains de maître Henri.

143

Item, ne sais qu'à l'Hôtel-Dieu
Donner, n'aux pauvres hôpitaux ;
Bourdes n'ont ici temps ni lieu,
Car pauvres gens ont assez maux.
Chacun leur envoye leurs aulx.
Les Mendiants ont eu mon oie ;
Au fort, ils en auront les os,
A pauvres gens menu monnoie.

144

Item, je donne à mon barbier,
Qui se nomme Colin Galerne,
Près voisin d'Angelot l'Herbier,
Un gros glaçon... Pris où? En Marne,
Afin qu'à son aise s'hiverne:
De l'estomac le tienne près.
Si l'hiver ainsi se gouverne,
Trop n'aura chaud l'été d'après.

145

Item, rien aux Enfants-Trouvés;
Mais les Perdus faut que console,
Qui doivent être retrouvés,
Par droit, chez Marion l'Idole.
Une Leçon de mon école
Leur lirai qui ne dure guère.
Tête n'ayent dure ni folle,
Mais écoutent : c'est la dernière!

BALLADE

DE VILLON AUX ENFANTS PERDUS

Beaux enfants, vous perdez la plus
Belle rose de vo chapeau,
Mes clercs saisissant comme glu;
Si vous allez à Montpippeau
Ou à Ruel, gardez la peau :
Car pour s'ébattre en ces deux lieux,

Cuidant que valut le rappeau,
La perdit Colin de Cayeux.

Ce n'est pas un jeu de trois mailles,
Où va corps, et peut-être l'âme!
S'on perd, rien n'y sont repentailles,
Qu'on ne meure à honte et diffame;
Et qui gagne n'a pas à femme
Dido la reine de Carthage.
L'homme est donc bien fol et infâme
Qui, pour si peu, risque tel gage.

Qu'un chacun encore m'écoute :
On dit, et il est vérité,
Que charretée se boit toute,
Au feu l'hiver, au bois l'été.
S'argent avez, il n'est enté ;
Mais le dépensez tôt et vite.
Qui en voyez-vous hérité?
Jamais mal acquis ne profite.

BALLADE

DE BONNE DOCTRINE A CEUX DE MAUVAISE VIE

Car, ou soyes porteur de bulles,
Pipeur ou hasardeur de dés,
Tailleur de faux coins, tu te brûles
Comme ceux qui sont échaudés;

Traitres pervers, de foi vidés,
Soyes larrons, ravis ou pilles :
Où en va l'acquêt, que cüidez ?
Tout aux tavernes et aux filles.

Rime, raille, cymbale, luttes,
Comme fols, fainctifs, éhontés ;
Farce, broille, joue des flûtes ;
Fais, ès villes et ès cités,
Faintes, jeux et moralités ;
Gagne au brelan, au glic, aux quilles.
Où s'en va tout? Or écoutez :
Tout aux tavernes et aux filles.

De tels ordures te recules ;
Laboure, fauche champs et prés ;
Sers et panse chevaux et mules,
S'aucunement tu n'es lettré.
Assez auras si prends en gré.
Mais si chanvres broyes ou tilles,
Où tend ton labeur qu'as ouvré ?
Tout aux tavernes et aux filles.

ENVOI

Chausses, pourpoints éguilletés,
Robes, et toutes vos drapilles,
Ains que cessez, vous porterez
Tout aux tavernes et aux filles.

146

A vous parle, compains de galles,
Mal des âmes et bien du corps,
Gardez-vous bien de ce mau hâle
Qui noircit gens quand ils sont morts;
Esquivez-le, c'est mauvais mors;
Passez-vous en mieux que pourrez;
Et, pour Dieu, soyez tous recors
Qu'une fois viendra que mourrez.

147

Item, je donne aux Quinze-Vingts,
Qu'autant vaudrait nommer Trois-Cents,
De Paris, non pas de Provins,
Car à eux tenu je me sens.
Ils auront, et je m'y consens,
Sans l'étui, mes grandes lunettes,
Pour mettre à part, aux Innocents,
Les gens de bien des déshonnêtes.

148

Ici n'y a ni ris ni jeu!
Que leur vaut avoir eu chevances,
N'en grands lits de parement geu,
Engloutir vin en grasses panses,
Mener joie, fêtes et danses,
Et de ce prêt être à toute heure?
Tantôt faillent telles plaisances,
Et la coulpe si en demeure.

149

Quand je considère ces têtes
Entassées en ces charniers,
Tous furent Maîtres des Requêtes,
Ou tous de la Chambre-aux-Deniers,
Ou tous furent porte-paniers ;
Autant puis l'un que l'autre dire,
Car, d'évêques ou lanterniers,
Je n'y connais rien à redire.

150

Et icelles qui s'inclinaient
Unes contre autres en leurs vies,
Desquelles les unes régnaient,
Des autres craintes et servies :
Là, les vois toutes assouvies,
Ensemble en un tas pêle-mêle.
Seigneuries leur sont ravies ;
Clerc ni maître ne s'y appelle.

151

Or sont-ils morts, Dieu ait leurs âmes !
Quand est des corps, ils sont pourris.
Ayent été seigneurs ou dames,
Souef et tendrement nourris
De crême, fromentée ou riz,
Leurs os sont déclinés en poudre,
Auxquels ne chaut d'ébats ni ris...
Plaise au doux Jésus les absoudre !

152

Aux trépassés je fais ce Lays,
Et icelui je communique
A régents, cours, sièges et plaids,
Haineurs d'avarice l'inique,
Lesquels pour la chose publique,
Se sèchent les os et les corps :
De Dieu et de saint Dominique
Soient absous quand ils seront morts !

LAYS

Au retour de dure prison
Où j'ai laissé presque la vie,
Si Fortune a sur moi envie,
Jugez s'elle fait méprison !
Il me semble que, par raison,
Elle dut bien être assouvie,
Au retour !

Ceci plein est de déraison,
Qui veuille que de tout dévie ;
Plaise à Dieu que l'âme ravie
En soit, la haut, en sa maison,
Au retour !

153

Item, donne à maître Lomer,
Comme extrait que je suis de fée,
Qu'il soit bien aimé (mais d'aimer
Fille en chef ou femme coiffée,
Jà n'en ait la tête échauffée)
Et qu'il ne lui coûte une noix,
Faire un soir cent fois la faffée,
En dépit d'Ogier-le-Danois.

154

Item, rien à Jacques Cardon,
Car je n'ai rien pour lui d'honnête,
Non pas qu'il jette à l'abandon
Sinon pour la Bergeronnette :
S'elle sut le chant *Marionnette*,
Fait pour Marion la Peau-Tarde,
Ou *Donnez votre huis, Guillemette*,
Elle allat bien à la moutarde.

155

Item, donne aux amants infirmes,
Outre le Lai Alain Chartier,
A leurs chevets, de pleurs et larmes
Trestout fin plein un bénitier,
Et un petit brin d'églantier,
En tout temps vert, pour goupillon,
Pourvu qu'ils diront un *Psautier*
Pour l'âme du pauvre Villon.

156

Item, à maître Jacques James
Qui se tue d'amasser biens,
Donne fiancer tant de femmes
Qu'il voudra; mais d'épouser, riens.
Pour qui amasse-il? Pour les siens.
Il ne plaint fors que ses morceaux;
Ce qui fut aux truies, je tiens,
Qu'il doit de droit être aux pourceaux.

157

Item, sera le Sénéchal,
Qui une fois paya mes dettes,
En récompense, maréchal
Pour ferrer oies et canettes.
Je lui envoye ces sornettes
Pour soi désennuyer; combien,
S'il veut, fasse-en des allumettes.
De bien chanter s'ennuye-on bien?

158

Item, au Chevalier du Guet
Je donne deux beaux petits pages,
Philippot et le gros Marguet,
Qui ont servi, dont sont plus sages,
La plus grande part de leurs âges,
Tristan, Prévôt des maréchaux.
Hélas, s'ils sont cassés de gages,
Aller leur faudra tout déchaux!

159

Item, au Chapelain je laisse
Ma chapelle à simple tonsure,
Chargée d'une sèche messe,
Où il ne faut pas grand lecture.
Résigné lui eusse ma cure,
Mais point ne veut de charge d'âmes;
De confesser, certes, n'a cure,
Sinon chambrières et dames.

160

Pour ce que sait bien mon entente,
Jean de Calais, honorable homme,
Qui ne me vit d'ans y a trente
Et ne sait comment je me nomme,
De tout ce Testament, en somme,
S'aucune y a difficulté,
Oter jusqu'au rez d'une pomme
Je lui en donne faculté.

161

De le gloser et commenter,
De le définir ou prescrire,
Diminuer ou augmenter,
De le chanceller ou transcrire
De sa main, ne sut-il écrire,
Interpréter et donner sens
A son plaisir, meilleur ou pire,
De point en point à tout consens.

162

Et s'aucun, dont n'ai connaissance,
Était allé de mort à vie,
Audit Calais donne puissance,
Afin que l'ordre soit suivie
Et mon ordonnance assouvie,
Que cette aumône ailleurs transporte,
Sans se l'appliquer par envie;
A son âme je m'en rapporte.

163

Item, j'ordonne à Sainte-Avoie,
Et non ailleurs, ma sépulture;
Et, afin que chacun me voie,
Non pas en chair, mais en peinture,
Que l'on tire ma portraiture
D'encre, s'il ne coûtait trop cher.
De tombel? Rien; je n'en ai cure,
Car il grèverait le plancher.

164

Item, veuil qu'autour de ma fosse,
Ce que s'ensuit, sans autre histoire,
Soit écrit, en lettre assez grosse;
Et, qui n'aurait point d'écritoire,
De charbon ou de pierre noire,
Sans en rien entamer le plâtre :
Au moins sera de moi mémoire,
Telle qu'elle est d'un bon folâtre

165

Cy git et dort en ce sollier,
Qu'Amour occist de son raillon,
Ung pouvre petit escollier,
Qui fut nommé François Villon.
Oncques de terre n'eut sillon.
Il donna tout, chacun le scet :
Table, tretteaulx, pain, corbillon.
Pour Dieu, dictes-en ce verset :

RONDEAU

Repos éternel donne à cil,
Sire, et clarté perpétuelle,
Qui vaillant plat ni écuelle
N'eut oncques, n'un brin de persil.
Il fut ras, chef, barbe, sourcil,
Comme un navet qu'on racle et pelle.
Repos éternel donne à cil !

Rigueur le transmit en exil,
Et lui frappa au cul la pelle,
Nonobstant qu'il dit : j'en appelle !
Qui n'est pas terme très subtil.
Repos éternel donne à cil !

166

Item, je veuil qu'on sonne à branle
Le gros beffroi, qui n'est de verre ;

Combien que cœur n'est qui ne tremble,
Quand de sonner est à son erre.
Sauvé a mainte bonne terre,
Le temps passé, chacun le sait :
Fussent gens d'armes ou tonnerre,
Au son de lui, tout mal cessait.

167

Les sonneurs auront quatre miches,
Et si c'est peu, demi-douzaine ;
Autant n'en donnent les plus riches,
Mais ils seront de Saint-Étienne.
Vollant est homme de grand peine,
L'un en sera. Quand j'y regarde,
Il en vivra une semaine.
Et l'autre ? Au fort, Jean de la Garde.

168

Pour tout ce fournir et parfaire,
J'ordonne mes exécuteurs,
Auxquels fait bon avoir affaire,
Et contentent bien leurs debteurs.
Ils ne sont pas trop grands venteurs
Et ont bien de quoi, Dieu merci !
De ce fait seront directeurs...
Écris : je t'en nommerai six :

169

C'est maitre Martin Bellefaye,
Lieutenant du cas criminel.
Qui sera l'autre ? J'y pensoye :
Ce sera sire Colombel.

S'il lui plaît et s'il lui est bel,
Il entreprendra cette charge.
Et l'autre? Michel Jouvenel.
Ces trois seuls et pour tout j'en charge;

170

Mais au cas qu'ils s'en excusassent,
En redoutant les premiers frais,
Ou totalement récusassent,
Ceux qui s'ensuivent ci-après
J'institue, gens de bien très,
Philip Bruneau, noble écuyer,
Le second, son voisin d'auprès,
Nommé maître Jacques Raguyer.

171

Et le tiers, maître Jacques James,
Trois hommes de bien et d'honneur,
Désireux de sauver leurs âmes,
Redoutant Dieu Notre Seigneur.
Plutôt ils y mettraient du leur :
Qu'à cette ordonnance ne faillent.
Point ils n'auront de contrôleur;
A leur bon seul plaisir en taillent.

172

Des Testaments qu'on dit le maître,
De mon fait n'aura *quid* ni *quod;*
Mais ce sera un jeune prêtre
Qui se nomme Thomas Tricot.
Volontiers busse à son écot
Et qu'il me coûtât ma cornette!

S'il sut jouer en un tripot,
Il eut de moi le *Trou Perrette.*

173

Quant au regard du luminaire,
Guillaume du Ru j'y commets.
Pour porter les coins du suaire,
Aux exécuteurs le remets.
Mais plus mal me font que jamais
Penil, cheveux, barbe, sourcils.
Mal me presse ; est temps désormais
Que crie à toutes gens, merci !

BALLADE

PAR LAQUELLE VILLON CRIE MERCI A CHACUN

A Chartreux et à Célestins,
A Mendiants et à Dévotes,
A musards et cliquepatins,
Servantes et filles mignottes
Portant surcots et justes cottes,
A cuidereaux d'amour transis,
Chaussant sans douleur fauves bottes,
Je crie à toutes gens mercis !

A fillettes montrant tétins
Pour avoir plus largement hôtes,
A ribleurs meneurs de hutins,
A bateleurs traînant marmottes,

A fols et folles, sots et sottes,
Qui s'en vont sifflant cinq et six,
A marmousets et à mariottes,
Je crie à toutes gens mercis !

Sinon aux traîtres chiens mâtins,
Qui m'ont fait ronger dures croûtes,
Et boire eau maints soirs et matins,
Qu'ores je ne crains pas trois crottes :
Pour eux je fisse pets et rottes
Volontiers, si ne fusse assis.
Au fort, pour éviter riottes,
Je crie à toutes gens mercis !

ENVOI

Qu'on leur froisse les quinze côtes
De gros maillets forts et massis,
De plombée et de tels pelottes.
Je crie à toutes gens mercis !

BALLADE

POUR SERVIR DE CONCLUSION

Ici se clot le Testament
Et finit du pauvre Villon.
Venez à son enterrement,
Quand vous orrez le carillon,
Vêtus rouges com vermillon,
Car en amours mourut martyr ;
Ce jura-t-il sur son couillon,
Quand de ce monde voult partir.

Et je crois bien que pas n'en ment,
Car chassé fut comme un souillon
De ses amours haineusement,
Tant que, d'ici en Roussillon,
Brousses n'y a ni broussillon
Qui n'eut, ce dit-il sans mentir,
Un lambeau de son cotillon,
Quand de ce monde voult partir,

Il est ainsi, et tellement,
Quand mourut n'avait qu'un haillon,
Quoi plus? En mourant, mallement
L'époignait d'amour l'aiguillon;
Plus aigu que le ranguillon
D'un baudrier lui fit sentir :
C'est de quoi nous émerveillon,
Quand de ce monde voult partir.

ENVOI

Prince, gent comme émerillon,
Sachez qu'il fit au départir :
Un trait but de vin morillon,
Quand de ce monde voult partir.

ICI FINIT
LE GRAND TESTAMENT DE VILLON

CODICILE

CODICILE

LE DÉBAT

DU CŒUR ET DU CORPS DE VILLON

EN FORME DE BALLADE

Composé dans la prison de Mehung

QU'EST-CE que j'oy ? - Ce suis-je. - Qui ? - Ton cœur,
Qui ne tient mais qu'à un petit filet.
Force n'ai plus, substance ni liqueur,
Quand je te vois retrait ainsi seulet,
Com pauvre chien tapi en reculet.
— Pourquoi est-ce? — Pour ta folle plaisance.
— Que te chaut-il? — J'en ai la déplaisance.
— Laisse m'en paix ! — Pourquoi ? — J'y penserai.
— Quand sera-ce? — Quand serai hors d'enfance.
— Plus ne t'en dis. — Et je m'en passerai.

— Que pense-tu? — Être homme de valeur.
— Tu as trente ans. — C'est l'âge d'un mulet.
— Est-ce enfance? — Nenni. — C'est donc foleur
Qui te saisit? — Par où? — Par le collet.
Rien ne connais. — Si fait; mouches en lait :

L'un est blanc, l'autre est noir, c'est la distance.
— Est-ce donc tout? — Que veux-tu que je tance?
Si n'est assez, je recommencerai.
— Tu es perdu! — J'y mettrai résistance.
— Plus ne t'en dis. — Et je m'en passerai.

— J'en ai le deuil; toi, le mal et douleur.
Si fusses un pauvre idiot et folet,
Encore eusses de t'excuser couleur :
Mais n'as-tu soin, tout t'est un, bel ou laid.
Ou la tête as plus dure qu'un galet,
Ou mieux te plaît qu'honneur cette méchance!
Que répondras à cette conséquence?
— J'en serai hors quand je trépasserai.
— Dieu, quel confort! — Quelle sage éloquence!
— Plus ne t'en dis. — Et je m'en passerai.

— D'où vient ce mal. — Il vient de mon malheur.
Quand Saturne me fit mon fardelet,
Ces maux y mit, je le crois. — C'est foleur :
Son Seigneur es et te crois son varlet.
Vois que Salmon écrit en son roulet :
« Homme sage, ce dit-il, a puissance
Sur les planètes et leur influence. »
— Je n'en crois rien; tel qu'ils m'ont fait serai.
— Que dis-tu? — Rien. — Certes. — C'est ma créance.
— Plus ne t'en dis. — Et je m'en passerai.

ENVOI

— Veux-tu vivre? — Dieu m'en donne puissance.
— Il te faut... — Quoi? — Remords de conscience,
Lire sans fin. — Et quoi lire? — En science;

Laisse les fols! — Bien, j'y aviserai.
— Or, le retiens. — J'en ai bien souvenance.
— N'attends pas trop que tourne à déplaisance.
— Plus ne t'en dis. — Et je m'en passerai.

PROBLÈME OU BALLADE

AU NOM DE LA FORTUNE

FORTUNE fus par clercs jadis nommée,
Que toi, Françoys, crie et dis meurtrière,
Qui n'es homme d'aucune renommée.
Meilleur que toi fis mettre en plâtrière
Par pauvreté, et fouir en carrière.
S'à honte vis, te dois-tu doncques plaindre?
Tu n'es pas seul, donc ne te dois complaindre.
Regarde, et vois, de mes faits de jadis,
Maints vaillants homs par moi morts et raidis;
Et n'es, ce sais, auprès d'eux qu'un souillon,
Apaise-toi et mets fin à tes dits :
Par mon conseil, prends tout en gré, Villon!

Contre grands rois me suis bien animée
Le temps qui est passé; car, en arrière,
Priam occis, et toute son armée
Ne lui valut tour, donjon ni barrière.
Et Annibal, demeura-t-il derrière?
En Carthage, par mort le fis atteindre,
Et Scipion l'Africain fis éteindre;
Julius César au Sénat je vendis,
En Égypte Pompée je perdis,

En mer noyai Jason en un bouillon
Et, une fois, Rome et Romains ardis.
Par mon conseil, prends tout en gré, Villon!

Alexandre, qui tant fit de hémée,
Qui voulut voir l'étoile Poussinière,
Sa personne par moi fut élimée.
Arphaxad roi, en champs, sous sa bannière,
Jetai bas, mort; cela est ma manière :
Ainsi l'ai fait, ainsi le maintiendrai;
Autre cause ni raison n'en rendrai;
Holopherne, l'idolâtre maudis
Qu'occit Judith (et dormait entandis!)
De son poignard, dedans son pavillon :
Absalon, quoi? en fuyant le pendis.
Par mon conseil, prends tout en gré, Villon!

ENVOI

Pauvre Françoys, écoute que te dis :
Si rien pouvais sans Dieu de Paradis,
A toi, n'autre, ne demeurrait haillon,
Car pour un mal, lors j'en feroye dix :
Par mon conseil, prends tout en gré, Villon!

EPITRE
EN FORME DE BALLADE, A SES AMIS

Ayez pitié, ayez pitié de moi,
A tout le moins, s'il vous plaît, mes amis!
En fosse gis, non pas sous houx ni mai,
En cet exil auquel je suis transmis
Par Fortune, comme Dieu l'a permis.

Filles, amants, jeunes gens et nouveaux ;
Danseurs, sauteurs faisant les pieds de veaux,
Vifs comme dards, aigus comme aiguillon,
Gosiers tintant clair comme castaneaux,
Le laisserez là, le pauvre Villon?

Chantres chantant à plaisance, sans loi,
Galants, riants, plaisants en faits et dits,
Coureurs, allants, francs de faux or, d'aloi,
Gens d'esperit, un petit étourdis ;
Trop demeurez, car il meurt entandis;
Faiseurs de lais, de motets et rondeaux,
Quand mort sera, vous lui ferez chaudeaux !
Il n'entre, où gît, éclair ni tourbillon,
De murs épais, on lui a fait bandeaux :
Le laisserez là, le pauvre Villon?

Venez le voir en ce piteux arroi,
Nobles hommes, francs de quarts et de dix,
Qui ne tenez d'empereur ni de roi,
Mais seulement du Dieu de Paradis :
Jeûner lui faut dimanches et mardis,
D'où les dents a plus longues que rateaux ;
Après pain sec, non pas après gâteaux,
En ses boyaux verse eau à gros bouillon ;
Bas en terre, table n'a ni tréteaux :
Le laisserez là, le pauvre Villon?

ENVOI

Princes nommés, anciens, jouvenceaux,
Impétrez-moi grâces et royaux sceaux
Et me montez en quelque corbillon :

Ainsi le font, l'un à l'autre, pourceaux,
Car, où l'un brait, ils fuient à monceaux :
Le laisserez là, le pauvre Villon !

LE QUATRAIN

QUE FIT VILLON QUAND IL FUT JUGÉ A MOURIR

Je suis Françoys, dont ce me poise,
Né de Paris emprès Pontoise,
Et d'une corde d'une toise,
Saura mon col que mon cul poise.

L'ÉPITAPHE

EN FORME DE BALLADE QUE FIT VILLON POUR LUI ET SES COMPAGNONS S'ATTENDANT A ÊTRE PENDU AVEC EUX

Frères humains qui après nous vivez,
N'ayez les cœurs contre nous endurcis,
Car, si pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plus tôt de vous mercis.
Vous nous voyez ci attachés cinq, six :
Quand de la chair, que trop avons nourrie,
Elle est piéçà dévorée et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et poudre.
De notre mal personne ne s'en rie,
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre !

Si vous clamons, frères, pas n'en devez
Avoir dédain, quoi que fûmes occis
Par justice. Toutefois vous savez
Que tous hommes n'ont pas bon sens assis;
Intercédez, puisque sommes transis,
Envers le Fils de la Vierge Marie,
Que sa Grâce ne soit pour nous tarie,
Nous préservant de l'infernale foudre.
Nous sommes morts, âme ne nous harie;
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre!

La pluie nous a débués et lavés
Et le soleil, desséchés et noircis;
Pies, corbeaux, nous ont les yeux cavés,
Et arraché la barbe et les sourcils.
Jamais nul temps nous ne sommes rassis;
Puis çà, puis là, comme le vent varie,
A son plaisir sans cesser nous charie,
Plus becquetés d'oiseaux que dés à coudre.
Hommes, ici n'usez de moquerie,
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre.

ENVOI

Prince Jésus, qui sur tous seigneurie,
Garde qu'Enfer ait de nous la maîtrie
A lui n'ayons que faire ni que soudre;
Ne soyez donc de notre confrèrie,
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre.

LA REQUÊTE DE VILLON

PRÉSENTÉE A LA COUR DE PARLEMENT EN FORME DE BALLADF

Tous mes cinq sens, yeux, oreilles et bouche,
Le nez et vous, le sensitif, aussi;
Tous mes membres, où il y a reproche,
En son endroit un chacun die ainsi :
« Cour souverain, par qui sommes ici,
Vous nous avez gardé de déconfire;
Or, la langue ne peut assez suffire
A vous rendre suffisantes louanges :
Si prions tous, fille au souverain Sire,
Mère des bons et sœur des benoits anges ! »

Cœur, fendez-vous, ou percé d'une broche,
Et ne soyez au moins plus endurci
Q'au désert fut la forte bise roche
Dont le peuple des Juifs fut adouci;
Fondez, larmes, et venez à merci
Comme humble cœur qui tendrement soupire :
Louez la Cour, conjointe au saint Empire,
L'heur des Français, le confort des étranges,
Procréée là haut au ciel empire,
Mère des bons et sœur des benoîts anges !

Et vous, mes dents, chacune si s'esloche,
Saillez avant, rendez toutes merci,
Plus hautement qu'orgue, trompe ni cloche,
Et de mâcher n'ayez ores souci;
Considérez que je fusse transi,

Foie, poumon et rate qui respire;
Et vous, mon corps (ou vil êtes et pire
Qu'ours ni pourceau, qui fait son nid ès fange),
Louez la Cour, avant qu'il vous empire,
Mère des bons et sœur des benoîts anges.

ENVOI

Princes, trois jours ne veuillez m'éconduire,
Pour moi pourvoir et aux miens adieu dire;
Sans eux, argent je n'ai, ici n'aux changes.
Cour triomphant, *fiat*, sans me dédire,
Mère des bons et sœur des benoîts anges.

BALLADE

DE L'APPEL DE VILLON

Que vous semble de mon Appel,
Garnier. Fis-je sens ou folie?
Toute bête garde sa pel;
Qui la contraint, efforce ou lie,
S'elle peut, elle se délie.
Quand, en cette peine arbitraire,
Chanté me fut cette homélie,
Était-il lors temps de me taire?

Si fusse des hoirs Hue Capel,
Qui fut extrait de Boucherie,
On ne m'eut, parmi ce drapel,
Fait boire en cette écorcherie :

Vous entendez bien joncherie?
Ce fut son plaisir volontaire
De moi juger par tricherie.
Était-il lors temps de me taire?

Croyez-vous que sous mon capel
Y eut tant de philosophie
Comme de dire: « J'en appel? »
Si avait, je vous certifie,
Combien que point trop ne m'y fie.
Quand on me dit, présent notaire,
« Pendu serez » je vous affie,
Était-il lors temps de me taire?

ENVOI

Prince, si j'eusse eu la pépie,
Piéçà serais où est Clotaire,
Aux champs, debout comme un espie:
Était-il lors temps de me taire?

POÉSIES DIVERSES

POÉSIES DIVERSES

—

LE DIT DE LA NAISSANCE

MARIE DE BOURGOGNE, 1457

Jam nova progenies cœlo demittitur alto.
VIRG. Ecl., *4, v.7.*

O louée Conception,
Envoyée ici-bas des cieux,
Du noble Lys digne scion,
Don de Jésus très précieux,
Marie, nom très gracieux,
Fons de pitié, source de grâce,
La joie confort de mes yeux,
Qui notre paix bâtit et brasse!

La paix, c'est assavoir, des riches,
Des pauvres le substantement,
Le rebours des félons et chiches.
Très nécessaire enfantement,

Conçu, porté honnêtement,
Hors le péché originel;
Que dire je puis saintement,
Souverain bien Dieu éternel !

Nom recouvré, joie de peuple,
Confort des bons, des maux retraite;
Du doux Seigneur première et seule
Fille, de son clair sang extraite,
Du dextre côté Clovis traite;
Glorieuse image en tous faits,
Du haut ciel créée et pourtraite,
Pour éjouir et donner paix !

En l'amour et crainte de Dieu,
Es-nobles flancs César conçue;
Des petits et grands, en tout lieu,
A très grande joie reçue,
De l'amour Dieu traite, tissue,
Pour les discordés rallier
Et aux enclos donner issue,
Leurs liens et fers délier.

Aucunes gens qui bien peu sentent,
Nourris en simplesse et confis,
Contre le vouloir Dieu attentent,
Par ignorance déconfis,
Désirant que fussiez un fils;
Mais qu'ainsi soit, ainsi m'ait Dieu,
Je crois que ce soit grands profits,
Raison : Dieu fait tout pour le mieux.

Du psalmiste je prends les dits :
Delectasti me, Domine,
In factura tua ! Si dis :
« Noble enfant, de bonne heure né,
A toute douceur destiné,
Manne du ciel, céleste don,
De tout bienfait le guerdonné,
Et de nos maux le vrai pardon !

DOUBLE BALLADE

COMBIEN que j'ai lu en un Dit
Inimicum putes, y a,
Qui te presentem laudabit,
Toutefois, nonobstant cela,
Oncques vrai homme ne céla
En son courage aucun grand bien,
Qui ne le montra çà et là :
On doit dire du bien le bien.

Saint Jean-Baptiste ainsi le fit,
Quand l'agnel de Dieu décéla.
En ce faisant, pas ne méfit ;
Dont sa voix ès tourbes vola ;
De quoi saint André Dieu loua,
Qui de lui ci ne savait rien
Et au Fils de Dieu s'aloua :
On doit dire du bien le bien.

Envoyée de Jésus-Christ,
Rappelle d'en bas, par deça,
Les pauvres que rigueur proscrit
Et que fortune bétourna.
Cy sais bien comment y m'en va!
Et Dieu, de vous, vie je tien...
Benoît celle qui vous porta!
On doit dire du bien le bien.

Cy, devant Dieu, fais connaissance,
Que créature fusse morte,
Ne fut votre douce naissance,
En charité puissante et forte,
Qui ressuscite et réconforte
Ce que Mort avait pris pour sien.
Votre présence me conforte:
On doit dire du bien le bien.

Cy, vous rends toute obéissance,
A ce faire raison me porte,
De toute ma pauvre puissance;
Plus n'est deuil qui me déconforte
Ni autre ennui de quelque sorte.
Vôtre je suis et non plus mien;
A ce, droit et devoir m'exhorte :
On doit dire du bien le bien.

O grâce et pitié très immense,
L'entrée de paix et la porte,
Suprême et bénigne clémence,
Qui nos fautes tolle et supporte :
Si de vous louer me déporte,
Ingrat suis et je le maintien,

Dont en ce refrain me transporte :
On doit dire du bien le bien.

ENVOI

Princesse, ce loz je vous porte,
Que sans vous je ne fusse rien.
A vous et à vous m'en rapporte :
On doit dire du bien le bien.

Œuvre de Dieu, digne, louée
Autant que nulle créature,
De tous biens et vertus douée,
Tant d'esperit que de nature,
Que de ceux qu'on dit d'aventure
Plus nobles que rubis balais,
Selon de Caton l'écriture,
Patrem insequitur proles.

Port assuré, maintien rassis,
Plus que ne peut nature humaine,
Et eussiez des ans trente-six,
Enfance en rien ne vous démène :
Que jour ne le die et semaine.
Je ne sais qui me le défend...
A ce propos, un dit ramène :
De sage mère, sage enfant.

Dont résume ce que j'ai dit :
Nova progenies cœlo,
Car c'est du poète le dit,
Jamjàm demittitur alto.

Sage Cassandre, belle Écho,
Digne Judith, chaste Lucrèce,
Je vous connais, noble Dido,
Pour ma seule dame et maîtresse.

En priant Dieu, digne pucelle,
Que vous doint longue et bonne vie,
Qui vous aime, MADEMOISELLE,
Jà ne coure sur lui envie.
Entière dame et assouvie,
J'espère vous servir ainçoys,
Certes, si Dieu plait que dévie,
Votre pauvre écolier FRANÇOYS.

LA REQUÊTE
QUE VILLON
BAILLA A MONSEIGNEUR DE BOURBON

Le mien seigneur et prince redouté,
Fleuron de Lys, royale géniture,
François Villon, que travail a dompté
A coups orbes, par force de batture,
Vous supplie, par cette humble écriture,
Que lui fassiez quelque gracieux prêt.
De s'obliger, en toutes Cours, est prêt;
Si vous doutez que bien ne vous contente,
Sans y avoir dommage, n'intérêt,
Vous n'y perdrez seulement que l'attente.

A prince n'a un denier emprunté,
Fors à vous seul, votre humble créature.

Des six écus que lui avez prêté
Cela jadis, il mit en nourriture.
Tout se paiera ensemble, c'est droiture,
Mais ce sera légèrement et prest :
Car si du gland rencontre en la forêt
D'autour Patay, et châtaignes ont vente,
Payé vous tiens, sans délai ni arrêt :
Vous n'y perdrez seulement que l'attente.

Si je pusse vendre de ma santé
A un Lombard, usurier par nature,
Faute d'argent m'a si fort enchanté,
Que j'en prendrais, ce crois-je, l'aventure.
Argent ne pend à jupon ni ceinture;
Beau sire Dieu ! je m'ébahis que c'est :
Car, devant moi, croix ne se comparait,
Sinon de bois ou pierre, que ne mente;
Mais s'une fois la vraie m'apparaît,
Vous n'y perdrez seulement que l'attente.

ENVOI

Prince du Lys, qui à tout bien complaît,
Que croyez-vous, comment il me déplaît,
Quand je ne puis venir à mon entente?
Bien entendez, aidez-moi, s'il vous plaît :
Vous n'y perdrez seulement que l'attente.

SUSCRIPTION DE LADITE REQUÊTE

Allez, Lettres, faites un saut
Combien que n'ayez pied ni langue :
Remontrez, en votre harangue,
Que faute d'argent si m'assaut.

BALLADE VILLON

Je meurs de soif auprès de la fontaine;
Chaud comme feu, et tremble dent à dent;
En mon pays suis en terre lointaine;
Près un brasier frissonne, tout ardent;
Nu comme un ver, vêtu en président;
Je ris en pleurs, et attends sans espoir;
Confort reprends, en triste désespoir;
Je m'éjouis et n'ai plaisir aucun;
Puissant je suis sans force et sans pouvoir;
Bien accueilli, débouté de chacun.

Rien ne m'est sûr que la chose incertaine:
Obscur, fors ce qui est tout évident;
Doûte ne fais, fors en chose certaine;
Science tiens à soudain accident;
Je gagne tout et demeure perdant;
Au point du jour, dis: « Dieu vous doint bonsoir! »
Gisant à terre, j'ai grand peur de choir;
J'ai bien de quoi et d'écu n'ai pas un;
Qu'hérite attends, et d'homme ne suis hoir:
Bien accueilli, débouté de chacun.

De rien n'ai soin, si mets toute ma peine
D'acquérir biens et n'y suis prétendant;
Qui mieux me dit, c'est cil qui plus m'attaine,
Et qui plus vrai lors plus me va bourdant;
Mon ami est qui me fait entendant
D'un cygne blanc que c'est un corbeau noir;
Et qui me nuit, crois qu'il m'aide à pouvoir.

Vérité, bourde, aujourd'hui m'est tout un.
Je retiens tout; rien ne sais concevoir:
Bien accueilli, débouté de chacun.

ENVOI

Prince clément, or vous plaise savoir
Que j'entends moult et n'ai sens ni savoir;
A part je suis, à toutes lois commun :
Que sais-je plus? Quoi? Les gages ravoir :
Bien accueilli, débouté de chacun.

BALLADE DES PROVERBES

TANT gratte chèvre que mal gît,
Tant va le pot à l'eau qu'il brise,
Tant chauffe-on le fer qu'il rougit,
Tant le maille-on qu'il se débrise,
Tant vaut l'homme comme on le prise,
Tant s'éloigne-il qu'il n'en souvient,
Tant mauvais est qu'on le déprise,
Tant crie l'on Noël qu'il vient.

Tant raille-on que plus on ne rit,
Tant dépense-on qu'on n'a chemise,
Tant est-on franc que tout se frit,
Tant vaut tien que chose promise,
Tant aime-on Dieu qu'on suit l'Église,
Tant donne-on qu'emprunter convient,
Tant tourne vent qu'il chet en bise,
Tant crie l'on Noël qu'il vient.

Tant aime-on chien qu'on le nourrit,
Tant court chanson qu'elle est apprise,
Tant garde-on fruit qu'il se pourrit,
Tant bat-on place qu'elle est prise,
Tant tarde-on qu'on faut à l'emprise,
Tant se hâte-on que mal advient,
Tant embrasse-on que chet la prise,
Tant crie l'on Noël qu'il vient.

ENVOI

Prince, tant vit fol qu'il s'avise,
Tant va-t-il qu'après il revient;
Tant le mate-on qu'il se ravise;
Tant crie l'on Noël qu'il vient.

BALLADE DES MENUS PROPOS

Je connais bien mouches en lait,
Je connais à la robe l'homme,
Je connais le beau temps du laid,
Je connais au pommier la pomme,
Je connais l'arbre à voir la gomme,
Je connais quand tout est de même,
Je connais qui besogne ou chôme,
Je connais tout, fors que moi-même.

Je connais pourpoint au collet,
Je connais le moine à la gonne,
Je connais le maître au valet,
Je connais au voile la nonne,

Je connais quand pipeur jargonne,
Je connais fols nourris de crême,
Je connais le vin à la tonne,
Je connais tout, fors que moi-même.

Je connais cheval du mulet,
Je connais leur charge et leur somme,
Je connais Biétrix et Bellet,
Je connais gect qui nombre et somme,
Je connais vision de somme,
Je connais schisme de Bohême,
Je connais le pouvoir de Rome,
Je connais tout, fors que moi-même.

ENVOI

Prince, je connais tout, en somme,
Je connais coloré et blême,
Je connais mort qui nous consomme;
Je connais tout, fors que moi-même.

BALLADE

DES PAUVRES HOUSSEURS

On parle des champs labourer,
De porter chaume contre vent,
Et aussi de se marier
A femme qui tance souvent,
De moine de pauvre couvent,

De gens qui vont souvent sur mer,
De ceux qui vont les blés semer,
Et de celui qui l'âne mène,
Mais, à trestout considérer,
Pauvres housseurs ont assez peine.

A petits enfants gouverner,
Dieu sait si c'est ébattement!
De gens d'armes, doit-on parler?
De faire leur commandement?
De servir Malchus chaudement?
De servir dames et aimer?
De guerroyer et béhourder?
Et de joûter à la quintaine?
Mais, à trestout considérer
Pauvres housseurs ont assez peine.

Ce n'est que jeu de blé scier
Et de prés faucher, vrayement;
Ni d'orge battre, ni vanner,
Ni de plaider en Parlement,
A danger emprunter argent,
A maignans leurs poêles mener,
Et à charretiers déjeuner,
Et de jeûner la quarantaine;
Mais, à trestout considérer
Pauvres housseurs ont assez peine.

BALLADE

CONTRE LES MÉDISANS DE LA FRANCE

Rencontré soit de bêtes feu jetans
Que Jason vit, quérant la Toison d'Or,
Ou transmué d'homme en bête, sept ans,
Ainsi que fut Nabuchodonosor,
Ou bien ait perte aussi griève et vilaine
Que les Troyens pour la prise d'Hélène,
Ou avalé soit avec Tantalus,
Et Proserpine aux infernaux palus,
Ou plus que Job soit en grave souffrance,
Tenant prison avecque Dédalus,
Qui mal voudrait au royaume de France !

Quatre mois soit en un vivier chantant,
La tête au fond, ainsi que le butor,
Ou au Grand Turc vendu argent comptant,
Pour être mis au harnais com' bug for,
Où trente ans soit, comme la Madeleine,
Sans vêtir drap de linge ni de laine,
Ou noyé soit, comme fut Narcissus,
Ou aux cheveux, comme Absalon, pendus,
Ou comme fut Judas, par despérance,
Ou puist mourir comme Simon Magus,
Qui mal voudrait au royaume de France !

D'Octavien puisse venir le temps :
C'est qu'on lui coule au ventre son trésor
Ou qu'il soit mis entre meules flotans,
En un moulin, comme fut Saint-Victor,

Ou transgloutis en la mer, sans haleine,
Pis que Jonas au corps de la baleine;
Ou soit banni de la clarté Phébus
Des biens Junon et du soulas Vénus;
Et du grand Dieu soit maudit à outrance,
Ainsi que fut roi Sardanapalus,
Qui mal voudrait au royaume de France!

ENVOI

Prince, porté ès déserts Eolus,
En la forêt où domine Glaucus,
Ou privé soit de paix et d'espérance,
Car digne n'est de posséder vertus,
Qui mal voudrait au royaume de France!

LES BALLADES DU JARGON OU JOBELIN

LES

BALLADES DU JARGON

OU JOBELIN

Je m'étais dès longtemps plu à interpréter pour moi les six Ballades connues du Jargon. Lorsque parut la savante étude philologique d'Auguste Vitu sur le Jargon du XV[e] siècle, j'interprétai de même les cinq nouvelles Ballades du Manuscrit de Stockholm et portai alors ma tentative au très cher et regretté maitre qui, toujours indulgent à qui essaie, m'écrivit le petit billet suivant, ma meilleure récompense :

Paris, 26 avril 1891.

Mon cher ami,

Je viens de lire vos Ballades avec admiration, laissez-moi dire avec étonnement. C'est un véritable tour de force que d'avoir conservé la physionomie et l'accent de

l'original en le faisant passer de la langue du xve siècle dans la nôtre.

Maintenant, vous demanderez peut-être pourquoi je ne vous ai pas écrit cela plus tôt. C'est ce que je vous expliquerai lorsque j'aurai le plaisir très prochain, je l'espère, de vous serrer la main.

A vous bien affectueusement.

AUGUSTE VITU.

Je voudrois bien entendre leur jargon et sçavoir leur langage, car j'entendrois ce que disent les mattois, les blesches, les contreporteurs et les queux de l'hostière qui s'entendent entre eux d'un mesme langage.

BOUCHET.

Marot, pour ce jargon d'escroc,
Laisse aux successeurs du poète
En l'art de la pinse et du croq
Le soin de l'expliquer. Honnête,
Colletet à l'argot s'arrête :
Sa pompe rougit du haillon.
Moins fier, j'ai tenté ta conquête,
Langue bigorne de Villon.

BALLADE I

Texte.

A Parouart, la grant mathe gaudie,
Où accollez sont duppes et noirciz,
Et par anges, suivans la paillardie,
Sont greffiz et prins cinq ou six ;
Là sont bleffeurs au plus hault bout assis
Pour le havage, et bien hault mis au vent.
Eschecquez moy tost ces coffres massis,
Car vendengeurs des ances circuncis
S'en brouent du tout à néant...
Eschec, eschec pour le fardis.

Brouez moy sur ces gours passans,
Advisez moi bien tost le blanc,
Et piétonnez au large sur les champs.
Qu'au mariage soiez sur le banc
Plus qu'un sac n'est de plastre blanc.
Se gruppez estes descarieux,
Rebignez tost ces enterveux,
Et leur monstrez des trois le bris.
Qu'encloz ne soiez deux et deux...
Eschec, eschec pour le fardis.

Plantez aux hurmes voz picons
De paour des bisans si très durs,
Et aussi d'estre sur les joncs
Emmalés en coffre en gros murs.
Escharicez, ne soiez sûrs

BALLADE I

Traduction.

A Montfaucon, la grand place gaudie,
Où dupes pris, accolés et noircis,
Et par sergents dûrs à la main hardie,
Sont mis en grappe cinq ou six ;
Là sont glaneurs au plus haut bout assis
Pour le pain du bourreau livrés au vent.
Évitez-moi, prompts, ces murs épaissis
Car détrousseurs d'oreilles circoncis,
Vont en nuit du tout à néant.
Échec, échec, gare au lacis !

Fondez-moi sur ces gourds passants,
Avisez-moi bientôt le blanc,
Et détalez au large par les champs.
Qu'au jugement vous soyiez sur le banc
Plus blanc qu'un sac de plâtre blanc.
Pris sans butin, à gousset-creux,
Repoussez-moi ces tire-aveux
Leur montrant de vos liens le bris.
Sous clé ne soyez deux à deux.
Échec, échec, gare au lacis !

Laissez aux gibets les crampons,
De peur des bises, des vents durs,
Comme aussi d'être sur les joncs
Emmallés en coffre aux gros murs.
Escarpez-vous, jamais bien sûrs

Que le grant Can ne vous face essorer.
Songears ne soiez pour dorer,
Et babignez toujours aux ys
Des sires, pour les desbouser.
Eschec, eschec pour le fardis.

ENVOI

Prince froart, dis des arques petis,
L'un des sires si ne soie endormis.
Lnez au bec que ne soyez greffiz
Et que vos emps n'en aient du pis...
Eschec, eschec pour le fardis.

BALLADE II

COQUILLARS arvans à Ruel,
Meñ ys vous chante que gardez
Que n'y laissez et corps et pel
Comme fist Collin l'escollier.
Devant la roe à babiller
Il babigna pour son salut.
Pas ne sçavoit oingnons peller,
Dont l'emboureux lui rompt le suc.

Changez vos andosses souvent,
Et tirez tout de raiz au temple ;
Et eschecquez tost, en brouant,
Qu'en la jarte ne soiez emple ;
Montigny y fut, par exemple,
Bien ataché au hallegrup ;

Que Prévôt au soleil ne vous fasse essorer.
Distraits ne soyez pour leurrer,
Et marmottez toujours aux huis
Des riches à dévaliser.
Échec, échec, gare aux lacis !

ENVOI

Prince fraudeur de cassettes, je dis
Que pour les chefs ils ne soient endormis ;
Le nez au vent, que ne soyez surpris
Et que vos jours n'en aient du pis.
Échec, échec, gare aux lacis !

BALLADE II

COQUILLARDS noçant à Ruel,
Ma voix vous dit de vous garder
Que n'y laissiez et corps et pel
Comme fit Colin l'écolier.
Devant la roue à torturer
Il implora pour son salut.
Pas ne savait ognons peler... !
Dont l'enchanvreur lui rompt le suc.

Changez vos costumes souvent,
Du rez de chausse au front du temple ;
Dissimulez-vous en courant;
Que du garrot on vous trouve ample,
Montigny, pour ce, par exemple,
Bien attaché devint caduc,

Et y jargonnast il le tremple,
Dont l'emboureux lui rompt le suc.

Gaillieurs faitz en piperie,
Pour ruer les ninars au foing,
A l'assault ! tost, sans suerie.
Que le mignon ne soit au gaing
Farciz d'un lourd plumbis à coing
Qûi serre et griffe au gart le duc,
Et de la dure si très loing,
Dont l'emboureux luy rompt le suc.

ENVOI

Princes, arrière de Ruel,
Et n'eussiez-vous denier ne pluc,
Qu'au giffle ne laissez la pel
Pour l'emboureux qui rompt le suc.

BALLADE III

Espelicans
Qui en tous temps
Avancez dedans le pogois
Gourde piarde,
Et sur la tarde
Desboursez les pouvres nyois ;
Et pour soustenir voz pois,
Les duppes sont privez de caire,
Sans faire haire
Ne hault braire,

Déraisonnant, pris de la tremble...
Dont l'enchanvreur lui rompt le suc.

Gouailleurs savants en piperie,
Aux sots offrant paille pour foin,
A l'assaut ! vite, sans suerie ;
Que le larron soit pour tout gain
Cravaté d'un lourd plomb à coin
Qui sert et prend au cou le duc,
Et de la terre le tient loin...
Dont l'enchanvreur lui rompt le suc.

ENVOI

Princes, arrière de Ruel,
Et n'eussiez-vous denier ni truc,
Au gibet ne laissez la pel
Pour l'enchanvreur qui rompt le suc.

BALLADE III

Espions du Cans
Qui, par tous temps,
Buvez au fond des cabarets
Gourde piarde
Et sur la tarde
Détroussez les pauvres niais,
Et, pour soutenir vos méfaits,
Privez dupes du nécessaire,
Sans plainte faire
Ni haut braire,

Mais plantez ilz sont comme joncz
Par les sires qui sont si longs.

Souvent aux arques,
A leurs marques,
Se laissent tousjours desbouser
Pour ruer
Et enterver
Par leur contre, que lors faisons
La fée aux arques respons;
Et ruez deux coups, ou trois,
Aux gallois:
Deux ou trois
Les mineront trestout aux frontz
Pour les sires qui sont si longs.

Pour ce, benardz,
Coquillars,
Rebecquez vous de la montjoye,
Qui desvoye
Vostre proye,
Et vous fera du tout brouer
Par joncher et enterver,
Qui est aux pigeons bien cher,
Pour rifler
Et placquer
Les angelz de mal tous rons,
Pour les sires qui sont si longs.

ENVOI

De paour des hurmes
Et des grumes,

Mais plantés ils sont comme joncs,
Pour les gibets qui sont si longs.

Souvent aux poches,
Par leurs proches
Se laissent tout dévaliser
Pour baiser
Et bavarder,
Par leur frère, alors que faisons
Disparaître écus à tâtons;
Assénez deux coups ou bien trois
Aux grivois;
Deux ou trois
Les désigneront tous aux fronts
Pour les gibets qui sont si longs.

Pour ce, musards,
Coquillards,
Éloignez-vous du mont-sans-joie
Qui dévoie
Votre proie,
Et vous fera perdre dans l'air,
Par questionneurs faisant parler,
Ce qui plus aux pigeons est cher,
Pour râcler
Et rouler
Sergents de mal râflant en rond,
Pour les gibets qui sont si longs.

ENVOI

De peur des danses
Des potences,

Rasurez vous en droguerie
Et faerie,
Et ne soyez plus sur les joncs
Pour les sires qui sont si longs.

BALLADE IV

Saupicquez frouans des gours arques
Pour desbouser beaussires dieux,
Allez ailleurs planter vos marques.
Benards, vous estes rouges gueux.
Bérart s'en va chez les joncheux
Et babigne qu'il a plongis.
Mes frères, soiez embrayeux,
Et gardez des coffres massis.

Se gruppez estes desgrappez
De ces angels si gravelisses,
Incontinant mantheaulx chappez
Pour l'emboureux feront éclisses.
De vos farges serez besisses
Tout debout et non pas assis;
Pour ce, gardez vous d'estre grisses
Dedans ces gros coffres massis.

Nyaiz qui seront attrappez,
Bien tost s'en broueront au halle.
Plus n'y vault que tost ne happez
La baudrouse de quatte talle.

Renfermez-vous dans l'industrie
Et jonglerie,
Et ne soyez plus sur les joncs
Réservés aux gibets si longs.

BALLADE IV

Amis subtils forçant gras coffres
Pour déloger écus nombreux,
Allez ailleurs porter vos offres!
Berneurs, êtes roués fameux.
Mouchard s'en va parmi les gueux,
Et raconte aussi qu'il est pris.
Mes frères, soyez ombrageux,
Gardez-vous des cachots massis.

Si saisis êtes désarmés
Par les sergents durs au service,
Incontinent manteaux chipés
Au bourreau feront bénéfice.
Fers quitterez pour qu'on vous hisse
Tout debout et non pas assis;
Gardez-vous d'être par justice
Mis dans ces gros cachots massis.

Niais qui seront attrapés
Bientôt s'embrumeront au hâle.
Rien ne peut qu'ils ne soient happés
Par le nœud excitant au râle.

Destirer fait la hirenalle
Quant le gosier est assegis,
Et si hurcque la pirenalle
Au saillir des coffres massis.

ENVOI

Prince des gayeulx, en les harpes,
Vos contres ne soient greffiz.
Pour doubte de frouer aux arques,
Gardez vous des coffres massis.

BALLADE V

JONCHEURS jonchans en joncherie,
Rebignez bien où joncherez;
Qu'ostac n'embroue vostre arerie
Où accollez sont vos ainsnez.
Poussez de la quille et brouez,
Car tost vous seriez rouppieux.
Eschec qu'acollez ne soiez
Par la poe du marieux.

Bendez vous contre la faerie
Quanques vous aurez desbousez,
Mestant à jus la rifflerie
Des angelz et leurs assosez.
Bérard, se vous puist, renversez.
Se greffir laissez vous carrieux,
La dure bien tost n'en verrez
Par la poe du marieux

Angoisse étire et rend front pâle
Quand le gosier à siège est mis,
Et pieds cherchent en vain la dalle,
Au sortir des cachots massis.

ENVOI

Prince des trompeurs, que vos proches
En leurs barreaux ne soient saisis
Pour doute de fouiller aux poches,
Gardez-vous des cachots massis.

BALLADE V

Trompeurs trompants en tromperie,
Regardez bien où tromperez;
Qu'un nœud ne vous fixe à prairie
Où suspendus sont vos ainés.
Poussez de la jambe et fuyez
Ou de roupie auriez fléau.
Craignez qu'accrochés ne soyez
De par la paume du bourreau.

Défiez-vous de sorcellerie
Quand gens seront dévalisés,
Mettez à bas la pillerie
Des sergents ou leurs associés.
Mouchards, si pouvez, déjouez.
Pris nanti de quelque joyau,
Le sol bientôt plus ne verrez,
De par la paume du bourreau.

Entervez à la floterie
Chantez leur troys sans point songer;
Qu'en astez ne seye en sûrie
Blanchir vos cuirs et essurger.
Bignez la mathe sans targer.
Voz ans n'en soient rouppieux!
Plantez ailleurs, contre, assegier.
Pour la poe du marieux.

ENVOI

Prince, benardz en esterie
Querez, couplans pour l'emboureux;
Et autour de vos ys lurie
Pour la poe du marieux.

BALLADE VI

Contres de la gaudisserie,
Entervez tousjours blanc pour bis,
Et frappez en la hurterie
Sur les beaulx sires bas assis.
Ruez des feuilles cinq ou six,
Et vous gardez bien de la roe
Qui aux sires plante du gris,
En leur faisant faire la moe.

La giffle gardez de rurie,
Que vos corps n'en aient du pis,
Et que point à la turterie
En la hurme soyez assis.

Observez la foule où l'on crie,
Chantez-leur Tra sans y toucher;
Qu'en été n'alliez en suerie
Blanchir vos cuirs et essorer.
Quittez la place sans tarder.
Vos jours évitent le cordeau!
Courez ailleurs, frère, assiéger,
Loin de la paume du bourreau.

ENVOI

Prince, quand sots justice lie,
Plaignez ceux qu'on mène en troupeau;
Veillez aux huis sans incurie,
Contre la paume du bourreau.

BALLADE VI

FRÈRES de la gaudisserie,
Entendez toujours blanc pour bis,
Choisissant dans la pillerie,
Les beaux écus au secret mis.
Râflez des bourses cinq ou six
Et vous gardez bien de la roue
Qui rend patients froids et gris
En leur faisant faire la moue.

La face gardez d'avarie,
Et que vos corps n'aient rien de pis;
Que point à la pigeonnerie,
En la niche soyez assis.

Prenez du blanc, laissez du bis,
Ruez par les fondes la poe,
Car le bizac avoir ad vis
Fait aux beroars faire la moe.

Plantez tost de la mouargie,
Puis ça, puis là, pour le hurtis,
Et n'espargnez point la flogie
De ces doulx dieux sur les patis.
Voz ens soyent assez hardis
Que de leur avancer la droe;
Mais si soient memoradis
Qu'on vous face faire la moe.

ENVOI

Prince, cil qui n'a bauderie
Pour soi eschever de la soe:
Danger de grup en arderie
Faict aux sires faire la moe.

Ne prenez pas objets sans prix.
Courez les champs malgré la boue,
Car bise hérissant les sourcils
Fait aux plus durs faire la moue.

Semez du faux blé, menterie,
De ci, de là, pour la brebis,
Et n'épargnez la bergerie
Où toisons d'or sont sur pâtis.
Que vos tours soient assez hardis
Pour leur glisser grain qui déjoue;
Mais sinon soyez avertis
Qu'on vous fera faire la moue.

ENVOI

Prince, qui ne sait duperie
Doit fuir filets où l'on échoue :
Danger de gorge en brûlerie
Fait aux pilleurs faire la moue.

LES CINQ BALLADES

DU

MANUSCRIT DE STOCKHOLM

Texte

I

En Parouart, la grant masse gaudie,
Où accollez sont caulx et agarcis,
Nopces ce sont; c'est belle mélodie.
Là sont beffleurs au plus hault bout assis,
Et vendengeurs des ances circoncis,
Comme servis sur ce jour gracieux,
Dance plaisante et mets delicieux.
Car coquillart n'y remaint grant espace,
Que veuille ou non ne soit fait des sieurs.
Mais le pis est mariage : m'en passe.

Rebourcez tous quoy que l'on vous en dye,
Car on aura beaucoup de vous mercys.
Ronde n'y vault non plus qu'en Lombardie.
Eschec, eschec pour ces coffres massis!
De gros barreaulx de fer sont les chassis.
Puisque à Gaultier si serez ung peu mieulx,
Plantez picqons sur ces beaulx sires dieulx.
Luez au bec, que roastre ne passe,
Et n'abatez de ces grains neufz et vieulx.
Mais le pis est mariage : m'en passe.

LES CINQ BALLADES

DU

MANUSCRIT DE STOCKHOLM

Traduction

I

A Montfaucon, grande foule gaudie,
Où gens sont cois et hagards au col pris,
Noces ce sont, c'est belle mélodie.
Là sont hâbleurs au plus haut bout assis,
Et détrousseurs, d'oreilles circoncis,
Ont pour supplice, en ce jour gracieux,
Danse plaisante et mets délicieux,
Car coquillard n'y trouve longtemps grâce;
Le veuille ou non, sera des hauts messieurs.
Mais le pis est pendaison, je m'en passe.

Sauvez-vous tous, quoi que l'on vous en die,
Car on n'aura beaucoup de vous mercis.
Pendre ne vaut plus qu'or de Lombardie.
Échec, échec, gare aux cachots massis !
De gros barreaux de fer sont les châssis.
Gueux des chemins vous serez un peu mieux,
Pour agripper beaux écus précieux.
Veillez au cas que le roueur ne passe,
Et ne montrez pas d'argent neuf ou vieux.
Mais le pis est pendaison, je m'en passe.

Que faictes-vous? Toute menestrandie.
Antonnez poix et marques six à six,
Et les plantez au bien en paillardie.
Sur la sorne que sires sont rassis,
Sornillez moy ces georgetz si farciz,
Puis eschecquez sur gours passans tous neufz.
Se seyme oyez, soyez beaucoup broueulx;
Plantez vos histz jusques elle rappasse,
Car qui est grup, il est tout roupieulx.
Mais le pis est mariage; m'en passe

ENVOI

Prince planteur, dire verté vous veulx :
Maint coquillart, pour les dessusdis veulx,
Avant ses jours piteusement trespasse
Et à la fin en tire ses cheveulx:
Mais le pis est mariage : m'en passe.

II

Vous qui tenez vos terres et vos fiefz
Du gentil roy Davyot appelé,
Brouez au large et vous esquarrissez
Et gourdement aiguisez le pellé

. . . .

Pour les esclas qui en peuvent issir.
Regardz ce jour où l'on faict maint souppir,
Ajuiez, taillez et chaussez vos besicles,
Car en aguect sont pour vous engloutir
Anges bossus, rouastres et staricles.

Que faites-vous? Chanson de gueuserie.
Entez voleurs et filles six à six
Et laissez-les heureux en paillardie.
Sur le soir quand archers las sont assis,
Dépouillez-moi les pourpoints bien farcis,
Puis détalez vos souliers n'étant vieux.
Si guet oyez, disparaissez, ombreux;
Demeurez cois, attendant qu'il repasse,
Car qui est pris en devient tout piteux :
Mais le pis est pendaison, je m'en passe.

ENVOI

Prince trompeur, vous dire vrai je veux:
Maint pèlerin pour avoir fait tels vœux,
Avant le temps piteusement trépasse
Et pour finir s'arrache les cheveux :
Mais le pis est pendaison, je m'en passe.

II

Vous qui tenez vos terres et vos fiefs
Du gentil roi qui David est nommé,
Fuyez au large et disparaissez, brefs,
Et vivement chemin soit arpenté

. . . .

Pour les éclats qui peuvent en sortir.
Craignez le jour où l'on fait maint soupir,
Ajustez donc besicles nécessaires,
Car aux aguets sont, pour vous engloutir,
Sergens malsains, roueurs, pendeurs, sicaires.

Croqueurs de pain et plommeurs affectez,
Gaigneurs aussi, vendengeurs de costé,
Belistriens perpetuels des prez,
Qui sur la roe avez lardons clamez
En jobelin, où vous avez esté
Par le terrant, pour le franc ront querir,
Et qui aussi, pour la marque fournir,
Avez tendu au pain et aux menicles:
Pour tant se font adoubter et cremir
Anges bossus, rouastres et staricles.

Rouges goujons, fargez, embabillez,
Quant abrouard sur la sorne a brouez,
Geulx gourgourans par qui gueulx sont gourez,
Luez les sous et si tastez les coys
Qu'ange n'y ait des claves empoué
En ceste vergne où vostre an veult loirrir.
Car des sieurs pourriez bien devenir
Se vous estiez happez en tels bouticles.
Pour tant se font ataster et cremir
Anges bossus, rouatres et staricles.

ENVOI

Prince planteur et bailleur de saffirs,
Qui sur les dois fais la perle blandir,
Belistriens, porteurs de veronicles,
Sur toutes riens doivent telz gens cremir
Anges bossus, rouastres et staricles

Mangeurs d'hostie et dévots affectés,
Voleurs fouillant les poches de côté,
Geux, mendiants perpétuels des prés,
Qui sur la roue aiguë avez clamé
En Jobelin, où vous avez été
Par tous pays pour l'argent franc quérir,
Et pour pouvoir la fille entretenir,
Eurent pain sec, menottes tortionnaires;
Pour tout se font redouter, font pâlir,
Sergens malsains, roueurs, pendeurs, sicaires.

Malins garçons, rusés qui bien parlez,
Quand le brouillard sur le soir est tombé,
Gueux grommelants par qui gueux sont gourés,
Ouvrez l'ouïe, explorez coin caché.
Qu'agent ne soit avec liens installé
En cette auberge où votre art veut fleurir,
Car longs pendus pourriez bien devenir
Si vous étiez happés en tels repaires.
Partout se font constater et sentir
Sergents malsains, roueurs, pendeurs, sicaires.

ENVOI

Prince trompeur et vendeur de saphir
Qui sur les doigts fait la perle blanchir,
Bons imposteurs, porteurs de reliquaires,
Sur tout, sur rien, doivent tels gens frémir,
Sergents malsains, roueurs, pendeurs, sicaires.

III

Ung gier coys de la vergne cygault
Luay l'autryer en brouant à la loirre,
Ou gîtrement on macquilloit riffault.
Et tout à cop veis jouer de l'escoirre
Ung macquereau à tous deux gruppelins,
Brouant au bay à tous deux walcquerins,
Pour avancer au polliceur de pye.
Gaultier lua la gauldouse gaudye;
Et le macquin, qui se polyt et coinsse,
Babille en gier, en pyant à la fye,
Pour les duppes faire brouer au mynsse.

Après moller, luay ung gueulx qui vault
Pour mieulx hyer desriver la couloire;
C'est pour livrer aux marques ung assault
Et massement maquiller à l'esquerre.
Puis, dist ung gueulx, j'ai paulmé deux florins.
L'autre pollist martins et dollequins.
Et la marque, suivant le gaing choisie,
Adrague en gier, puis dist : « Le mieulx fournie !
« Picquons au veau ! Saint-Jacques, je m'espince.
« Eschecquer fault quant la pye est juchie,
« Pour les duppes faire brouer au mynsse.

Puis, dist un gueulx qui pourluoit en hault,
« J'ai jà paulmé tout le gaing de machoirre
« Et m'a joué la marque du giffault ;
« J'en suis mieulx prins que vollant à la foyre ;
« Elle est brouée entre ses arlonyns ;

III

Un gai recoin de la villa Cygault
Vis l'autre hier, chassant à grand mystère,
Où largement on mangeait souper chaud.
Et tout à coup vis, jouant de l'équerre,
L'entremetteur, avec deux brocs à vins,
Fuir sous le nez de deux fins argousins
Prêts à pincer qui prend vin par magie.
Lui d'aviser lieu de joyeuse vie,
Et le mignon, qui s'attife et se pince,
De jargonner tout en calmant pépie,
Pour dupes gras faire réduire au mince.

Après manger, vis un mâle faraud,
Pour mieux entrer lâcher sa ventrière ;
C'est pour livrer aux filles un assaut
Et rudement travailler de l'arrière.
Puis, dit un gueux, j'ai paumé deux florins.
L'autre vole marteaux et dague à mains.
Et la fille, suivant le gain choisie,
Boit à gogo, puis dit : « La mieux fournie !
« Allons au lit ! Saint-Jacques, je m'évince
« S'esquiver faut quand boisson est finie,
Pour dupes gras faire réduire au mince.

Puis, dit un gueux qui surveillait en haut :
« J'ai dépensé salive toute entière
« Tant a rué la fille au joufflu chaud,
« Je ne vaux mieux que vieille nippe à terre,
« Elle a souillé ses drapeaux corallins;

« C'est tout son fait d'engaudrer les gaudins
« A hornangier, ains qu'elle soit lubie ;
« De la hanter ma feuille est desgaudie
« Quant de gaing n'ay plus vaillant une saince ;
« Mais toujours est gourdement entrongnie
« Pour les duppes faire brouer au mynsse. »

ENVOI

Prince planteur, quant vous sauldrez la hye,
Luez la gruis s'elle est desmaquillie,
Et retrallez si le bizouart saince,
Ou qu'elle soit de l'assault de turquie
Pour les duppes faire brouer au mynsse.

IV

Brouez, benards, eschequez à la saulve,
Car escornez vous estes à la roue.
Fourbe, joncheur, chacun de vous se saulve.
Eschec, eschec, coquille ne s'enbroue !
Cornette court nul planteur ne se joue.
Qui est en plant en ce coffre joyeulx,
Pour ces raisons, il a, ains qu'il s'escroue,
Jour verdoiant, hâvre du marieux.

Maint coquillart, escorné de sa sauve,
Et desbousé de son ance ou sa poue,
Beau de bourdes, blandy de langue fauve,
Quidant au ront faire aux gremes la moue,

« C'est tout son fait d'enjoler les badins
« A l'enfourcher, selon qu'elle a lubie ;
« De la hanter ma bourse est dégaudie;
« Quant à l'argent, n'ai vaillant une since;
« Mais fine elle a visage à comédie,
« Pour dupes gras faire réduire au mince.

ENVOI

Prince planteur, quand sortez donne-vie,
Voyez si la grue a quelque avarie,
Et rengainez si flux souille province
Ou qu'elle fasse assaut de tricherie
Pour dupes gras faire réduire au mince.

IV

Fuyez, benets, gagnez la forêt chauve,
Car écornés vous seriez par la roue.
Fourbe, trompeur, chacun de vous se sauve.
Echec, échec, votre barque n'échoue !
Au chef du guet nul voleur ne se joue.
Quiconque est mis en ce cachot joyeux,
Pour ces raisons, a, dès lors qu'on l'écroue,
Jour verdissant, hâvre, gibet hideux.

Maint coquillard appauvri de sa sève,
Privé d'oreille ou bras sans main, sans proue,
Beau d'astuce, brûlé de langue fauve,
Craignant en rond faire au gibet la moue,

Pourquarre bien, affin qu'on ne le noe.
Couplez-vous trois à ces beaulx sires dieux,
Ou vous aurez, le ruffle en la joue,
Jour verdoiant, hâvre du marieux.

Que stat plain en gaudie ne se mauve.
Luez au becq que l'on ne vous encloue.
C'est mon advis, tout autre conseil sauve,
Car quoy! aulcun de la faulx ne se loue.
La fin en est telle qu'elle deloue.
Car qui est grup, il a, mais s'est au mieulx,
Par la vergne, tout au long de la broue,
Jour verdoiant, hâvre du marieux.

ENVOI

Vive David, saint archquant la baboue,
Iehan mon amy, — qui les feuilles desnoue.
Le vendengeur, beffleur comme une choue,
Loing de son plain, de ses flos curieulx,
Noue beaucoup, dont il reçoit fressoue,
Jour verdoiant, hâvre du marieux.

V

Ce devers coys, par un temps de vernas,
Veiz abrouer à la vergne cygault
Marques de plant, dames et audinas,
Et puis marchans tous telz que au mestier fault.

. . . .

Pourparle bien afin qu'on ne l'y noue.
Luttez à trois contre guet odieux,
Ou vous aurez la rafale à la joue,
Jour verdissant, hâvre, gibet hideux.

Qui vit son plein, gai reste en son alcôve,
Veillez de près qu'aux fers on ne vous cloue.
C'est mon avis, toute autre raison sauve,
Car las ! aucun de la faux ne se loue.
La fin suffit pour qu'on la désavoue.
Quiconque est pris a, mettant tout au mieux,
Par le charnier où le temps vous ébroue,
Jour verdissant, hâvre, gibet hideux.

ENVOI

Vive David, saint danseur, fait la moue,
Iean, mon ami, qui les bourses s'alloue.
L'escroc, trompeur comme chouette qui floue,
Loin de la plaine et des gens curieux,
Nage au plein air et reçoit vent qui froue,
Jour verdissant, hâvre, gibet hideux.

V

Au susdit clos, quand d'hiver on est las,
Vis affluer à la villa Cygault
Filles d'argent, dames, gens d'embarras,
Et tels marchands qu'en notre métier faut.

. . . .

Gueulx affinez, allegrucs et floars,
Mareux, arvés, pimpres, dorlotz et fars,
Qui, par usaige, à la vergne jolye
Abrouerent au flot de toutes pars,
Pour maintenir la joyeuse folie.

Pour mieulx abbatre et oster le broullas,
Adraguerent de guoble maint crupault,
Du rumatin, et puis mol sucre gras,
Truye maris sans advancer ravault.
. . . .
Babillangier sur tous fais et sur ars,
Tant qu'il n'y eust de l'arton sur les cars,
Brocquans, dorlotz, grand guain, aubeflorye!
Que tout ne fust desployé et en pars,
Pour maintenir la joyeuse folie.

Pour mieulx polir et desbouser musars,
On polua des luans bas et hault
Tant qu'il n'y eust de vivres en caras.
Puis feist on faire asault avec ung sault.
Après, doubtant de ces anges l'assault,
On verroulla et serra les busars
Pour mieulx blanchir et desbouser coquars.
Là ot ung gueulx son endosse polye
Qui puis alla empruncter aux lombars,
Pour maintenir la joyeuse folie.

L'ENVOI MANQUE.

Gueux affinés, allègres et pendards,
Marauds, noceurs, pimpants, falots gaillards,
Qui, selon l'us, à l'auberge jolie,
Accoururent à flot de toutes parts,
Pour maintenir la joyeuse folie.

Pour mieux abattre et dissiper frimas,
Entonnèrent au gobelet maint pot,
Du romarin et bonbons, sucre gras,
Poisson de mer sans mettre ligne à flot.

. . . .

On babilla sur tous faits, sur les arts,
Tant que l'on eut du pain dans les placards.
Bijoux, rubans, argent blanc, lingerie,
Tout, déployé, fut mis en justes parts,
Pour maintenir la joyeuse folie.

Pour mieux voler et débourser musards,
On sut piper les dés en bas, en haut,
Tant qu'il resta des vivres sur les chars.
Puis on fit faire assaut avec un saut;
Après, craignant des sergents quelqu'assaut,
On verrouilla, mit vin loin des hasards,
Pour mieux voler et dépouiller jobards.
Un gueux eut là sa toilette cueillie,
Dut emprunter aux usuriers lombards,
Pour maintenir la joyeuse folie.

L'ENVOI MANQUE.

LE MONOLOGUE

DU

FRANC ARCHER DE BAGNOLET

AVEC SON ÉPITAPHE

LE MONOLOGUE

DU

FRANC ARCHER DE BAGNOLET

AVEC SON ÉPITAPHE

1465

C'EST aujourd'hui ! J'ai beau corner !
Or ça, il s'en faut retourner,
Malgré ses dents, en sa maison.
Si ne vis-je jamais saison
Où j'eusse si hardi courage
Que j'ai ! Par la morbleu ! j'enrage
De n'avoir à qui me combattre...
Est-il homme d'arme et ses quatre,
Dis-je, y a-t-il quatre qui veuillent
Combattre à moi ? Que tôt recueillent
Mon gantelet ; voilà pour gage !
Par le sang bleu ! Je ne crains page
S'il n'a pas plus de quatorze ans.
J'ai autrefois tenu les rangs,
Dieu merci ! et gagné le prix
Contre cinq Anglais que je pris,

Pauvres prisonniers dénués,
Sitôt que je les eus rués.
Ce fut au siège d'Alençon.
Trois se livrèrent à rançon
Et le quatrième s'enfuit.
Incontinent que l'autre ouit
Ce bruit, il me prit à la gorge.
Si je n'eusse crié : Saint-George !
Combien que je sois bon Françoys,
Sang bleu ! il m'eut tué, ançoys
Que personne m'eut secouru.
Et quand je me sentis féru
D'une bouteille qu'il cassa
Sur ma tête : « Venez ça, ça ?
Dis-je alors. Que chacun s'apaise !
Je ne quiers point faire de noise,
Ventre bleu ! et buvons ensemble.
Posé soit ores que je tremble,
Sang bleu ! je ne vous crains pas maille. »

Une Voix

Coquericoq !

Qu'est-ce-ci ? J'ai ouï poulaille
Chanter chez quelque bonne vieille ;
Il convient que je la réveille.
Poulailles font ici leurs nids !
C'est du demeurant d'Ancenis,
Par ma foi ! ou du Champ-Toursé...
Las ! Que je me vis courroucé
De la mort d'un de mes neveux !
J'eus d'un canon par les cheveux,

Qui me vint choir tout droit en barbe ;
Mais je m'écriai : « Sainte-Barbe !
Veuille-moi aider à ce coup,
Et je t'aiderai l'autre coup ! »
A donc le canon m'ébranla,
Et vint cette fortune-là,
Quand nous eumes le fort conquis.
Le Baronnet et le Marquis,
Craon, Cures, l'Aigle et Bressoire,
Accoururent pour voir l'histoire ;
La Rochefoucauld, l'Amiral,
Aussi Beuil et son attirail,
Penthièvre, tous les capitaines,
Y déchaussèrent leurs mitaines
De fer, de peur de m'affoler,
Et lors me vinrent acoler
A terre où j'étais meshaigné,
De peur de dire : « Il n'a daigné ! »
Combien que je fusse malade,
Je mis la main à la salade,
Car el' m'étouffait le visage.
« Ha ! dit le Marquis, ton outrage
Te fera une fois mourir ! »
Car il m'avait bien vu courir
Outre l'ost, devant le château.
Hélas ! j'y perdis mon manteau,
Car je cuidais, d'une poterne,
Que ce fut l'huis d'une taverne.
Et moi, tantôt, de piétonner,
Car quand on oyt clairons sonner,
Il n'est courage qui ne croisse.
Tout aussitôt : « Où est-ce ! Où est-ce? »

Et, à bref parler, je m'y fourre,
Ne plus ne moins qu'en une bourre.
Si ce n'eut été la brairie
Du côté devers la prairie,
Qui disait : « Pierr', que faites-vous? »
De nos gens qui criaient tertous
« N'assaillez pas la basse-cour ! »
Tout seul, je l'eusse pris tout court,
Certes ; mais c'eut été outrage.
Et si ce n'eut été un page,
Qui nous vint couper le chemin,
Mon frère d'armes, Guillemin,
Et moi (Dieu lui pardon', pourtant !
Car, quoi? il nous en pend autant
A l'œil), eussions, sans nulle faille,
Frappé à travers la bataille
Des Bretons; mais nous apaisâmes
Nos courages et reculâmes...
Que dis-je? non pas reculer,
Chose dont on ne doit parler...
Un rien, jusques au Lion d'Angers,
Je ne craignais que les dangers,
Moi; je n'avais peur d'autre chose.
Et quand la bataille fut close
D'artillerie grosse et grêle,
Vous eussiez ouy pêle-mêle :
Tip, tap; sip, sap; à la barrière,
Aux ailes, devant et derrière.
J'en eus d'un parmi la cuirasse.
Les dames, qu'étaient en la place,
Si ne craignaient que le coullart.
Certes j'étais un bon paillart;

J'en avais un si portatif,
Si je n'eusse été si hâtif,
De mettre le feu en la poudre,
J'eusse détruit et mis en foudre
Tout ce qu'était de demoiselles.
Il porte deux pierres jumelles,
Mon coullart : jamais n'en a moins.
Et dames de joindre les mains,
Quand ils virent donner l'assaut.
Les uns se servaient du courtaut,
Si dru, si net, si sec, que terre...
Et puis quoi? parmi ce tonnerre,
Eussiez ouï sonner trompilles
Pour faire danser jeunes filles,
Au son du courtaut hautement;
Quand j'y pense, par mon serment !
C'est vaine guerre qu'avec femmes ;
J'avais toujours pitié des dames,
Vu qu'un courtaut transperce un mur...
Ils auraient le ventre bien dur,
S'il ne passait outre... Pensez
Qu'on leur eut fait du mal assez,
Si l'on n'eut eu noble courage?
Même ces pions de village,
J'entends pions de plat pays,
Ne se fussent point ébahis
De leur mal faire ; mais nous sommes
Toujours entre nous gentilshommes,
Au guet, dessus la villenaille.
J'étais par deça la bataille,
Toujours la lance ou la boutaille
Sur la cuisse ; c'était merveille,

Merveille de me regarder.
Il vint un Breton estrader,
Qui faisait rage d'une lance ;
Mais il avait, de jeune enfance,
Les reins rompus ; c'était dommage.
Il vint tout seul, par son outrage,
Estrader par mont et par val,
Pour bien pourbondir un cheval ;
Il faisait feu et voire flambe.
Mais je lui tranchai une jambe,
D'un revers, jusques à la hanche ;
Et fis ce coup-là un dimanche.
Que dis-je ? un lundi matin.
Il ne portait que du satin
Tant craignait de charger ses reins,
Volontiers frappait aux chanfreins
D'un cheval, quand venait en joute,
Ou droit à la queue, sans doute.
Point il ne frappait son roussin,
Pour ce qu'il avait le farcin,
Que d'un bâton court et noueux,
Dessus sa tête et ses cheveux,
De peur de le faire clocher.
Aussi, de peur de trébucher,
Il allait son beau pas, *tric, trac,*
Et un grand pennon de bissac
Volontiers portait sur sa tête.
D'un tel homme faut faire fête,
Autant que d'un million d'or.
Gens d'armes ! c'est un grand trésor ;
S'il vaut rien, il ne faut pas dire.
J'ai fait rage avecques La Hire :

Je l'ai servi trestout mon âge,
Je fus gros valet, et puis page,
Archer, et puis je pris la lance,
Et vous la portais sur la panse,
Toujours troussé comme une coche.
Et puis, monseigneur de la Roche,
Que Dieu pardoint ! me prit pour page.
J'étais gent et beau de visage,
Je chantais et jouais des flutes,
Et je tirais entre deux butes.
A bref parler, j'étais ainsi
Mignon comme cet enfant-ci ;
Je n'avais pas grandment plus d'âge...
Or ça, ça, par où assaudrais-je
Ce coq, que j'ai ouï chanter ?
A petit parler, bien vanter;
Il faut assaillir cet hôtel.

(Il aperçoit un épouvantail de paille, en façon de gendarme, croix blanche devant, croix noire derrière, arbalète en main.)

(A part.)

Par le Sacrement de l'autel !
Je suis affaibli ! Qu'est-ce ci ?

(A l'épouvantail.)

Ha ! monseigneur, pour Dieu, merci !
Haut le trait ! Qu'aye la vie franche !
Je vois bien, à votre croix blanche,
Que sommes tout d'un parti.

(A part.)

D'où, par le diable est-il sorti
Tout seul et ainsi effrayé ?

(A l'épouvantail.)

Comment êtes-vous dévoyé?
Mettez bas, je gage, l'amende?..
Et, pour Dieu, mon ami, débende
En l'air ou au loin ton bâton?

(Il avise la croix noire.)

Par le sang bleu! c'est un Breton!
Et je dis que je suis Françoys!..
Il est fait de toi, cette fois!

(A l'épouvantail, se désignant.)

C'est Pernet, du parti contraire.
Hé Dieu! et où voulez-vous traire?
Vous ne savez pas que vous faites.
Da! Je suis Breton si vous l'êtes.
Vive Saint-Denis ou Saint-Yve!
Ne m'en chaut qui, mais que je vive!
Par ma foi! monseigneur, mon maître,
Si vous voulez savoir mon être,
Ma mère fut née d'Anjou,
Et mon père, je ne sais d'où,
Sinon que j'ouïs relever
Qu'il fut natif de Montpellier.
Comment saurais-je votre nom?
Monseigneur Rollant ou Yvon?...
Mort serai quand il vous plaira!

(A part.)

Et comment! il ne cessera
Jamais de me persécuter!
Et si ne me veut écouter?

(A l'épouvantail.)

En l'honneur de la Passion
De Dieu, que j'aie confession,
Car je me sens jà fort malade!
Or, tenez, voilà ma salade,
Qui n'est froissée ni coupée;
Je vous la rends, et mon épée,
Et faites prier Dieu pour moi.
Je vous laisse, sur votre foi,
Un vœu que je dois à Saint Jacques.
Pour le faire, prenez mon jacques,
Et ma ceinture, et mon cornet.

(*A part.*)

Tu meurs bien malgré toi, Pernet,
Voire malgré toi et à force,
Puisqu'endurer faut cette force!

(*Au public.*)

Priez pour l'âme, s'il vous plait,
Du Franc Archer de Bagnolet,
Écrivez avec un paraphe,
Sur moi ce petit épitaphe:

Ci-gît Pernet le Franc Archer
Qui ci mourut, sans démarcher,
Car de le faire n'eut l'espace.
Lequel Dieu, par sa sainte grâce,
Mette ès cieux, avecques les âmes
Des francs archers et des gens d'armes
Bien loin des arbalétriers
(Je les hais: tous sont meurtriers!

Je les connais bien de pieça.)
Et mourut l'an qu'il trépassa.

Voilà tout; les mots sont très beaux.
Or vous me lairrez mes houseaux,
Car, si j'allais en paradis
A cheval, comme fit jadis
Saint Martin, et aussi Saint George,
J'en serais bien plus près... Or, je
Vous laisse gantelet et dague:
Car, au surplus, je n'ai plus bague
De quoi je me puisse défendre.

(*A l'épouvantail.*)

Attendez! Me voulez-vous prendre
En désarroi? Je me confesse
A Dieu, tandis qu'il n'y a presse,
A la Vierge et à tous les saints.

(*A part.*)

Or meurs-je les membres tous sains
Et tout en bon point, ce me semble.
Je n'ai mal sinon que je tremble
De peur et de male froidure,
Et de mes cinq sens de nature...
Cinq cens! où pris, qui ne les emble?
Je n'en vis onc cinq cens ensemble,
Par ma foi! n'en or n'en monnaie.
Pour néant m'en confesseraie:
Oncques ensemble n'en vis deux.
Et de mes sept péchés morteux
Il faut bien que m'en supportez:
Sur moi je les ai trop portés;

Je les mets bas avec mon jacques.
J'eusse attendu jusques à Pâques.
Mais voici un avancement.
Et du premier Commandement
De la Loi, qui dit : « Qu'on doit croire
(Non pas en l'air, quand on va boire,
Cela s'entend) en un seul Dieu »,
Jamais ne me trouvai en lieu
Où j'y crusse mieux qu'à cette heure;
Mais qu'à ce besoin me secueure !

(A l'épouvantail.)

Ne tirez pas ! Je ne m'enfuis !

(A part.)

Hélas ! je suis mort, ou je suis...
Je suis aussi simple, aussi coi
Comme une pucelle car, quoi
Dit le second Commandement ?
Qu'on ne jure Dieu vainement.
Non ai-je en vain, mais très ferme,
Ainsi que fait un bon gendarme :
Car il n'est rien craint s'il ne jure.
Le tiers nous enjoint et procure,
Et avertit et admoneste,
Que l' doit bien garder la fête,
Autant en hiver qu'en été :
J'ai toujours fait volontiers fête;
De ce ne mentirais-je point.
Le quatrième nous enjoint,
Qu'on doit honorer père et mère :
J'ai toujours honoré mon père,

En moi connaissant gentilhomme
De son côté, combien qu'en somme
Sois vilain et de vilenaille.

(*A l'épouvantail.*)

Et, pour Dieu, mon ami, que j'aille
Jusques *Amen;* miséricorde!
Relevez un peu votre corde?
Ferez que le trait ne me blesse?

(*A part.*)

Item, morbleu! je me confesse
Du cinquième, séquentement:
Défend-il pas expressément
Que nul si ne soit pas meurtrier?

(*A l'épouvantail*).

Las! Seigneur l'arbalétrier,
Gardez bien ce Commandement;
Quant à moi, par mon sacrement,
Meurtre ne fis onc, qu'en poulaille.

(*A part.*)

L'autre Commandement nous baille
Qu'on vole rien; ce ne fis oncque:
Car en lieu, n'en place quelconque,
Je n'eus loisir de rien voler.
J'ai assez à qui ressembler.
En ce point, je n'ai point méfait,
Car si l'on m'eut pris sur le fait,
Dieu sait comme il me fut échu!

(*L'épouvantail tombe à terre.*)

Las! monseigneur! vous êtes chu!...

Jésus! et qui vous a bouté?
Dites, si n'ai-je pas été
Vraiment, ou le diable m'emporte,
Au cas, dites? Je m'en rapporte
A tous ceux qui sont cy, beau sire,
Afin que ne veuillez pas dire
Que c'est demain ou pour demain.
Au fort, donnez-moi votre main,
Je vous aiderai à lever.
Mais ne me veuillez pas gréver,
J'ai pitié de votre fortune.

(*Il s'aperçoit que l'épouvantail n'est pas un homme.*)

Par le corps bleu! J'en ai pour une!
Il n'a pied ni main; il ne hobe,
Par le corps bleu! c'est une robe
Pleine, de quoi? Chair Dieu! de paille!
Qu'est ceci, morbleu! on se raille,
Ce cuidais-je, des gens de guerre...
Que la fièvre quartaine serre
Celui qui vous a mis ici!
Je le ferai le plus marri,
Par la vertu bleu! qu'il fut oncques.
Se moque-t-on de moi, quelconques?
Et ce n'est, j'adjure saint Pierre!
Qu'épouvantail de chenevière,
Que le vent a ci abattu!...
La morbleu! Vous serez battu,
Tout au travers, de cette épée.
Quand la robe serait coupée,
Ce serait un très grand dommage.
Je vous emporterai pour gage,

Toutefois, après tout hutin,
Au fort, ce sera mon butin,
Que je rapporte de la guerre.
On s'est bien raillé de toi, Pierre,
La Chair Dieu sainte et bénite!
Vous eussiez eu l'assaut bien vite,
Si j'eusse su votre prouesse :
Vous eussiez tôt eu la renverse,
Voire, quelque peur que j'en eusse.
Or plût à Jésus que je fusse
Avec ceci en ma maison!...
Qu'il pèse! Mangé à foison
De paille : elle chet par derrière.
C'est peine pour la chambrière,
De la porter hors de ce lieu.

(*Au public.*)

Seigneurs, je vous commande à Dieu;
Et si l'on vous vient demander
Qu'est devenu le Franc Archer,
Dites qu'il n'est pas mort encor
Et qu'il emporte dague et cor
Et reviendra par cy, de brief.
Adieu; vais toucher mon relief.

(*Il sort.*)

DIALOGUE

DE MESSIEURS DE MALLEPAYE
ET DE BAILLEVENT

DIALOGUE

DE MESSIEURS DE MALLEPAYE ET DE BAILLEVENT

MALLEPAYE.

Hé! monsieur de Baillevent?

BAILLEVENT.

Quoi
De neuf?

MALLEPAYE.

On nous tient en l'aboi,
Comme dépourvus, malheureux.

BAILLEVENT.

Si j'avais autant que je doi,
Sangbleu! je serais chez le Roi,
Un page après moi!

MALLEPAYE.

Voire deux!

BAILLEVENT.

Nous sommes francs...

MAILLEPAYE.

Aventureux...

BAILLEVENT.

Riches...

MALLEPAYE.

Bien aisés...

BAILLEVENT.

Plantureux...

MALLEPAYE.

Voire, de souhaits.

BAILLEVENT.

C'est assez !

MALLEPAYE.

Gentilshommes...

BAILLEVENT.

Hardis...

MALLEPAYE.

Et preux...

BAILLEVENT.

Par l'huis.

MALLEPAYE.

Du joli Souffreteux
Héritiers.

BAILLEVENT.

De gages cassés.

MALLEPAYE.

Nous sommes, puis trois ans passés,
Si minces !

BAILLEVENT.

Si mal compassés.

MALLEPAYE.

Si simples !

BAILLEVENT.

Légers comme vent.

MALLEPAYE.

Si ébaudis.

BAILLEVENT.

Si mal pansés,
De donner pour Dieu dispensés,
Car nous jeûnons assez souvent.

MALLEPAYE.

Hée ! monsieur de Baillevent,
Qui peut trouver, sous quelqu'amant,
Deux ou trois mille écus, quel proie !

BAILLEVENT.

Nous ferions bruit.

MALLEPAYE.

Totalement.

BAILLEVENT.

Le quartier en vaut l'arpent,

Pardieu ! monsieur de Mallepaye.

MALLEPAYE.

J'écris contre ces murs.

BAILLEVENT.

Je raye.

Puis de charbon et puis de craie.

MALLEPAYE.

Je raille.

BAILLEVENT.

Je fais chère à tous.

MALLEPAYE.

Nous avons beau coucher en raie,
L'oreille au vent, la gueule baye,
On ne fait pas pourchas de nous.

BAILLEVENT.

Hélas! serons-nous jamais saouls !

MALLEPAYE.

Il ne faut que deux ou trois coups
Pour nous remonter.

BAILLEVENT.

Doux.

MALLEPAYE.

Droits.

BAILLEVENT.

Drus.

MALLEPAYE.

Pour fringuer.

BAILLEVENT.

Pour porter le houx.

MALLEPAYE.

Gens...

BAILLEVENT.

A dire : D'où venez-vous?

MALLEPAYE.

Francs.

BAILLEVENT.

Fins.

MALLEPAYE.

Froids.

BAILLEVENT.

Forts.

MALLEPAYE.

Grands.

BAILLEVENT.

Gros.

MALLEPAYE.

Ecrus.

BAILLEVENT.

Des sergents sommes tous recrus,
Et si n'avons nuls biens accrus!

MALLEPAYE.

Nous devons !

BAILLEVENT.

On nous doit ?

MALLEPAYE.

Fourrage.

BAILLEVENT.

Entretenus...

MALLEPAYE.

Comme pouacreux.

BAILLEVENT.

Jurons, sangbleu ! nous serons crus.
Arrière, piétons de village !

MALLEPAYE.

Ne suis-je pas beau personnage ?

BAILLEVENT.

J'ai train de seigneur.

MALLEPAYE.

Pas de sage.

BAILLEVENT.

Reluisant.

MALLEPAYE.

Comme bel alun.

BAILLEVENT.

Pathelin en main...

MALLEPAYE.

Dire rage!

BAILLEVENT.

Et par la morbleu! c'est dommage
Que ne mettons vilains à run!

MALLEPAYE.

Hé! cinq cents écus!

BAILLEVENT.

C'est aigrun.

MALLEPAYE.

Quand j'en ai, j'en offre à chacun,
Et suis bien aise quand j'en prête.

BAILLEVENT.

Mes rentes sont sur le commun.

MALLEPAYE.

Mais pauvres gens n'en ont pas un!

BAILLEVENT.

J'y romprais pour néant la tête!

MALLEPAYE.

S'il pouvait venir quelqu'enquête,
Quelque mandement ou requête
Ou quelque bonne commission!

BAILLEVENT.

Mais, en quelque banquet honnête,
Faire accroire à cet ou à cette
La Pragmatique Sanction!

MALLEPAYE.

Et si elle y croit?

BAILLEVENT.

Promission.

MALLEPAYE.

Si elle promet?

BAILLEVENT.

Monition.

MALLEPAYE.

Si on l'admoneste?

BAILLEVENT.

Qu'on marchande!

MALLEPAYE.

Si on fait marché?

BAILLEVENT.

Fruiction.

MALLEPAYE.

Si on profite?

BAILLEVENT.

La Pétition
En forme de belle demande
D'un beau cent écus.

MALLEPAYE.

Quelle viande!

BAILLEVENT.

Qui l'aurait, quand on la demande.
On ferait...

MALLEPAYE.

Quoi?

BAILLEVENT.

Feu...

MALLEPAYE.

Saint Jean, voire!

BAILLEVENT.

On taxerait bien grosse amende
Sur le fait de cette demande,
Si j'en quittais le pétitoire.

MALLEPAYE.

Quel bien!

BAILLEVENT.

Quel heur!

MALLEPAYE.

Quel accessoire!

BAILLEVENT.

Je me rafraîchis la mémoire
Quand il m'en souvient.

MALLEPAYE.

Quel plaisir!

BAILLEVENT.

S'on nous baillait, par inventoire
Deux mille écus en une armoire,
Ils n'auraient garde d'y moisir?

MALLEPAYE.

Qui peut prendre!

BAILLEVENT.

Qui peut choisir!

MALLEPAYE.

Gagner!

BAILLEVENT.

Épargner!

MALLEPAYE.

Se saisir!
Nous serions partout bien venus.

BAILLEVENT.

Un songe!

MALLEPAYE.

Mais quel?

BAILLEVENT.

De plaisir.

MALLEPAYE.

Nous prendrons si bien le loisir
De compter... ne sais quand, écus!

BAILLEVENT.

Nous sommes bien entretenus...

MALLEPAYE.

Aimés...

BAILLEVENT.

Portés...

MALLEPAYE.

Et soutenus...

BAILLEVENT.

De nos parents?

MALLEPAYE.

De bonne race.

BAILLEVENT.

Rentes assez et revenus;
Et s'à présent n'en avons nuls,
Ce n'est que malheur qui nous chasse.

MALLEPAYE.

Je n'en rends compte.

BAILLEVENT.

Je raimasse!...

MALLEPAYE.

Je volle, par coups!

BAILLEVENT.

Je tracasse
Puis au poil, et puis à la à plume.

MALLEPAYE.

Je gaudis et si je rimasse.
Que voulez-vous? Il ne tient qu'à ce
Que je ne l'ai pas de coutume

BAILLEVENT.

D'honneur assez.

MALLEPAYE.

Chacun en hume.

BAILLEVENT.

J'éteins le feu.

MALLEPAYE.

Moi, je l'allume.

BAILLEVENT.

Je m'ébats.

MALLEPAYE.

Je passe mon deuil.

BAILLEVENT.

Le plus souvent, quand je me fume,
Je battrais comme fer d'enclume
Si je ne me trouvais tout seul.

MALLEPAYE.

Je ris.

BAILLEVENT.

Je bave sur mon seuil.

MALLEPAYE.

Je donne à quelqu'une un clin d'œil.

BAILLEVENT.

Je m'ébats à je ne sais quoi.

MALLEPAYE.

J'entretiens!

BAILLEVENT.

Je fais bel accueil.

MALLEPAYE.

On me fàit tout ce que je veuil,
Quand nous sommes mon page et moi.

BAILLEVENT.

Je ne demande qu'avoir...

MALLEPAYE.

Quoi ?

BAILLEVENT.

Belle amie, et vivre à requoi,
Faire toujours bonne entreprise,
Belles armes, loyal au Roi.

MALLEPAYE.

Mais, trois poux rempants en aboi,
Pour le gibier de la chemise.

BAILLEVENT.

Je porterais, pour ma devise,
La marguerite en or assise
Et le houx partout étendu.

MALLEPAYE.

Votre cri, quel ?

BAILLEVENT.

« Nouvelle guise. »

MALLEPAYE.

Rien en recette, tout en mise,
Et toute somme, item, perdu.

BAILLEVENT.

Je vous ferais, au résidu,
Gorgias sur le haut verdu,
Le bel estomac d'alouette.

MALLEPAYE.

Robe?

BAILLEVENT.

De gris blanc, gris perdu.

MALLEPAYE.

Bien emprunté et mal rendu.

BAILLEVENT.

Payé d'une belle étiquette.

MALLEPAYE.

Puis, la chaîne d'or, la baguette,
Le lacq de soie, la cornette?

BAILLEVENT.

De velours.

MALLEPAYE.

C'est bel affiquet.

BAILLEVENT.

Quand nous aurions fait notre emplette,
La porte serait bien étroite,
Si ne passions jusqu'au tiquet.

MALLEPAYE.

Net et bel.

BAILLEVENT.

Rengorgé.

MALLEPAYE.

Frisquet.

BAILLEVENT.

De vert?

MALLEPAYE.

Toujours quelque bouquet.

BAILLEVENT.

Selon la saison de l'année.

MALLEPAYE.

Et le page?

BAILLEVENT.

Quelque laquet.

MALLEPAYE.

S'il vient, par hasard un banquet?

BAILLEVENT.

Le prendre entre bond et volée.

MALLEPAYE.

Aux survenants?

BAILLEVENT.

Chère mêlée.

MALLEPAYE.

Aux pauvres dupes?

BAILLEVENT.

La havée.

MALLEPAYE.

Et aux rustres?

BAILLEVENT.

Le Jobelin.

MALLEPAYE.

Aux mignons de cour?

BAILLEVENT.

L'accolée.

MALLEPAYE.

A nos pareils?

BAILLEVENT.

La risée.

MALLEPAYE.

Aux ouvriers?

BAILLEVENT.

Le Pathelin.

MALLEPAYE.

L'entretenir?

BAILLEVENT.

Damoiselin.

MALLEPAYE.

Et saluer?

BAILLEVENT.

Bas comme lin.

MALLEPAYE.

Et deviser?

BAILLEVENT.

Mots tous nouveaux.
Pour contenter le féminin,
Nous ferions plus d'un Esclin,
Qu'un autre de quinze Royaux.

MALLEPAYE.

Hé! cœurs joyeux!

BAILLEVENT.

Hé! cœurs loyaux!

MALLEPAYE.

Prêts!

BAILLEVENT.

Pris!

MALLEPAYE.

Prompts!

BAILLEVENT.

Preux!

MALLEPAYE.

Espéciaux!

BAILLEVENT.

Aimés!

MALLEPAYE.

Supportés!

BAILLEVENT.

Bien reçus !

MALLEPAYE.

Nous devrions passer aux sceaux
Envers les officiers royaux,
Comme messieurs les dépourvus.

BAILLEVENT.

De connaissance bien pourvus
Et de sagesse.

MALLEPAYE.

On nous a vus
Si gentils et si francs.

BAILLEVENT.

Si doux.

MALLEPAYE.

Hélas ! cent écus nous sont dus.

BAILLEVENT.

Au fort, si nous les eussions eus,
On en tint plus compte de nous.

MALLEPAYE.

Nous avons fait plaisir à tous.

BAILLEVENT.

Chère à dire : « D'où venez-vous ? »

MALLEPAYE.

Émerillonnés.

BAILLEVENT.

Avenants.

MALLEPAYE.

Cent écus, et juger des coups!
On aurait beau mettre aux deux bouts,
Si ne nous tenions des gagnants.

BAILLEVENT.

Nous sommes deux si beaux galans.

MALLEPAYE.

Fringants.

BAILLEVENT.

Bruyants.

MALLEPAYE.

Allants.

BAILLEVENT.

Parlants.

MALLEPAYE.

Émus de franche volonté.

BAILLEVENT.

Agés de sens.

MALLEPAYE.

Et jeunes d'ans.

BAILLEVENT.

Bien gais.

MALLEPAYE.

Et assez récréants.

BAILLEVENT.

Pauvres d'argent.

MALLEPAYE.

Prou de santé.

BAILLEVENT.

Chacun de nous est habité.

MALLEPAYE.

Maison à Paris.

BAILLEVENT.

Bien monté.
Aussi bien aux champs qu'en la ville.

MALLEPAYE.

Il y a cette malheurté
Que, de l'argent qu'avons prêté,
Nous n'en aurons ni croix ni pile,

BAILLEVENT.

Où sont les cent et deux cent mille
Écus que nous avions en pile,
Quand chacun avait bien du sien?

MALLEPAYE.

Au fort, si nous n'en avons mille
Nous sommes, selon l'Évangile,
Des bienheureux du temps ancien.

BAILLEVENT.

J'aimasse mieux qu'il n'en fût rien.

MALLEPAYE.

Trouvons-en par quelque moyen?

BAILLEVENT.

Qu'en a à présent?

MALLEPAYE.

Je ne sais.

BAILLEVENT.

Hé! un engin parisien!

MALLEPAYE.

Art Lombard!

BAILLEVENT.

Franc praticien,
Pour faire à présent un essai!

MALLEPAYE.

Je vis le temps que j'avançai
L'argent de chose et adressai
Tel et tel et tel bénéfice.

BAILLEVENT.

Et, pour moi, quand je compassai
Monseigneur tel, et pourchassai
Moi-même, tout seul, son office.

MALLEPAYE.

J'étais toujours à tous propice;
Mais je crains...

BAILLEVENT.

Et quoi?

MALLEPAYE.

Qu'avarice
Nous surprit, si devenions riches.

BAILLEVENT.

Riches! Quoi? Cette fausse lice,
Pauvreté, nous tient en sa lice.

MALLEPAYE.

C'est ce qui nous fait être chiches.

BAILLEVENT.

Nous sommes légers.

MALLEPAYE.

Comme biches.

BAILLEVENT.

Rebondis...

MALLEPAYE.

Comme belles miches.

BAILLEVENT.

Et fraisés?

MALLEPAYE.

Comme beaux ognons.

BAILLEVENT.

Aussi cutelés?

MALLEPAYE.

Comme chiches.

BAILLEVENT.

Aventureux?

MALLEPAYE.

Comme Suisses
A Nancy, sur les Bourguignons.

BAILLEVENT.

Entre les galants?

MALLEPAYE.

Compagnons.

BAILLEVENT.

Entre les gorgias?

MALLEPAYE.

Mignons.

BAILLEVENT.

Entre gens d'armes?

MALLEPAYE.

Courageux.

BAILLEVENT.

S'on barguigne?

MALLEPAYE.

Nous barguignons.

BAILLEVENT.

Heureux?

MALLEPAYE.

Comme beaux champignons
Mis bas en un jour ou en deux.

BAILLEVENT.

Nous sommes les aventureux
Dépourvus...

MALLEPAYE.

D'argent.

BAILLEVENT.

Plantureux...

MALLEPAYE.

De nouvelles plaisantes ?

BAILLEVENT.

Tant...

MALLEPAYE.

Pour servir princes ?

BAILLEVENT.

Curieux.

MALLEPAYE.

Et pour les mignons ?

BAILLEVENT.

Gracieux.

MALLEPAYE.

Et pour le commun ?

BAILLEVENT.

Tant à tant.

MALLEPAYE.

Hé! Monsieur de Baillevent,
Quand reviendra-t-il le bon temps?

BAILLEVENT.

Quand chacun aura ses souhaits.

MALLEPAYE.

Cent mille écus argent comptant,
Sur ma foi, je serais content
Qu'on ne parlât plus que de paix.

BAILLEVENT.

Nous sommes si francs!

MALLEPAYE.

Si parfaits!

BAILLEVENT.

Si savants!

MALLEPAYE.

Si cauts en nos faits!

BAILLEVENT.

Si bien nés!

MALLEPAYE.

Si preux!

BAILLEVENT.

Si hardis!

MALLEPAYE.

Sages !

BAILLEVENT.

Subtils !

MALLEPAYE.

Avisés !

BAILLEVENT.

Mais
Faute d'argent, et les grands prêts...

MALLEPAYE.

Nous ont un peu appaillardis.

BAILLEVENT.

Abandonnés.

MALLEPAYE.

Tels liards Hardis.

BAILLEVENT.

Requis...

MALLEPAYE.

Comme les gras mardis.

BAILLEVENT.

Et fiers...

MALLEPAYE.

Comme un beau pet en bain.

BAILLEVENT.

J'ai deuil que vieux vilains, ternis,
Soient d'or et d'argent si garnis,
Et mignons en ont tant besoin !

MALLEPAYE.

Nous avons froid.

BAILLEVENT.

Chaud.

MALLEPAYE.

Faim.

BAILLEVENT.

Soif.

MALLEPAYE.

Soin.

BAILLEVENT.

Nous tracassons.

MALLEPAYE.

Ça.

BAILLEVENT.

Là.

MALLEPAYE.

Près.

BAILLEVENT.

Loin.

MALLEPAYE.

Sans profit.

BAILLEVENT.

Sans quelque avantage.

MALLEPAYE.

S'on nous donnait fonds, or au poing,
Nous serions pour faire à un coin
Notre profit d'autrui dommage.
Avez-vous toujours l'héritage
De Baillevent ?

BAILLEVENT.

Oui.

MALLEPAYE.

J'enrage
Qu'en Mallepaye n'a vins, blés, grains !

BAILLEVENT.

Cent francs de rente et un fromage,
Vous m'orriez dire, de courage :
Vive le Roi !

MALLEPAYE.

Ronflez, vilains !

BAILLEVENT.

Qui a le vent ?

MALLEPAYE.

Joyeux mondains.

BAILLEVENT.

Gré de dames?

MALLEPAYE.

Amoureux craints.

BAILLEVENT.

Et l'argent, qui?

MALLEPAYE.

Qui plus embourse.

BAILLEVENT.

Qu'est-ce, d'entre nous, courtisains?

MALLEPAYE.

Nous prenons écus par douzains,
Franchement, et bourse pour bourse.

BAILLEVENT.

Ha! monseigneur!

MALLEPAYE.

Sang bleu! la mouste
M'a trop coûté.

BAILLEVENT.

Et pourquoi?

MALLEPAYE.

Pour ce.

BAILLEVENT.

Hai! Hai! Tout est mal compassé.

MALLEPAYE.

Comment?

BAILLEVENT.

On ne joue plus du pouce.

MALLEPAYE.

Qui ne tire?

BAILLEVENT.

Qui? Hé! la trousse.
Autant vaudrait un arc cassé.

MALLEPAYE.

Monsieur mon père eut amassé
Plus d'écus qu'on eût entassé
En un hôpital de vermine.

BAILLEVENT.

Mais nous avons si bien sassé,
Le sang bleu! que tout est passé,
Gros et menu, par l'étamine.

MALLEPAYE.

Si vient guerre, mort ou famine
(Dont Dieu nous gard'!) quel train, quel mine
Ferons-nous pour gagner le brout?

BAILLEVENT.

Quant à moi, je me détermine
D'entrer chez voisin et voisine
Et d'aller voir si le pot bout.

MALLEPAYE.

Mais regardons, à peu de coût,
Quel train nous viendrait mieux à goût
Pour amasser biens et honneurs?

BAILLEVENT.

Le meilleur est prendre partout.

MALLEPAYE.

De rendre, quoi?

BAILLEVENT.

On s'en absout,
Pour cinq sous, à ces pardonneurs.

MALLEPAYE.

Allons servir quelques seigneurs.

BAILLEVENT.

Aucuns sont si petits d'honneurs
Qu'on n'y a que peine et méchance!

MALLEPAYE.

Et profit, quel?

BAILLEVENT.

Selon les heurs.
Mais entre nous, fins estradeurs,
Jl nous faut éplucher la chance.

MALLEPAYE.

Servons marchands, pour la pitance,
Pour *fructus ventris*, pour la panse?

BAILLEVENT.

On y gagnerait ses dépens.

MALLEPAYE.

Et de foncer?

BAILLEVENT.

Bonne assurance,
Petite foi, large conscience;
Tu ne sais rien et y apprends.

MALLEPAYE.

De procès, quoi?

BAILLEVENT.

Si je m'y rends,
Je veux être mis sur les rangs,
S'ils ont argent, si je n'en croque.

MALLEPAYE.

Quels gens sont-ce?

BAILLEVENT.

Gros marchesens
Qui se font bien servir des gens;
Mais de payer, « quézez qui bloque! »

MALLEPAYE.

Officiers, quoi? C'est toute moque:
L'un pourchasse, l'autre déroque,
Et semble que tout soit pour eux.

BAILLEVENT.

Laissons-les là.

MALLEPAYE.

Ho ! je n'y tocque.
Il n'est point de pire défroque
Que de malheur à malheureux.

BAILLEVENT.

Pour dépourvus aventureux
Comme nous, encor c'est le mieux
De suivre l'ost et les gens d'armes.

MALLEPAYE.

En fuite, je suis courageux.

BAILLEVENT.

Et à frapper?

MALLEPAYE.

Je suis pitieux :
Je crains trop les coups pour les armes.

BAILLEVENT.

Servons donc Cordeliers ou Carmes
Et prenons leurs bissacs à fermes,
Car il n'y a pas grand débit.

MALLEPAYE.

Ils nous prêcheraient en beaux termes,
Et pleureroyent maintes lermes,
Devant que nous prissions l'habit.

BAILLEVENT.

Si en ce malheur et labit,
Nous mourions, par quelqu'acabit,
Ame n'y a qui bien nous fasse.

MALLEPAYE.

J'ai un vieux harnais qu'on fourbit,
Sur lequel je fonde un obit,
Et du surplus, Dieu le parfasse!

BAILLEVENT.

Hé! faut-il que fortune efface
Notre bon bruit?

MALLEPAYE.

Malheur nous chasse;
Mais il n'a nul bien, qui n'endure.

BAILLEVENT.

Prenons quelque train.

MALLEPAYE.

Suivons trace.

BAILLEVENT.

Nous traçons, et quelqu'un nous trace:
A loups ravis, grosse pâture.

MALLEPAYE.

Allons!

BAILLEVENT.

Mais où?

MALLEPAYE.

A l'aventure.

BAILLEVENT.

Qui nous admoneste?

MALLEPAYE.

Nature.

BAILLEVENT.

Pour aller?

MALLEPAYE.

Où on nous attend.

BAILLEVENT.

Par quel chemin?

MALLEPAYE.

Par soin ou cure.

BAILLEVENT.

Logés où?

MALLEPAYE.

Près de la clôture
De monseigneur d'Angoulevent.

BAILLEVENT.

Comment irons?

MALLEPAYE.

Jusqu'à Claqdent

. . . .

Et passerons par Mallepaye.

BAILLEVENT.

Bref, c'est le plus expédient
Que nous jetions la plume au vent.
Qui ne peut mordre, si aboye.

MALLEPAYE.

Où un franc courage s'employe
Il trouve à gagner.

BAILLEVENT.

Quérons proie.

MALLEPAYE.

Desquels serons-nous?

BAILLEVENT.

Des plus forts.

MALLEPAYE.

Il ne m'en chaut, mais que j'en aye;
Que la plume au vent on envoye!

BAILLEVENT.

Puis après?

MALLEPAYE.

Alors comme alors.

BAILLEVENT.

La plume au vent!

MALLEPAYE.

Sus!

BAILLEVENT.

Là!

MALLEPAYE.

Dehors!

BAILLEVENT.

Au haut et au loin.

MALLEPAYE.

Corps pour corps,
Je me tiendrai des mieux venus.

BAILLEVENT.

On n'ira point, quand serons morts,
Demander au roi les trésors
De messeigneurs les dépourvus.
La plume au vent!

MALLEPAYE.

Je le conclus,

. . . .

Pour les pauvres de cette année.

BAILLEVENT.

Ne demeurons plus si confus.

. . . .

Au grat! la terre est dégelée.

MALLEPAYE.

Allons, suivons quelque traînée.
Devant! votre fièvre est tremblée,
Car nous sommes tous étourdis.

BAILLEVENT.

Dieu donne aux riches bonne année!

MALLEPAYE.

Aux dépourvus grasse journée!

BAILLEVENT.

Et aux femmes pesants maris!

(Aux Écoutants)

Prenez en gré grands et petits.

POÉSIES

ATTRIBUÉES A VILLON

POÉSIES
ATTRIBUÉES A VILLON

—

BALLADE
DE DÉSESPÉRANCE AMOUREUSE

J'ai un arbre de la plante d'amours,
Enraciné en mon cœur proprement,
Qui ne porte fruits, sinon de dolours,
Feuilles d'ennui et fleurs d'encombrement;
Mais puisqu'il fut planté premièrement,
Il est tant crû, de racine et de branche,
Que son ombre, qui me porte nuisance,
Fait au-dessous toute joie sècher,
Et je ne puis, pour toute ma puissance,
Autre planter, ni celui arracher.

De si longtemps est arrosé de pleurs
Et de larmes tant douloureusement,
Et si n'en sont les fruits de rien meilleurs;
Je n'y trouve guère d'amandement.
Je les recueill' pourtant soigneusement.
C'est de mon cœur l'amère soutenance,
Qui trop mieux fut en friche ou en souffrance,
Que porter fruits qui le dussent blesser;
Mais pas ne veut l'amoureuse ordonnance,
Autre planter, ni celui arracher.

S'en ce printemps, que les feuilles et flours
Et arbrisseaux percent nouvellement,
Amour voulait moi faire ce secours,
Que les branches qui font empêchement,
Il retranchât du tout entièrement,
Pour y enter un rinceau de plaisance,
Il jetterait bourgeons de suffisance;
Joie en istrait, dont il n'est rien plus cher;
Et ne faudrait jà, par désespérance,
Autre planter, ni celui arracher.

ENVOI

Ma Princesse, ma première espérance,
Mon cœur vous sert en dure pénitence.
Faites le mal, qui l'étreint, retrancher,
Et ne souffrez en votre souvenance,
Autre planter, ni celui arracher.

BALLADE

Plaisant assez, et des biens de fortune
Un peu garni, me trouvai amoureux,
Voire si bien que, tant aimai fort une,
Que nuit et jour j'en étais langoureux.
Mais tant y a que je fus si heureux,
Que, moyennant vingt écus à la Rose,
Je fis cela que chacun bien suppose.
Alors je dis, connaissant ce passage :
« Au fait d'amours, babil est peu de chose;
Riche amoureux a toujours l'avantage. »

Or est ainsi que, durant ma pécune,
Je fus traité comme ami précieux;
Mais, tôt après, sans dire chose aucune,
Cette vilaine alla jeter les yeux
Sur un vieillard riche, mais chassieux,
Laid et hideux, trop plus qu'on ne propose.
Ce néanmoins, il en jouit sa pose;
Dont, moi confus, voyant un tel ouvrage,
Dessus ce texte allai bouter en glose :
Riche amoureux a toujours l'avantage.

Or elle a tort, car noise ni rancune
N'eut onc de moi. Tant lui fus gracieux,
Que, s'elle eut dit : « Donne-moi de la lune! »
J'eusse entrepris de monter jusqu'aux cieux;
Et, nonobstant, son corps tant vicieux
Au service de ce vieillard expose.
Dont, ce voyant, un Rondeau je compose,

Que lui transmets; mais, en peu de langage,
Me répond franc : « Pauvreté te dépose :
Riche amoureux a toujours l'avantage! »

ENVOI

Prince, tout bel, trop mieux parlant qu'Orose,
Si vous n'avez toujours bourse déclose,
Vous abusez : car Meung, docteur très sage,
Nous a décrit que, pour cueillir la rose,
Riche amoureux a toujours l'avantage.

RONDEL

Au plus offrant ma dame est mise
Et dernier enchérisseur.
Je ne sais si c'est par honneur,
Mais je n'en prise pas la guise.

Elle m'avait sa foi promise,
Mais je vois qu'elle a mis son cœur
Au plus offrant.

Et pour ce je quitte la prise
D'être nommé son serviteur,
Car donner me porte malheur.
Ainsi j'ai laissé l'entreprise
Au plus offrant.

BALLADE JOYEUSE

DES TAVERNIERS

D'UN jet de dard, d'une lance acérée,
D'un grand fauchard, d'une grosse massue,
D'une guisarme, d'une flèche ferrée,
D'un bracquemart, d'une hache émoulue,
D'un grand poignard et d'une bisaiguë,
D'un fort épieu et d'une saqueboute;
De mau brigands puissent trouver tel route
Que tous leurs corps fussent mis par monceaux
Le cœur fendu, déchiré par morceaux,
Le col coupé d'un bon branc aciérin,
Déchirés soient de truye et de pourceaux,
Les taverniers qui brouillent notre vin.

D'un arc turquois, d'une épée affilée
Aient les paillards la brouaille cousue,
De feu grégeois la perruque brûlée,
Et par tempête cervelle épendue,
Au grand gibet leur charogne pendue,
Et brèvement puissent mourir de goutte,
Ou je requiers et pry que l'on leur boute
Parmi leur corps force d'ardents barreaux;
Vifs écorchés des mains de dix bourreaux,
Et puis bouillir en huile le matin,
Démembrés soient à quatre grands chevaux,
Les taverniers qui brouillent notre vin.

D'un gros canon la tête escarbouillée,
Et de tonnerre accablés en la rue
Soient tous leurs corps, et leur chair déchirée,
De gros mâtins bien garnie et pourvue,
De forts éclairs puissent perdre la vue,
Neige et grésil toujours sur eux dégoutte,
Avecques ce ils aient la pluie toute
Sans que sur eux aient robes ni manteaux,
Leurs corps tranchés de dagues et couteaux,
Et puis traînés jusques en l'eau du Rhin;
Dérompus soient à quatre-vingts marteaux,
Les taverniers qui brouillent notre vin.

ENVOI

Prince, de Dieu soient maudits leurs boyaux;
Crever puissent par force de venin,
Ces faux larrons, maudits et déloyaux,
Les taverniers qui brouillent notre vin.

BALLADE

POUR UN PRISONNIER

S'EN mes maux me pusse éjouir
Tant que tristesse me fut joye
Par me doulouser et gémir,
Volontiers je me complaindroye;
Car, s'au plaisir Dieu, hors j'étoye
J'ai espoir qu'au temps advenir
A grand honneur venir pourroye
Une fois avant que mourir.

Pourtant, si j'eus moult à souffrir
Par fortune, dont je larmoye,
Et que n'ai pas pu obtenir
N'avoir ce que je prétendoye,
Au temps avenir je voudroye
Volontiers bon chemin tenir.
Pour acquérir honneur et joye
Une fois avant que mourir.

Sans plus loin exemple quérir,
Par moi-même juger pourroye
Que méchef nul ne peut fuir,
S'ainsi est qu'avenir luis doye.
C'est jeunesse qui tout dévoye;
Nul ne s'en doit trop ébahir.
Si juste n'est qui se fourvoye
Une fois avant que mourir.

ENVOI

Prince, s' aucun pouvoir avoye
Sur ceux qui me font ci tenir,
Volontiers, vengeance en prendroye
Une fois avant que mourir.

BALLADE

Qui en amours veut être heureux,
Faut tenir train de seigneurie,
Etre prompt et aventureux;
Quand vient à montrer l'armerie,

Porter drap d'or, orfèvrerie :
Car cela les dames estiment.
Tout sert, mais, par sainte Marie !
Il ne fait pas ce tour qui veut !

Je fus naguères amoureux
D'une dame cointe et jolie,
Qui me dit, en mots gracieux :
« Mon amour est en vous ravie,
Mais il faut qu'el' soit desservie
Par cinquante écus d'or, s'on peut. »
— Cinquante écus ! Bon gré, ma vie !
Il ne fait pas ce tour qui veut !

Alors lui donnai, sur les lieux
Où elle faisait l'endormie :
Quatre venues, de cœur joyeux,
Lui fis, en moins d'heure et demie.
Lors me dit, à voix épâmie :
« Encore un coup, le cœur me deult. »
— Encore un coup ! Hélas ! m'amie,
Il ne fait pas ce tour qui veut !

ENVOI

Prince d'amours, je te supplie,
Si plus ainsi elle m'acceult,
Que ma lance jamais ne plie :
Il ne fait pas ce tour qui veut.

LES REPUES FRANCHES

DE FRANÇOIS VILLON

ET DE SES COMPAGNONS

LES REPUES FRANCHES
DE FRANÇOIS VILLON
ET DE SES COMPAGNONS

L'ACTEUR

Vous qui cherchez les repues franches,
Tant jours ouvriers qui dimanches,
N'avez pas planté de monnoye
Afin que chacun de vous oye
Comment on les peut recouvrer,
Veuillez-vous au sermon trouver
Qui est écrit dedans ce livre.
Mettez tous peine de le lire
Entre vous, jeunes perrucats,
Procureurs, nouveaux avocats
Apprenant aux dépens d'autrui,
Venez-y tôt, sans nul estrif,
Clercs, de pratique diligents,
Qui connaissez si bien vos gens,

Sergents à pied et à cheval,
Venez-y d'amont et d'aval,
Les hoirs du défunt Pathelin,
Qui savez jargon jobelin,
Capitain' du Pont-à-Billon,
Tous les sujets Françoys Villon,
Soyez à ce coup réveillés!
Pas ne devez être oubliés,
Tous galants à pourpoints sans manches,
Qui ont besoin de repues franches,
Et tous ceux, tant hiver qu'été,
Qui en ont grand nécessité.
Venez! Vous apprendrez comment
Les maîtres, anciennement,
Savaient tous les tours de ce faire :
Messire Chacun Poicdenaire,
Qui de livres sait les usages,
Et veut lire tous les passages,
De celui en prit appétits;
Venez-y donc, grands et petits,
Car, de la science savoir,
Vous ne pourrez que mieux valoir.
Venez, chevaucheurs d'écurie,
Serviteurs de grand seigneurie,
Venez-y sans dilation,
. . . .
Tous gens sots et toutes gens sottes,
Venez-y, bigots et bigottes,
Venez-y, toutes Truppelines
Et Cordeliers et Jacobines,
Venez aussi, toutes prêtresses
Qui savez toutes les adresses

Des presbytères haut et bas;
Gardez que vous n'y faillez pas!
Venez, gorriers et gorrières,
Qui faites si bien les manières
Que c'est une chose terrible
Pour bien faire tout le possible;
Toutes manières de farceurs,
Anciens et jeunes moqueurs,
Venez-y tous, vrais maquereaux
De tous états, vieux et nouveaux,
Venez-y toutes, maquerelles,
Qui, par vos subtiles querelles,
Avez toujours en vos maisons
Pour avoir en toutes saisons,
Tant jours ouvriers que dimanches,
Souvent les bonnes repues franches.
Venez-y tous, bons pardonneurs,
Qui savez faire les honneurs,
Aux villages, de bons pâtés,
Avecques ces gras curatés,
Qui aiment bien votre venue,
Pour avoir la franche repue;
Afin que chacun d'eux exhorte
Les paroissiens, qu'on apporte
Des biens aux pardons de ce lieu,
Et qu'on fasse du bien pour Dieu.
Tant que le pardonneur s'en aille,
Le curé ne dépendra maille,
Et aura maître Jean Laurens
Fermement payé les dépens
Et quarte de vin simplement,
Au curé, à son partement.

De tout état, soit bas ou haut,
Venez-y ! qu'il n'y ait défaut !
Venez-y, varlets, chambrières,
Qui savez si bien les manières,
En disant mainte bonne bave,
D'avoir du meilleur de la cave,
Et puis joyeusement prêchez
Après que vos gens sont couchés.
Ceux qui cherchent banquets ou fêtes
Pour dire quelques chansonnettes
Afin d'attraper la repue,
Que chacun de vous se remue
D'y venir bien légèrement
Et vous pourrez ouïr comment
Un grand tas de bonnes commères
Savent bien trouver les manières
De faire leurs maris cocus.
Venez-y, et n'attendez plus,
Entre vous, prêtres sans séjour,
Qui dites deux messes par jour
A Saint-Innocent ou ailleurs,
Venez-y pour savoir plusieurs
Des passages et des adresses
De maintes petites finesses
Que l'on fait si facilement
Qu'advient, par faute d'argent,
En maint lieu, la franche repue.
Qui ne doit à nul être tue.
Partant, cil qui vue ne l'aura,
Paiera, et celui qui fera
De cette repue le présent,
De l'écot s'en ira exempt,

Moyennant qu'il montre ce livre :
Par ce moyen sera délivre;
En lieu où n'aura été vu
Il sera franchement repu,
Ainsi qu'on orrra plus à plein,
Qui de l'entendre prendra soin.

BALLADE DE L'ÉCOUTANT

Quand j'eus ouï faire ce mandement :
Qu'on semonait venir, de par l'Acteur,
Le dessusdit; j'ai pensé fermement
De moi trouver, et en pris l'aventure,
Comme celui qui, de droite nature,
Voulait de ce faire narration;
A celle fin qu'il en fut mention,
A un chacun, pour le temps avenir,
Qui s'entendent et ont intention
Que les repues les viendront secourir

Mais ce secours est d'anciennement
De tous repas le chef, et par droiture;
Pourquoi, aucuns, qui ont entendement,
Le trouvent bon, et autres n'en ont cure,
Et ne cherchent, tant que l'argent leur dure;
Mais font du leur si grand destruction,
Qu'ils en entrent en la subjection
De faire aux dents l'alchimie, sans faillir,
Attendant, pour toute production,
Que les repues les viendront secourir.

J'en ai connu, qui souvent largement
Donnaient à tous repues outre mesure,
Qui depuis ont continuellement
Servi le Pont-à-Billon, par droiture,
Dont la façon a été à maint dure,
En leur grand deuil et tribulation;
Mais lors n'avaient nulle rémission,
Combien que ce leur fit le cœur frémir,
Ils n'attendaient autre succession
Que les repues les viendront secourir.

ENVOI

Prince, pour ce que ne me puis tenir
Que de tels faits ne fasse mention,
Puisqu'à mon temps les ai vue advenir,
J'en veuil faire quelque narration,
Et écrire, sous la correction
Des Écoutants, afin d'en souvenir,
La présente nouvelle invention,
Que les repues les viendront secourir.

L'ACTEUR

Qui en a, il est bien venu;
Qui n'en a point, l'on n'en tient compte;
Cil qui en a est bien connu,
Cil qui n'en a point vit à honte.
Qui paye l'on exauce et monte
Jusqu'au tiers ciel, pour acquêter;
Son honneur tout autre surmonte,
Par force de bien acquêter.

Quand entendîmes les états
De tels dissimulations,
Connaissant les hauts et les bas,
Par toutes abréviations
Nous vinmes, sans sommations,
Aux champs, par bois et par taillis,
Pour connaître les fictions
Qui se font souvent à Paris.

Pource que chacun maintenait
Que c'était la ville du monde
Qui plus de peuple soutenait
Et où maint étranger abonde,
Pour la grande science profonde
Renommée en icelle ville :
Je partis, et veux qu'on me tonde,
S'a l'entrée avais croix ni pile.

Il était temps de se coucher,
Et ne savais où héberger;
D'un logis me vins approcher,
Savoir s'on m'y voudrait loger,
En disant : « Avez à manger? »
L'hôte me répondit : « Si ai. »
Lors lui priai, pour abréger :
« Apportez-le donc devant moi. »

Je fus servi passablement,
Selon mon état et ma sorte,
Et pensant, à par moi, comment
Je cheviroye avec l'hôte,

Je m'avise que, sous ma cotte,
Avais une épée qui bien tranche :
Je la lairrai, qu'on ne me l'òte,
En gage de la repue franche.

L'épée était toute d'acier,
Il ne s'en fallait que le fer;
Mais l'hôte la me fit mâchier,
Fourreau et tout, sans fricasser,
Puis, après, me convint penser
De repaître, si faim avoye;
Rien n'y eut valu le tencer :
De céans partis sans monnoye.

Lendemain, m'allai enquérant,
Pour encontrer Martin Gallant,
Droit en la Salle du Palais.
Rencontrai, pour mon premier mai,
Tout droit, sous la première porte,
Plusieurs mignons d'étrange sorte,
Que semblait bien, à leur habit,
Qu'ils fussent gens de grand acquit.
Lors vins pour entrer en la Salle :
L'un y monte, l'autre dévalle.
Là me promenai, de par Dieu,
Regardant l'état de ce lieu,
Et quand je l'eus bien regardée;
Tant plus la vois et plus m'agrée;
Je vis là tant de mirlifiques,
Tant d'hameçons et tant d'affiques
Pour attraper les plus huppés :
Les plus rouges y sont gruppés;

A l'un convient vendre sa terre;
Maint, sans sainctir, là se desserre,
Partie ou peu en demeurra
De tout ce que vaillant aura.
Cuidant détruire son voisin
De Poitou ou de Limousin,
Ou de quelqu'autre nation,
Maint en est en destruction,
Et faut, ains partir de léans,
Qu'ils fassent l'alchimie aux dents:
Ou emprunte, qui a crédit,
Tout ainsi que devant est dit.
Quand leur argent fort s'appetisse,
Lors leur est la repue propice,
Et lors cherchent, plus n'en doutez,
Haut et bas, et de tous côtés,
Comme on verra par démontrances
En ce traité des Repues franches.

Et, quand au regard de plusieurs
Autres repues, sont écrites
Afin qu'on prenne les meilleurs.
En lisant grandes ou petites,
Vous orrez maints moyens licites
Comment ils ont été happés,
Haut et bas, par bonnes conduites
De ceux qui les ont attrapés.

LA PREMIÈRE REPUE

DE VILLON ET DE SES COMPAGNONS

QUI n'a or, ni argent, ni gage,
Comment peut-il faire grand'chère?
Il faut qu'il vive d'avantage :
La façon en est coutumière.
Saurions-nous trouver la manière

. . . .

De tromper quelqu'un, pour repaître?
Qui le fera sera bon maître! »

Ainsi parlaient les compagnons
Du bon maître Françoys Villon,
Qui n'avaient vaillant deux ognons
Tentes, tapis ni pavillon.
Il leur dit : « Ne nous soucions,
Car, aujourd'hui, sans nul défaut,
Pain, vin et viande, à grand foison,
Aurez, avec du rôt tout chaud. »

LA MANIÈRE D'AVOIR DU POISSON

ADONCQUES il leur demanda
Quelles viandes voulaient mâcher :
L'un de bon poisson souhaita;
L'autre demanda de la chair.

Maître Françoys, ce bon archer,
Leur dit : « Ne vous en souciez;
Il vous faut vos pourpoints lâcher,
Car nous aurons viandes assez. »

Lors partit de ses compagnons,
Et vint à la Poissonnerie,
Et les laissa delà les ponts,
Quasi pleins de mélancolie.
Il marchanda, à chère lye,
Un panier tout plein de poisson,
Et semblait, je vous certifie,
Qu'il fut homme de grand façon.

Maître Françoys fut diligent
D'acheter, non pas de payer,
Et dit qu'il baillerait l'argent
Tout comptant, au porte-panier.
Ils partent sans plus plaidoyer,
Et passèrent par Notre-Dame,
Là, où il vit le Penancier,
Qui confessait homme ou bien femme.

Quand il le vit, à peu de plait,
Il lui dit : « Monsieur, je vous prie
Que vous dépêchiez, s'il vous plaît,
Mon neveu; car je vous affie
Qu'il est en folle rêverie :
Vers Dieu il est fort négligent;
Il est en tel mercantorie
Qu'il ne parle rien que d'argent. »

— « Vraiment, ce dit le Penancier
Très volontiers on le fera. »
Maître Françoys prit le panier
Et dit : « Mon ami, venez ça?
Voilà qui vous dépêchera,
Incontinent qu'il aura fait. »
Adonc maître Françoys s'en va,
Avec le panier, en effet.

Quand le Penancier eut parfait
De confesser la créature,
Gagne-denier, par dit parfait,
Accourut vers lui bonne allure,
Disant : « Monsieur, je vous assure,
S'il vous plaisait prendre loisir
De me dépêcher à cette heure,
Vous me feriez un grand plaisir. »

— « Je le veuil bien, en vérité,
Dit le Penancier, par ma foi!
Or, dites *Benedicite,*
Et puis je vous confesserai,
Et, en après, vous absoudrai
Ainsi comme je dois le faire,
Puis, pénitence vous baulderai,
Qui vous sera bien nécessaire. »

— « Quel confesser! dit le pauvre homme:
Fus-je pas à Pâques absous?
Que bon gré saint Pierre de Rome!
Je demande cinquante sous.

Qu'est-ce ci? A qui sommes-nous?
Ma maîtresse est bien affairée!
A coup, à coup, dépêchez-vous,
Payez mon panier de marée. »

— « Ha! mon ami, ce n'est pas jeu,
Dit le Penancier, sûrement :
Il vous faut bien penser à Dieu
Et le supplier humblement. »
— « Que bon gré en ait mon serment!
Dit cet homme, sans contredit,
Dépêchez-moi légèrement
Ainsi que ce seigneur a dit. »

Adonc le Penancier vit bien
Qu'il y eut quelque tromperie;
Quand il entendit le moyen,
Il connut bien la joncherie.
Le pauvre homme, je vous affie,
Ne prisa pas bien la façon,
Car il n'eut, je vous certifie,
Or ni argent de son poisson.

Maître Françoys, par son blason,
Trouva la façon et manière
D'avoir marée à grand foison
Pour gaudir et faire grand'chère.
C'était la mère nourricière
De ceux qui n'avaient point d'argent;
A tromper devant et derrière,
Était un homme diligent.

LA MANIÈRE D'AVOIR DES TRIPES

QUE fit-il? A bien peu de plet,
S'avisa de grand' joncherie :
Il fit laver le cu bien net
A un galant, je vous affie,
Disant : Il convient qu'on épie :
Quand sera devant la tripière,
Montre ton cu par raillerie,
Puis, après, nous ferons grand'chère. »

Le compagnon ne faillit pas,
Foi que dois Saint Remy de Rains!
A Petit-Pont vint par compas,
Son cu découvrit jusqu'aux reins.
Quand maître Françoys vit ce train,
Dieu sait s'il fit piteuses lippes,
Car il tenait entre ses mains
Du foie, du poumon et des tripes.

Comme s'il fut plein de dépit,
Et courroucé amèrement,
Il haussa la main un petit
Et le frappa bien rudement
Des tripes, par le fondement,
Puis, sans faire plus long caquet,
Les voulut tout incontinent
Remettre dedans le baquet.

La tripière fut courroucée
Et ne les voulut pas reprendre.

Maître Françoys, sans demeurée,
S'en alla sans compte lui rendre.
Par ainsi, vous pouvez entendre
Qu'ils eurent tripes et poisson,
Mais après, il faut du pain tendre,
Pour ce dîner à grand façon.

LA MANIÈRE D'AVOIR DU PAIN

Il s'en vint chez un boulanger,
Afin de mieux fournir son train,
Contrefaisant de l'écuyer
Ou maître d'hôtel, pour certain,
Et commanda que, tout soudain,
Ci pris, ci mis, on chapelat
Cinq ou six douzaines de pain
Et que bien tôt on se hâtat.

Quand la moitié fut chapelé,
En une hotte le fit mettre,
Comme s'il fut de près hâté,
Il pria et requit au maître
Qu'aucun se voulut entremettre
D'apporter, après lui courant,
Le pain chapelé en son être,
Tandis qu'on fit le demeurant.

Le varlet le mit sur son col;
Après maître Francoys le porte,
Et arriva, soit dur ou mol,
Emprès une grand vieille porte.

Le varlet déchargea sa hotte
Et fut renvoyé tout courant,
Hâtivement traînant sa botte,
Pour requérir le demeurant.

Maître Françoys, sans contredit,
N'attendit pas la revenue.
Il eut du pain, par son édit,
Pour fournir sa franche repue.
Le boulanger, sans attendue,
Revint, mais ne le trouva point.
Son maître, de deuil, en tressue,
Qu'on l'avait trompé en ce point.

LA MANIÈRE D'AVOIR DU VIN

Après qu'il fut fourni de vivres,
Il faut bien avoir la mémoire
Que, s'ils voulaient ce jour être ivres,
Il fallait qu'ils eussent à boire.
Maître Francoys, devez le croire,
Emprunta deux grands brocs de bois,
Disant qu'il était nécessaire
D'avoir du vin par ambagois.

L'un fit emplir de belle eau claire,
Et vint à la *Pomme de Pin,*
Avec ses deux brocs sans renchère,
Demandant s'ils avaient bon vin,

Et qu'on lui emplît du plus fin
Mais qu'il fut blanc et amoureux.
On lui emplit, pour faire fin,
D'un très bon vin blanc de Bagneux.

Maître Francoys prit les deux brocs,
L'un emprès l'autre les bouta :
Incontinent, par bon propos,
Sans se hâter, il demanda
Au varlet : « Quel vin est-ce là? »
Il lui dit : « Vin blanc de Bagneux.
— « Otez, ôtez, ôtez cela,
Car, par ma foi, point je n'en veux.

Qu'est ceci? Etes-vous béjaune?
Videz-moi mon broc vitement.
Je demande du vin de Beaune,
Qui soit bon et non autrement. »
Et, en parlant subtilement
Le broc qui était d'eau tout plein
Contre l'autre légèrement
Lui changea, à pur et à plain.

Par ce point, ils eurent du vin
Par fine force de tromper,
Sans aller parler au devin;
Ils repurent, pair ou non pair.
Mais le beau jeu fut au souper,
Car maître Françoys, à bref mot,
Leur dit : « Je me veuil occuper
Qu'aujourd'hui mangerons du rôt. »

LA MANIÈRE D'AVOIR DU ROT

Il fut appointé qu'il irait
Devant l'étal d'un rôtisseur
Et de la chair marchanderait,
Contrefaisant le gaudisseur,
Et, pour trouver moyen meilleur,
Feignant que point on ne se joue,
Il viendrait un entrepreneur
Qui lui baillerait sur la joue.

Il vint à la rôtisserie,
En marchandant de la viande;
L'autre vint, de chère marrie :
« Qu'est-ce que ce paillard demande? »
Lui baillant une buffe grande,
Et lui disant mainte reproche.
Quand il vit qu'il eut cette offrande
Empogna du rôt pleine broche.

Celui qui bailla le soufflet
Fuit bientôt et à mots exprès.
Maître Francoys, sans plus de plet,
Avec son rôt, courut après.
Ainsi, sans faire long procès,
Ils repurent, de cœur dévôt,
Et eurent, par leur grand excès,
Pain, vin, chair, et poisson, et rôt.

Et pour la première repue,
Dont après sera mention,
Bien digne d'être retenue
Et mise en révélation,

Et pourtant, sous correction,
Afin que l'on en parle encore,
Comme nouvelle invention,
Redigé sera par mémoire.

LA DEUXIÈME REPUE
DE L'ÉPIDÉMIE

Or advint, de coup d'aventure,
Que les suppôts devant nommés
Ne cherchaient rien que par droiture,
En richesse gens renommés.
Un jour qu'ils étaient affamés,
En la porte d'un bon logis
Virent entrer, sans être armés,
Ambassadeurs de loin pays.

Si pensèrent entre eux comment
Ils pourraient, pour l'heure, repaître,
Et, selon leur entendement,
L'un d'iceux s'approcha du maître
D'hôtel, et se fit aconnaître,
Disant qu'il lui enseignerait
Le haut, le bas marché, pour être
Par lui conduit, s'il lui plaisait.

Je crois bien que monsieur le maître,
Qui du bas métier était tendre,
Fit ce galant très bien repaître,
Et lui commanda charge prendre

De la cuisine, d'y entendre,
Tant que leur train départira,
Et bien payera sans attendre,
A son gré, quand il s'en ira.

Lors s'en vint à ses compagnons,
Dire : « Notre écot est payé ;
Je suis jà l'un des grands mignons
De léans et mieux avoyé,
Car le maître m'a envoyé
Par la ville pour l'assortir ;
Mais, si mon sens n'est dévoyé,
Bien bref l'en ferai repentir.

— Va, lui dirent ses compagnons,
Et aiguise tout ton engin
A nous réchauffer les rognons
Et nous faire boire bon vin.
Passe tous les sens Pathelin
De Villon et Pauquedenaire,
Car si venir peux en la fin,
Passé seras maître ordinaire. »

Ce galant vint en la maison
Où était logé l'ambassade,
Où les seigneurs, par beau blason,
Devisaient Rondeau ou Ballade.
Il était miste, gent et sade,
Bien habitué, bien en point,
Robe fourrée, pourpoint d'ostade ;
Il entendait son contrepoint.

Le principal ambassadeur
Aimait un peu le bas métier,
Dont le galant fut à honneur,
C'était quasi tout son métier,
Et lui conta qu'à son quartier,
Avait de femmes largement
Qui étaient, s'il était mestier
A son joli commandement.

Le galant fut entretenu
Par ce seigneur venu nouveau,
Et léans il fut retenu
Pour être fin franc maquereau.
Le jeu leur sembla si très beau ;
Ainsi, il fit si bonne mine
Qu'il fut élu, sans nul appeau,
Pour être varlet de cuisine.

Les ambassadeurs convoyèrent
Seigneurs et bourgeois à dîner,
Lesquels volontiers y allèrent
Passer temps, point n'en faut douter.
Toutefois, vous devez savoir,
Quelque chose que je vous die,
Que l'ambassadeur, pour tout voir,
Craignait très fort l'Epidémie.

Ce galant en fut averti,
Qui nonobstant fit bonne mine
Et quand il fut près de midi,
A l'heure qu'il est temps qu'on dîne,

Il entra dedans la cuisine,
Maniant toute la viande,
Comme docteur en médecine
Qui tient malades en commande.

Tous les seigneurs là regardèrent
Son train, ses façons et manières,
Mais, après lui, pas ne tâtèrent :
Aussi, ne lui chaillait-il guères.
Après, il prit les aiguières,
Le vin, le clairet, l'hypocras,
Darioles, tartes entières,
Il tâta de tout par compas.

Et, pour bien entendre son cas,
Quand il vit qu'il était saison,
A bien jouer ne faillit pas,
Pour faire aux seigneurs la raison,
Si bien que dedans la maison
Demeura tout seul pour repaître,
Soutenant, par fine achoison,
Qu'il se douloit du côté dextre.

Lors y avait une couchette,
Où il fallait la fête faire,
Et n'a dent qui ne lui cliquette ;
Là se mit, commençant à braire,
Que l'on s'en fut au presbytère
Pour faire le prêtre accourir,
Avec Dieu et l'autre ordinaire
Qu'il faut pour un qui veut mourir.

Quand les seigneurs virent le prêtre
Avec ses sacrements venir,
Chacun d'eux eut bien voulu être
Dehors, je n'en veux point mentir :
Si grand hâte eurent d'en sortir,
Que là demeurèrent les vivres
Dont les compagnons du martyr
Furent trois jours et trois nuits ivres.

Par ce point eurent la repue
Franche chacun des compagnons.
La finesse le prêtre a tue,
Afin de complaire aux mignons ;
Mais les seigneurs dont nous parlons
Eurent tous, pour ce coup, l'aubade :
Chacun d'eux fut, nous ne faillons,
De la grand peur, trois jours malade.

LA TROISIÈME REPUE
DES TORCHECULS

Un Limousin vint à Paris
Pour certain procès qu'il avait.
Quand il partit de son pays,
Pas grandement d'argent n'avait,
Et toutefois il entendait
Son fait et avait souvenance
Que son cas mal se porterait
S'il n'avait une repue franche.

Ce Limousin, c'est chose vraie,
Qui n'avait vaillant un patac,
Se nommait seigneur de Combraie
Sans qu'on le suivit à son trac.
Plus rusé était qu'un vieil rat,
Et affamé comme un vieil loup,
Avec monsieur de Penessac
Et le seigneur de Lameslou.

Les trois seigneurs s'entretrouvèrent,
Car ils étaient tous d'un quartier,
Et Dieu sait s'ils se saluèrent,
Ainsi qu'il en était métier;
Toutefois, ce bon écuyer
De Combraie, propos final,
Fut élu leur grand conseiller
Et le gouverneur principal.

Ils conclurent, pour le meilleur,
Que ce bon notable seigneur
Irait voir s'il pourrait trouver
Quelque bon lieu pour s'y loger
Et, selon qu'il le trouverait,
Aux autres le raconterait.
   Or advint, environ midi,
Qu'il était de faim étourdi,
S'en vint à une hôtellerie
Rue de la Mortellerie,
Où pend l'enseigne du Pestel,
A bon logis et bon hôtel,
Demandant s'on a que repaître :
« Oui vraiement, ce lui dit le maître,

Ne soyez de rien en souci,
Car vous serez très bien servi
De pain, de vin et de viande.
— « Pas grand'chose je ne demande,
Dit le bon seigneur de Combraie,
Il n'y a guère que j'avoie
Bien déjeuné ; mais, toutefois,
Si ai-je dîné maintes fois
Que n'avais pas tel appétit. »
Ce seigneur mangea un petit,
Car il n'avait guère d'argent,
Commandant qu'on fût diligent
D'avoir quelque chose de bon
Pour son souper : un gras chapon;
Car il pensait bien que le soir
Il devait avec lui avoir
Des gentilhommes de la Cour.
L'hôtesse fut bien à son gourt
Car, quand vint à compter l'écot,
Le seigneur ne dit oncques mot,
Mais tout ce qu'elle demanda,
Ce gentilhomme lui bailla,
Disant : « Vous comptez par raison ! »
Puis il sortit de la maison,
Bouta son sac sous son aisselle,
Et vint raconter la nouvelle
A ses compagnons, et comment
Il fallait faire sagement.
Il fut dit, à peu de paroles,
Pour éviter grands monopoles,
Que le seigneur de Penessac
Irait devant louer l'état

Et blasonner la suffisance
De ce seigneur car, sans doutance,
La chose le valait très bien,
Et, pour trouver meilleur moyen,
Il mènerait en sa compagnie
Lamesou. Il n'y faillit mie,
Si vint demander à l'hôtesse
S'un seigneur, rempli de noblesse,
Était logé en la maison.
  L'hôtesse répondit que non,
Et que vraiment il n'y avait
Qu'un Limousin, lequel devait
Venir au soir souper léans.
  « Ha ! dit-il, dame de céans,
C'est celui que nous demandons ;
Par ma foi ! c'est le grand baron,
Qui est arrivé au matin.
— Je n'entends point votre latin,
Dit l'hôtesse, vous parlez mal,
Il n'a ni jument ni cheval,
Il va à pied par faute d'âne. »
  Lors Penessac dit à la dame :
« Il vient ici pour un procès,
Il est appelant des excès
Qu'on lui a faits en Limousin
Et va ainsi de pied afin
Que son procès soit plutôt fait. »
L'hôtesse le crut en effet.
  Alors, le seigneur de Combraie
Arrive, et Dieu sait quelle joie
Ces deux seigneurs ici lui firent ;
Et le genoux en bas tendirent

Aussitôt comme il fut venu,
Et par ce point il fut connu
Qu'il était seigneur honorable.
  Le bon seigneur se sit à table
En tenant bonne gravité.
Vis-à-vis, de l'autre côté,
S'assit le seigneur de l'hôtel,
Et eurent du vin, Dieu sait quel !
Il ne le faut point demander.
  Quand ce vint à l'écot compter,
L'hôtesse assez haut comptoit,
Mais au seigneur il n'en challoit,
Feignant qu'il fut tout plein d'argent.
  Lors, il dit qu'on fût diligent
De penser à faire les lits,
Car il voulait en ce logis
Coucher; puis après, par exprès,
Il prit son grand sac à procès
Et le bailla léans en garde,
Disant : « Qu'on me le contregarde.
Si de l'argent voulez avoir,
Il ne faut que le demander. »
L'hôtesse ne fut pas ingrate
En disant : « Je n'en ai pas hâte.
N'épargnez rien qui soit céans. »
  Ces seigneurs couchèrent léans,
L'espace de cinq ou six mois,
Sans payer argent, toutefois,
Nonobstant ce qu'il demandait
A l'hôtesse, s'elle voulait
Avoir de l'argent, bien souvent;
Mais il n'était point bien content

De mettre souvent main en bourse.
L'hôtesse n'était point rebourse
Et dit : « Ne vous en souciez ;
Dieu merci ! J'ai argent assez,
A votre bon commandement. »
  Ces mignons pensèrent comment
Ils pourraient retirer leur sac,
Et lors monsieur de Penessac
Dit à ce baron de Combraie
Qu'il se boutât bientôt en voie,
Feignant qu'il fut enbesogné.
Ce seigneur vint, tout refrogné,
Vers l'hôtesse, par bon moyen,
Et lui dit : « Mon cas va très bien ;
Mon procès est tantôt jugé.
Afin qu'il n'y soit plus songé,
Baillez-moi mon sac, somme toute,
Car j'ai peur et si fais grand doute,
Que les juges soient départis ».
  Il prit son sac : « Adieu, vous dis !
Je reviendrai tout maintenant. »
Il s'en alla diligemment,
Avec ses procès et son sac,
Et les seigneurs de Penessac
Et de Lamesou l'attendaient ;
Lesquels seigneurs si s'ébattaient
A recueillir les torches-cus
Des seigneurs qui étaient venus
Aux chambres et bien se pensaient
Qu'à quelque chose serviraient.
  Ils ôtèrent tous ces procès
De ce sac et, par mots exprès,

L'emplirent de ces torche-cus;
Puis, au soir, quand furent venus
A leur logis, fut mis en garde,
Et, pour mieux mettre en sauvegarde,
Il fut bouté, par grand humblesse,
Avec les robes de l'hôtesse,
Qui sentaient le muguelias.
Au soir firent grand ralias.
Le lendemain, il fut raison
De départir, et fut saison
De s'en aller sans revenir.
On croyait qu'ils dussent venir
Lendemain souper et dîner,
Pour leurs offices résiner.
Mais ils ne vinrent oncques puis.
  Ils faillirent cinq ou six nuits,
Dont l'hôtesse fut échec mac.
Elle n'osait ouvrir le sac
Sans avoir le congé du juge,
Auquel avait piteux déluge,
Tellement qu'il fut nécessaire
Qu'on envoyât un commissaire
Pour ouvrir ce sac, somme toute.
  Quand il fut venu, sans nul doute
Il lava ses mains à bonne heure
De peur de gâter l'écriture,
Car à cela était expert.
Toutefois, le sac fut ouvert
Mais, quand il le vit si breneux,
Il s'en alla tout roupieux,
Croyant que ce fut moquerie,
Car il n'entendait raillerie.

— Ainsi partirent ces seigneurs,
De Paris, joyeux en courage.
De tromper furent inventeurs :
Cinq mois vécurent d'avantage;
De blasonner ils firent rage;
Leur hôte fut par eux vaincu.
Ils ne laissèrent pour tout gage
Qu'un sac tout plein de torche-cu.

LA QUATRIÈME REPUE
DU SOUFFRETEUX

Où prend argent qui n'en a point?
Remède est vivre d'avantage.
Qui n'a ni robe ni pourpoint,
Que pourrait-il laisser pour gage?
Toutefois, qui aurait l'usage
De dire quelque chansonnette
Qui put défrayer le passage,
Le paiement ne serait qu'honnête. »

L'ACTEUR

Ainsi parlait le Souffreteux,
Qui était fin de sa nature,
Moitié triste, moitié joyeux.
Du Palais partit, bonne allure,
En disant : « Qui ne s'aventure,
Il ne fera jamais beau fait »,
Pour pourchasser sa nourriture,
Car il était de faim défait.

Pour trouver quelque tromperie,
Le galant se voulut hâter,
En la meilleure hôtellerie
Ou taverne, s'alla bouter
Et commença à demander
S'on avait rien pour lui de bon,
Car il voulait léans dîner
Et faire chère de façon.

Lors on demande quelle viande
Il fallait à ce pèlerin.
Il répondit : « Je ne demande
Qu'une perdrix ou un poussin,
Avec une pinte de vin
De Beaune, qui soit frais tirée.
Et puis après, pour faire fin,
Le cotteret de la bourrée ».

Tout ce qui lui fut convenable,
Le varlet lui alla quérir.
Le galant s'en va mettre à table,
Afin de mieux se réjouir,
Et dîna là tout à loisir,
Mâchant le sens, tranchant du sage;
Mais il fallut, ains que partir,
Avoir un morceau de fromage :

« Adonc, dit le clerc, mon ami,
Il faut compter car vous devez,
Tout partout, sept sols et demi,
Et convient que me les payez.

— Je ne sais comment les aurez,
Dit le galant, car, par saint Gille !
Je veux bien que vous le sachiez,
Je ne cache ni croix ni pile.

— Qui n'a argent si laisse gage ;
N'est-ce pas le fait droiturier ?
Vous voulez vivre d'avantage,
Et n'avez maille ni denier !
Êtes-vous larron, meurtrier ?
Par Dieu ! sans que d'ici je hobe,
Vous me paierez, pour abréger,
Ou vous y laisserai la robe.

— Quant est d'argent, je n'en ai point,
Afin de le dire tout haut.
Comment ! m'en irai-je en pourpoint
Et dénué comme un maraud ?
Dieu merci ! je n'ai pas trop chaud ;
Mais, s'il vous plaisait m'employer,
Je vous servirai sans défaut,
Jusques à mon écot payer.

— Et comment ? Que savez-vous faire ?
Dites-le moi tout pleinement
— Quoi ? toute chose nécessaire.
Point ne faut demander comment ;
Je gage que, tout maintenant,
Je vous chanterai un couplet,
Si haut et si clair, je m'en vant',
Que vous direz : « Cela me plaît ! »

Lors, le varlet, voyant ceci,
Fut content de cette gageure
Et pensa en lui-même ainsi,
Qu'il attendrait cette aventure;
Et s'il chantait bien d'aventure,
Il lui dirait, pour tous débats,
Qu'il payât l'écot, bon allure;
Car son chant ne lui plaisait pas.

L'accord fut dit, l'accord fut fait,
Devant tous, non pas en arrière.
Lors le galant tire, de fait,
De dedans sa gibecière
Une bourse, d'argent légère,
Qui était pleine de mereaulx
Et chanta, par bonne manière,
Hautement, ces mots tous nouveaux;

De sa bourse, dessus la table
Frappa, afin que je le note,
Et, comme chose convenable,
Chanta ainsi à haute note :
« Faut payer ton hôte, ton hôte! »
Tout au long chanta ce couplet.
Le varlet, étant côte à côte,
Répondit : « Cela bien me plaît! »

Toutefois, il n'entendait pas
Qu'il ne fut de l'écot payé,
Pourquoi il faillait sur ce pas :
De son sens fut moult dévoyé.

Devant tous fut notifié
Qu'il était gentil compagnon,
Et qu'il avait, par son traité,
Bien dîné pour une chanson.

C'est bien dîné quand on échappe
Sans débourser pas un denier,
Et dire adieu au tavernier
En torchant son nez à la nappe.

LA CINQUIÈME REPUE
DU PELLETIER

Un jour advint qu'un Pelletier
Épousa une belle femme
Qui appétait le bas métier
En faisant recorder sa game.
Le Pelletier, sans penser blâme,
Ne s'en souciait qu'un petit :
Mieux aimait de vin une drachme.
Que coucher dedans un beau lit.

Un Curé, voyant cette affaire,
De la femme fut amoureux
Et pensa qu'à son presbytère
Il mènerait ce maître gueux.
Il s'en vint à lui tout joyeux,
A seule fin de le tromper,
En disant : « Mon voisin, je veux
Vous donner ce soir à souper. »

Le Pelletier en fut content,
Car il ne voulait que repaître,
Et alla tout incontinent
Faire grand chair avec le prêtre,
Qui lui joua d'un tour de maître,
Disant : « Ma robe est défourrée,
Il vous y convient la main mettre
Afin qu'elle soit refourrée.

— Et bien, ce dit le Pelletier,
Monseigneur, j'en suis bien content,
Mais que vous m'en veuillez payer,
Je suis tout vôtre sûrement. »
Ils firent leur appointement
Qu'il aurait, pour tout inventoire,
Dix sols tournois entièrement
Et du vin largement pour boire,

Pourvu qu'il la dépêcherait,
Car il lui était nécessaire,
Et que toute nuit veillerait
Avec son clerc au presbytère.
Il fut content de cette affaire.
Mais le Curé les enferma
Sous la clef, sans grand noyse faire,
Puis hors de la maison alla.

Le Curé vint en la maison
Du Pelletier, par ses sornettes,
Et trouva si bonne achoison
Qu'il fit très bien ses besognettes.

Il contenta ses amourettes,
Et puis hors de la maison emble.
Ils firent cent mille chosettes,
Car ainsi, comme il me le semble,

Ce fourreur, pour la repue franche,
Fut fait cocu bien fermement;
Et lui chargea la dame blanche,
Qu'il y retournât hardiment
Et que, par son saint sacrement,
Jamais nul jour ne l'oubliera,
Mais lui fera hébergement,
Toutes les fois qu'il lui plaira.

Et pourtant, donne soi bien garde
Chacun qui aura belle femme
Qu'on ne lui joue telle aubade
Pour la repue; c'est grand diffame;
Quand il est su, ce n'est que blâme
Et reproche, au temps avenir.
Voilà des repues la grand game;
Pourtant, ayez-en souvenir!

LA SIXIÈME REPUE
DES GALANTS SANS-SOUCI

Une assemblée de compagnons
Nommés les *Galants Sans-Souci*
Se trouvèrent entre deux ponts,
Près le Palais, il est ainsi;

D'autres y en avait aussi
Qui aimaient bien besogne faite
Et étaient, de franc cœur transi,
A l'abbé de Sainte-Souffrette?

Ces mignons ainsi assemblés
Ne demandèrent que repas;
D'argent ils n'étaient pas comblés,
Non pourtant ne faillirent pas.
Ils se boutèrent tous à tas,
A l'enseigne du *Plat-d'Étain*
Où ils repurent par compas,
Car ils en avaient grand besoin.

Quand ce vint à l'écot compter,
Je crois que nully ne se course,
Mais le beau jeu est au payer,
Quand il n'y a denier en bourse.
Nul d'eux n'avait chère rebourse :
« Pour de l'écot venir au bout,
Dit un galant, de plaine source,
Il n'en faut qu'un pour payer tout. »

Ils appointèrent tous ensemble
Que l'un d'iceux on banderait :
Par ainsi, selon que me semble,
Le premier qu'il empoignerait
Était dit que l'écot paierait.
Mais, ils en eurent grand discord :
Chacun bandé être voulait,
Dont ne purent être d'accord.

Le varlet, voyant ces débats,
Leur dit : « Nul de vous ne s'émoie ;
Je suis content que, par compas,
Tout maintenant bandé je soie. »
Les galants en eurent grand joie,
Et le bandèrent en ce lieu,
Puis chacun d'eux si prit la voie
Pour s'en aller sans dire adieu.

Le varlet, qui était bandé,
Tournoyait parmi la maison.
Il fut de l'écot prébendé
Par cette subtile achoison.
Afin d'avoir provision
De l'écot, l'hôte monte en haut :
Quand il vit cette invention,
A peu que le cœur ne lui faut.

En montant, l'hôte fut happé
Par son varlet, sans dire mot,
Disant : « Je vous ai attrapé,
Il faut que vous payez l'écot,
Ou vous laisserez le surcot. »
De quoi il ne fut pas joyeux,
. . . .
Cuidant qu'il fut mathelineux.

Quand le varlet se débanda,
La tromperie put bien connaître :
Fut étonné quand regarda,
Et vit bien que c'était son maître.

Pensez qu'il en eut belle lettre,
Car il parla lors à bas ton,
Et, pour sa peine, sans rien mettre,
Il eut quatre coups de bâton.

Ainsi furent, sans rien payer,
Les pauvres galants délivrés
De la maison du tavernier
Où ils s'étaient presqu'enivrés
De vins qu'on leur avait livrés
Pour eux boire à plein gobelet,
. . . .
Que paya le pauvre varlet.

Et que ce soit vrai ou certain,
Ainsi que m'ont dit cinq ou six,
Le cas advint au *Plat-d'Étain,*
Emprès Saint-Pierre-des-Arsis.
Bien échéait un grand mercis,
A tout le moins, pour ce repas,
. . . .
Et si ne le payèrent pas.

Aussi fut si bien aveuglé
Le pauvre varlet malheureux
Qui fut de tout cela sanglé,
Et fallut qu'il payât pour eux;
Et s'en allèrent tout joyeux
Les mignons, torchant leur visage,
. . . .
Qui avaient dîné d'avantage.

LA SEPTIÈME REPUE

FAITE AUPRÈS DE MONTFAUCON

Pour passer temps joyeusement,
Raconter veuil une repue
Qui fut faite subtilement
Près Montfaucon, c'est chose sue,
Et dirai la déconvenue
Qu'il advint de fins ouvriers ;
Aussi y sera rementue
La finesse des écoliers.

Quand compagnons sont débauchés,
Ils ne cherchent que compagnie ;
Plusieurs ont leurs vins vendangés
Et bu quasi jusqu'à la lie.
. . . .
. . . .
Or advint qu'une grand maignie
De compagnons se rencontrèrent,

Et, sans trouver la saison chère,
Chacun d'eux se réjouissait
Disant bons mots, faisant grand'chère :
Par ce point, le temps se passait.
Mais l'un d'iceux promis avait
De coucher avec une garce
Et aux autres le racontait,
Par jeu, en manière de farce.

Tant parlèrent du bas métier
Que fut conclu, par leur façon,
Qu'ils iraient ce soir-là coucher
Près le gibet de Montfaucon
Et auraient pour provision
Un pâté de façon subtile,
Et mèneraient, en conclusion,
Avec eux chacun une fille.

Ce pâté, je vous en réponds,
Fut fait sans demander qu'il coûte,
Car il y avait six chapons,
Sans la chair, que point je n'y boute.
On y eut bien tourné le coute,
Tant était grand, point n'en doutez.
Le Prince des Sots et sa route,
En eussent été bien soupéz.

Deux écoliers voyant le cas,
Qui ne savaient rien que tromper
Sans prendre conseils d'avocats,
Ils se voulurent occuper,
Pensant en eux, comme attraper
Les pourraient d'estoc ou de tranche :
Car ils voulaient ce soir souper
Et avoir une repue franche.

Sans aller parler au devin,
L'un prit ce pâté de façon,
L'autre emporta un broc de vin,
Du pain assez, selon raison,

Et allèrent vers Montfaucon
Où était toute l'assemblée.
Filles y avait à foison,
Faisant chère démesurée.

Aussi juste comme l'horloge,
Par devis et bonne manière,
Ils entrèrent dedans leur loge,
Espérant de faire grand'chère,
. . . .
. . . .
Et tâtèrent devant, derrière,
Les pauvres filles, haut et bas.

Les écoliers, sans nulle fable,
Voyant cette déconvenue,
Vêtirent habits de diable
Et vinrent là sans attendue,
L'un, un croc, l'autre, une massue,
. . . .
Pour avoir la franche repue,
Vinrent assaillir les galants,

Disant : « A mort! à mort! à mort!
Prenez à ces chaînes de fer,
Ribauds, putains, par déconfort,
Et les amenez en enfer;
Ils seront avec Lucifer
Au plus profond de la chaudière,
Et puis, pour mieux les échauffer,
Jetés seront en la rivière! »

L'un des galants, pour abréger,
Répondit : « Ma vie est finée!
En enfer me faut héberger.
Voici ma dernière journée;
Or suis-je bien âme damnée!
Notre péché nous a atteins,
Car nous irons, sans demeurée,
En enfer, avec ces putains! »

Si vous les eussiez vu fuir,
Jamais ne vîtes si beau jeu,
L'un amont, l'autre aval courir,
Chacun d'eux ne pensait qu'à Dieu.
Ils s'enfuirent de ce lieu,
Et laissèrent pain, vin et viande,
Criant saint-Jean et saint-Mathieu,
A qui ils feraient leur offrande.

Nos écoliers, voyant ceci,
Nonobstant leur habit de diable,
Furent alors hors de souci,
Et s'assirent trestous à table;
Et Dieu sait si firent la galle
Entour le vin et le pâté,
Et repurent, pour fin finale,
De ce qui était apprêté.

C'est bien trompé, qui rien ne paye
Et qui peut vivre d'avantage,
Sans débourser or ni monnaie,
En usant de joyeux langage.

Les écoliers, de bon courage,
Passèrent temps joyeusement
Sans payer ni argent ni gage
Et se repurent franchement.

Si vous voulez suivre l'école
De ceux qui vivent franchement,
Lisez en cettuy protocole
Et voyez la façon comment;
Mettez-y votre entendement
A faire comme ils faisoyent
Et, s'il n'y a empêchement,
Vous vivrez comme ils vivoyent.

ICI FINISSENT
LES REPUES FRANCHES

Le vol à la substitution, de René de Montigny, qu'on a vu à la page 43 de notre Préface, nous a enhardi à ajouter une Repue à la collection et nous y avons adopté l'heureux enchaînement de rimes créé par le poète en son Dialogue de Mallepaye et Baillevent.

LA HUITIÈME REPUE

LA MANIÈRE D'AVOIR UN ANE

1457.

Pour obvier à ses dangers,
Mon mieux est, ce crois, de partir.
Adieu! je m'en vais à Angers.

François Villon.
Petit Testament, 1456. — VI.

Maitre Villon, rêvant d'un âne
Pour cheminer bien doucement,
Joncheur, en trouva sous son crâne
Le moyen très excellemment,
Tromper étant son élément,
Ane acquis deux fois par parole;
Qui donne des mots en paiement
Pour nul conquêt ne doit obole.

— Ami, je m'en vais à Angers,
Dit-il au bon Michaud Nicole,
Mais non à pied, vu les dangers;
Ton cheval est de bonne école,

Et tout gentiment caracole,
Prête-le-moi. Sitôt rendu
Je te renvoye en sa bricole
L'animal bouchonné, dodu;

Je trouverai quelque prud'homme,
Recommandable individu,
Heureux, sur la bête de somme,
De traverser pays ardu,
Pour néant, sans que rien soit dû,
Qui ramènera ta monture
(A moins que je ne sois pendu!),
Plus, un mot de mon écriture

Pour t'informer de mon état
Et te dire si d'aventure
J'obtiens là-bas ce résultat,
Me livrer à la nourriture
Jusqu'à voir craquer ma ceinture;
Si belle fille a des appas,
Rien mieux ne vaut que la pâture,
Il n'est repos que bon repas.

Ton cheval, sain, sans avarie,
Tu n'auras plus, à petits pas,
Qu'à le rentrer à l'écurie,
Luisant, étrillé par compas,
Puis à t'humecter le lempas
En signe de réjouissance;
Dont serai tien jusqu'à trépas:
A bonne aide, reconnaissance.

Sans trop de crainte pour son bien,
Pour sa monture et son absence,
Michaud Nicole voulut bien
Prêter, trait de magnificence,
L'objet de sa concupiscence
A Villon, malgré son renom,
Tant beau jargon a de puissance
Et ne permet de dire non.

Une fois la bête arrachée
A l'anneau de son cabanon,
Le poète fit chevauchée ;
Il semblait, quoique sans fanon,
Bachelier tenant son pennon,
Tout fier, et pensant en lui-même :
Maintenant, j'aurai mon ânon !
A gueux est permis stratagème.

Il atteint déjà Saint-Calais
Quand d'un moutier, c'est le centième,
Monastère où campa l'anglais,
Sort, gros et gras malgré carême,
Le naïf que son espoir aime,
Un abbé rose, bedonnant,
Sur un âne, l'âne suprême !
Et qu'il aborde incontinent :

— Salut en Dieu, dit-il, mon père,
Et descendu, puis s'inclinant :
Le ciel vous garde, heureux, prospère,
Ainsi que cet âne avenant.

— Hélas! il va de pas stagnant!
Paris est loin! Le temps me presse,
Je crains que, même en l'épargnant,
L'animal en route me laisse!

— Je puis vous donner mon cheval;
Que votre inquiétude cesse.
— C'est là propos de carnaval!
— Non pas, de ma part, c'est sagesse.
Je suis léger, n'ayant grand'graisse,
Baillez-moi le croque-chardon
Et que sous moi, s'il veut, il paisse,
C'est vous qui m'aurez fait un don.

— Ami, vraiment, dis, tu plaisantes,
Du troc tu serais le dindon.
— Je crains les montures fringantes,
Préfère aller à l'abandon,
Ne vous demandant pour guerdon,
Afin que soit béni l'échange,
Que m'absoudre du saint pardon
Devant saint François, mon bon ange.

— Quoi! rien autre chose en retour?
— Et puis prier pour que je mange
Et ne soïs mangé du vautour.
Ainsi que Jésus dans son lange,
Pauvre je suis, sans pré ni grange,
Souhaitant, quand serai barbon,
Trouver pain frais, vin de vendange,
Et dans l'âtre bois et charbon.

— Tu sembles joyeuse nature.
— Sans nul avoir, fief ni blason,

J'ai souci de la nourriture,
Mieux que science vaut jambon ;
M'en blâme Robert de Sorbon,
Sur ce point je n'ai pas de doute,
L'endroit où l'on mange est le bon ;
Pareil à l'âne, l'homme broute.

— Ainsi, tu me le céderais...?
— De mon plein gré, sans qu'il m'en coûte,
Avec l'âne ayant moins de frais.
Prenez-le ; moi, je le redoute.
C'est dit? Permettez que j'ajoute
Une mission, pour le prix ;
En arrivant à bout de route,
Porter cette lettre à Paris,

Adressée à Michaud Nicole,
Qu'on ne doit tenir à mépris,
Pour ce qu'il est droit, point frivole ;
Cet honnête homme aux cheveux gris,
De vous voir ne sera surpris,
Très flatté de votre venue,
Et ce que vous lui portez pris,
Il vous fera la bienvenue.

Le prêtre accepte bête et mot,
Hisse sa personne charnue,
Dit : Salut, et part au galop,
Béat de courir sous la nue
D'allure à son âne inconnue
Et, bénissant l'heureux hasard,
Rit de l'âme folle, ingénue,
Qui donne un écu pour un liard !

Tandis que Villon va tranquille,
Le premier but du bon frocard,
Dès qu'il arrive en la grand'ville,
Comme il a promis au départ,
Est de se rendre sans retard,
Sans négligence ni paresse,
Porter le pli du coquillard
Chez celui dont il a l'adresse.

Il descend. Nicole, de loin,
Voit sa bête avec allégresse,
Remerciant l'abbé du soin
Qu'il a pris, louant sa vitesse ;
Ce retour le met en liesse !
Le prêtre, d'abord, croit qu'il ment,
Puis comprend enfin sa simplesse ;
Mais à quoi bon déchaînement !

Se retrouvant en sa patrie,
L'animal rentre allègrement
De lui-même en son écurie.
L'homme de Dieu s'en va clamant,
Honteux de son aveuglement.
Ainsi profitant de la manne,
Maître Villon montra comment
D'un cheval on se fait un âne.

JULES DE MARTHOLD.

6 janvier 1906.

TABLE

TABLE

PRÉFACE I

LE PETIT TESTAMENT 1

LE GRAND TESTAMENT 17

Ballade des Dames du temps jadis 33
Ballade des Seigneurs du temps jadis 34
Ballade en vieil françois 35
Les Regrets de la belle Heaulmière 38
Ballade de la belle Heaulmière aux Filles de joie . 41
Double Ballade : *Bien heureux est qui rien n'y a* . 45
Ballade à la requête de sa mère, pour prier Notre-Dame 55
Ballade à s'amie 58
Lai ou plutôt Rondeau : *Mort, j'appelle de ta rigueur* . 60
Ballade et Oraison *pour maître Jean Cotard* 70
Ballade à un Gentilhomme nouvellement marié . . 76
Ballade des Langues venimeuses 78
Ballade des *Contredits de Franc-Gontier* 80
Ballade des Femmes de Paris 82

Ballade de Villon et de la grosse Margot. 85
Octave 143 : *Item ne sais qu'à l'Hôtel-Dieu*. . . . 87
Belle leçon aux Enfants-Perdus. 88
Ballade de bonne doctrine à Ceux de mauvaise vie. 89
Lai : *Au retour*. 93
Rondeau : *Repos éternel donne à cil*. 98
Ballade où Villon crie merci à chacun. 101
Ballade pour servir de conclusion. 102

CODICILE 105

Le débat du Cœur et du Corps de Villon en forme de Ballade. 107
Problème ou Ballade au nom de la Fortune . . . 109
Épître en forme de Ballade à ses Amis. 110
Le Quatrain que fit Villon quand il fut jugé à mourir. 112
L'Épitaphe en forme de Ballade que fit Villon pour lui et ses compagnons s'attendant à être pendu avec eux. 112
La Requête de Villon à la Cour du Parlement. . 114
Ballade de l'Appel de Villon. 115

POÉSIES DIVERSES. 117

Le Dit de la naissance Marie. 119
Double Ballade sur le même propos. 121
La Requête que Villon bailla à Monseigneur de Bourbon. 124
Ballade Villon : *Bien accueilli, repoussé de chacun*. . 126
Ballade des Proverbes: *Tant crie l'on Noël qu'il vient.* 127
Ballade des Menus-propos : *Je connais tout hormis moi-même* 128
Ballade des pauvres Housseurs. 129
Ballade contre les Médisants de France. 131

Le Jargon 133

Le Monologue de Franc-archer de Bagnolet. 169

Dialogue de Messieurs de Mallepaye et de Baillevent 185

Poésies attribuées a Villon 225

Ballade de désespérance amoureuse. 227
Ballade du Riche amoureux 229
Rondel : Au plus offrant. 230
Ballade joyeuse des Taverniers. 231
Ballade pour un prisonnier. 232
Ballade 233

Les Repues Franches. 235

La Huitième Repue. 281

Table 289

TABLE DES LÉGATAIRES

PETIT TESTAMENT

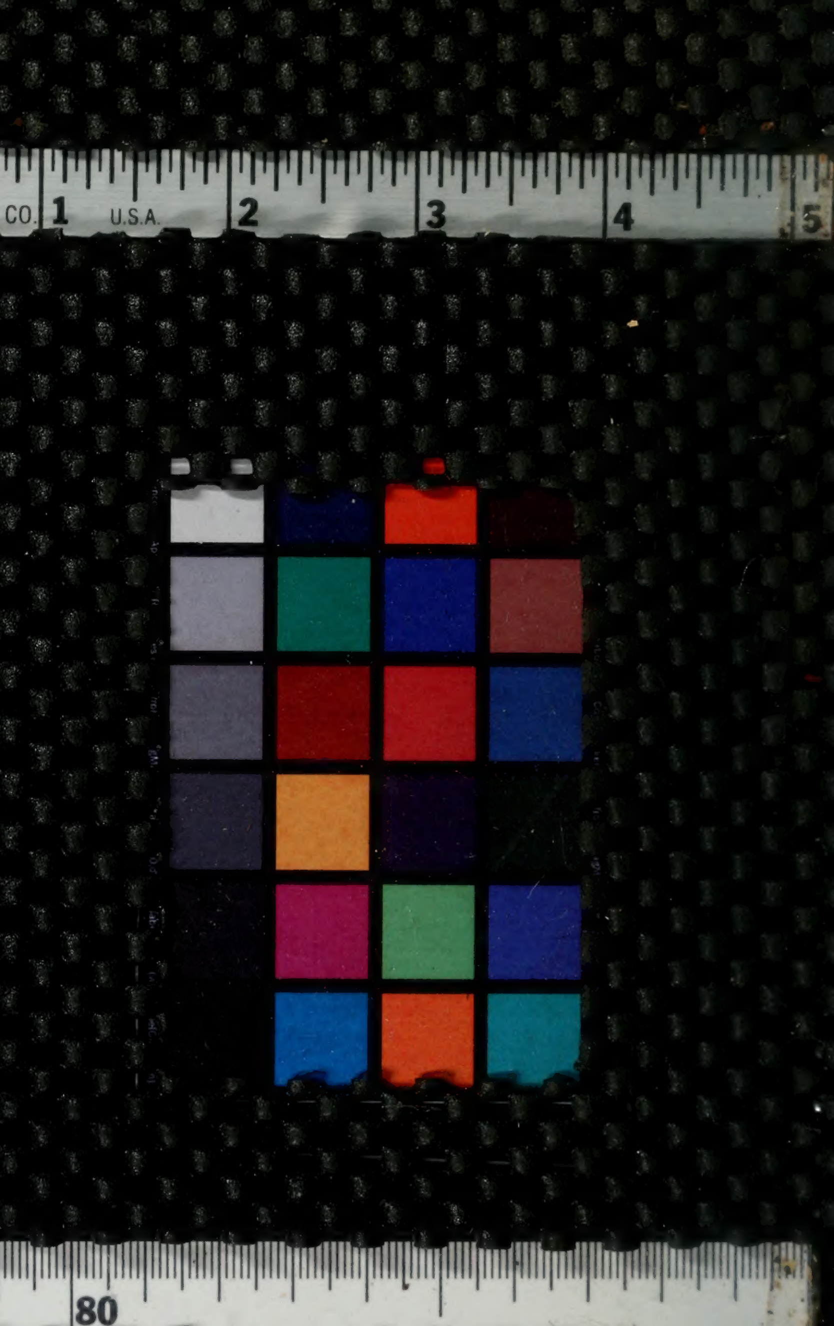
1. Guillaume Villon, *huitain* 9.
2. Ythier, 11.
3. Jean le Cornu, 11.
4. Saint Amant, 12.
5. Blaru, 12.
6. Jean Tronne, 13.
7. Robert Vallée, 14, 16.
8. Jacques Cardon, 17.
9. René de Montigny, 18.
10. Jean Raguyer, 18.
11. De Grigny, 19.
12. Changon, 19.
13. Jacques Raguyer, 20.
14. Jean Mantainct, 21.
15. Pierre le Basannier, 21.
16. Fournier, 21.
17. Perrenet Marchant, 23
18. Jean le Loup, 24.
19. Chollet, 24.
20. Colin Laurens, 26.
21. Girard Gossoyn, 26.
22. Jean Moreau, 26.
23. Guillaume Cotin, 28.
24. Thibault de Vitry, 28.
25. Jean l'Épicier, 33.
26. Mairebeuf, 34.
27. Nicolas de Louvieux, 34.
28. Pierre Ronseville, 34.

GRAND TESTAMENT

1. Thibault d'Aussigny, 1, 63.
2. Feu Jehan Cotard, 5.
3. Loys, roi de France, 7.
4. Frémin, 47, 68, 69.
5. Moreau, 66.
6. Provins, 66.
7. Robin Turgis, 66, 88, 93.
8. Pernet de la Barre, 67, 83, 98.
9. Guillaume de Villon, 77.
10. Rose, 80.
11. Ythier, 84.
12. Jehan Cornu, 85.
13. Pierre Bobignon, 85.
14. Pierre Saint Amant, 87.
15. Denys Hesselin, 88.
16. Guillaume Charruau, 89.

17. Fournier, 90.
18. Jacques Raguyer, 91, 170.
19. Mairebeuf, 92.
20. Nicolas de Louviers, 92.
21. Jean Raguyer, 95.
22. Michault du Four, 96.
23. Denis Richer, 97.
24. Jean Vallette, 97.
25. Chollet, 99, 100.
26. Jean le Loup, 100.
27. Du Boys, 101.
28. Jean Riou, 102.
29. Robin Troussecaille, 104.
30. Perrot Girard, 105.
31. Jean de Poillieu, 108.
32. Frère Baulde, 110.
33. De Tusca, 110.
34. Maître François, 113.
35. Jean Laurens, 114.
36. Jean Cotard, 115.
37. Marle, 116.
38. Michault Culdou, 125.
39. Charlot Taranne, 125.
40. De Grigny, 126.
41. Thibault de la Garde, 127.
42. Basanyer, 128.
43. Mautainct, 128.
44. Rosnel, 128.
45. Jean Perdryer, 130.
46. François Perdryer, 130.
47. Audry Courault, 132.
48. La grosse Margot, 140.
49. Noël le Joly, 142.
50. Colin Galerne, 144.
51. Lomer, 153.
52. Jacques Cardon, 154.
53. Jacques James, 156, 171.
54. Le Sénéchal, 157.
55. Chevalier du Guet, 158.
56. Philippot, 158.
57. Marguet, 158.
58. Chapelain, 159.
59. Jean de Calais, 160, 162.
60. Jean de la Garde, 167.
61. Martin Bellefaye, 169.
62. Colombel, 169.
63. Michel Jouvenel, 169.
64. Philip Bruneau, 170.
65. Joseph Raguyer, 170.
67. Jacques James, 171.
67. Thomas Tricot, 172.
68. Guillaume du Ru, 173.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR R. COULOUMA, IMPRIMEUR A ARGENTEUIL,
H. BARTHÉLEMY, DIRECTEUR,
POUR LA LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES PARISIENS,
LE 5 AVRIL 1921.


CO. 1 U.S.A. 2 3 4 5
80